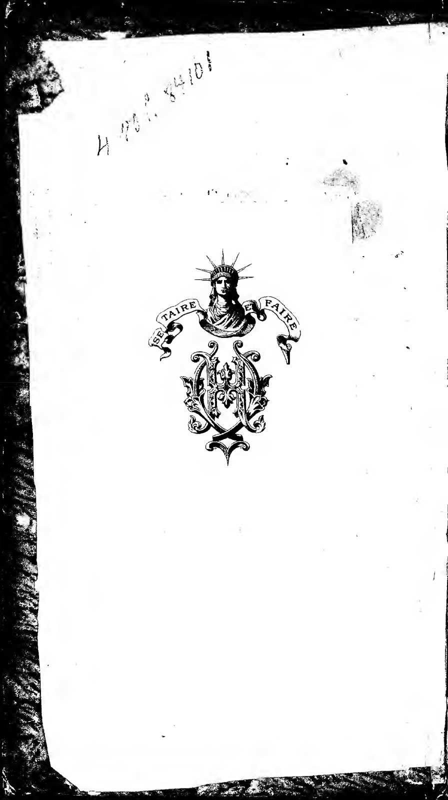

NON
CIRCULATING



H 1173 P. 8410

BV
2290
.A2
M53

MEMOIRES

GÉOGRAPHIQUES, PHYSIQUES ET HISTORIQUES;

Sur l'Asie, l'Afrique & l'Amérique.

TOME PREMIER.

Jesuits. Letters from missions

MEMOIRES GÉOGRAPHIQUES, PHYSIQUES ET HISTORIQUES.

Sur l'Asie, l'Afrique & l'Amérique:

Tirés des Lettres Édifiantes, & des Voyages des Missionnaires Jésuites.

Par l'Auteur des Mélanges intéressans & curieux.

TOME PREMIER.



A PARIS;
Chez DURAND, Neveu, Libraire;
rue Saint Jacques, à la Sagesse.

M. D. CC. LXVII.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

PREFACE.

LE recueil des Lettres édifiantes, & celui des Missions au levant, publié par les Jésuites, est trop répandu pour qu'il soit besoin d'en faire connoître le plan & l'exécution. L'un & l'autre sont bien éloignés sans doute, d'une perfection propre à mériter des suffrages universels. Tout lecteur sensé n'est pas moins rebuté par le nombre considérable de volumes, que par le ton singulier qui regne par tout. S'il s'y rencontre des observations intéressantes sur certaines contrées peu connues, sur leurs productions, sur les mœurs & les usages de leurs habitans, elles sont noyées dans un fatras de détails minutieux, de récits absurdes qui ne peuvent trouver de créance que parmi des dévots imbécilles, ou dans des esprits attachés par

fanatifme, au parti des éditeurs de l'ouvrage. De 36 volumes in-12 dont ils font compofés, pas un feul qui n'offre une narration pompeufe de miracles, une énumération journaliere, un calcul exageré de converfions, de baptêmes & d'autres œuvres facrées de ce genre, operées par le miniftere de plufieurs Miffionnaires Jéfuites, que leurs pieux confreres nous donnent pour autant de faints, & auxquels ils affignent à leur gré le rang glorieux, de confeffeurs ou de martyrs.

A l'égard des obfervations phyfiques & morales que contient cette collection épiftolaire, on ne peut leur refufer de l'eftime, & elles la méritent en effet. Quand le témoignage de différens voyageurs qui ont vû les mêmes pays, ne confirmeroit pas les rapports des hommes apoftoliques, la fimplicité avec laquelle ils font faits, les ménagemens qu'ils ont pour

la vraifemblance, le défaut de motifs intéreffés dans ces objets profanes, ne devroient laiffer aucune défiance à cet égard.

Ajoutons encore pour aller audevant de tout foupçon d'injuftice & de partialité, qu'on ne peut s'empêcher de convenir, que les fciences n'ayent de grandes obligations à ces religieux, dont quelque jour on fentira vivement l'abfence, & qu'il n'a pas dépendu d'eux que nos arts ne fe foient enrichis des connoiffances, de l'induftrie & des procédés des peuples qu'ils ont vifités.

Un projet qui a donc pour but de recueillir tout ce qui fe trouve d'intéreffant dans les Lettres édifiantes, dans le recueil des Miffions au levant, & dans quelqu'autres voyages des Jéfuites ; d'en fupprimer les abfurdités, & les prodiges qui y font fi multipliés, ne peut-il pas efperer d'être

reçû favorablement du public ? Tout lecteur, à l'exception du dévot & de l'enthousiaste, y trouvera de quoi se satisfaire & s'amuser agréablement. Sans être obligé de feuilleter 36 volumes, le naturaliste verra tout ce qui a mérité l'attention des Missionnaires dans les trois genres de productions qui font son étude. Le géographe y trouvera des lumieres sur la position de certaines villes, de certaines contrées ignorées jusqu'au temps des Missionnaires. Le savant ne pourra manquer d'y voir avec plaisir, rassemblés, les trésors d'une vaste érudition qui embrasse également les matieres sacrées & profanes, & des dissertations profondes sur des opinions anciennes, comparées au systême des Indiens religieux.

Le mérite, les connoissances générales de ces observateurs doivent donner du prix

Le premier sera consacré à donner des notions géographiques & physiques du pays dont on aura à traiter, & à faire connoître les fleuves & les rivieres qu'il renferme.

Dans le second, l'on décrira toutes les productions naturelles qui s'y trouvent.

Le troisieme aura pour objet de parler des peuples qui l'habitent, & de faire connoître tout ce qui concerne leurs usages, leurs arts, leur commerce, leur religion & leur gouvernement.

Afin d'éviter à cette collection l'inconvénient d'une grosseur trop volumineuse, j'ai pensé qu'il étoit superflu d'y insérer les lettres des Missionnaires, où il est question de la Chine & du Japon.

Les Peres Du Halde & Charlevoix qui les ont fait entrer dans les histoires qu'ils ont données de ces Empires. ont été

ſi ſouvent analyſés, qu'il n'y auroit aucun avantage à faire reparoître des obſervations ſur ces contrées. Cependant on ne négligera pas de recueillir celles, qui poſtérieures à l'édition des ouvrages de ces Jéſuites, joindront au mérite de la nouveauté, celui de l'utilité ou de l'agrément.

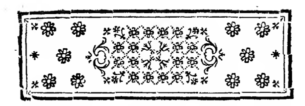
A l'égard des articles qui ſeront peu conſidérables, & des obſervations iſolées qui n'ont été faites qu'en paſſant, on fera paroître les Miſſionnaires eux-mêmes ſur la ſcene; & c'eſt dans leurs termes qu'on lira leur relation: abſtraction toujours faite des pieuſes fauſſetés qu'ils raportent pour l'édification de leurs lecteurs, & qu'on peut rejetter ſans être impie; mais qu'on ne pourroit croire ſans outrager la raiſon.

Après l'expoſition du plan dont cet ouvrage eſt l'exécution, il ne

reste plus qu'à prévenir le public que les matieres s'étant trouvées assez abondantes dans le Recueil des lettres édifiantes, & dans d'autres voyages des Jésuites aux Indes, pour former ces quatre volumes, on n'a pas jugé à propos d'y ajouter l'analyse du recueil des missions au levant, qui peut composer encore deux volumes; & en cela le Libraire a moins consulté son intérêt que le desir de plaire au public. Si ces quatre volumes sont reçûs favorablement, & font desirer les deux autres, on ne manquera pas de les publier au commencement de 1768. Au reste on peut être très-assuré qu'on n'a rien omis d'intéressant ni d'utile dans ces Mémoires. L'exactitude avec laquelle sont cités le volume & les pages, d'où l'on a tiré ce qui est rapporté, n'a été observée que dans la vûe de mettre tous les lec-

teurs à portée de se convaincre de la fidelité de l'analyse.





MEMOIRES GÉOGRAPHIQUES, PHYSIQUES ET HISTORIQUES.

CHAPITRE PREMIER.

De la presqu'Isle de deçà le Gange.

§. I.

DIVISION GÉOGRAPHIQUE DE L'INDE.

Description des principales Villes & Rivieres qui s'y trouvent.

TOUS les Géographes conviennent que les Indes orientales sont divisées en deux parties. La premiere qui est en deçà du Gange ; la seconde qui est au-delà du même fleuve. Celle-là

ſe trouve renfermée entre les fleuves célébres de l'Indus & du Gange, & entre différentes mers qui en font une péninſule. Elle eſt bornée du côté de l'oueſt par l'Indus, & par la mer occidentale des Indes ; du côté de l'orient par le Gange & par les côtes d'Orixa & de Coromandel ; du côté du Sud, par le cap de Comorin & par la mer méridionale des Indes ; & enfin du côté du Nord par les montagnes d'Ima, qui ſont une ſuite du mont Caucaſe.

Les anciens Géographes ont repréſenté cette partie de l'Inde ſous la figure d'une loſange, dont les côtés étoient égaux & les angles inégaux. Suivant cette deſcription, qui eſt aſſez imparfaite, les côtés égaux ſont d'une part, les rivages du Gange & de l'Indus juſqu'à leur embouchure ; & les côtés de la mer occidentale des Indes, depuis l'embouchure du fleuve Indus juſqu'au cap de Comorin ; & de l'autre part, les côtes d'Orixa & de Coromandel juſqu'au même Cap. Les deux angles du Sud au Nord, ſont le Cap de Comorin & la fameuſe montagne d'Ima : les deux autres de l'orient à l'occi-

dent ſont les deux embouchures de l'Indus & du Gange.

Les Indes orientales, dans cet état, ſont partagées naturellement par la chaîne des montagnes de Gate, qui s'étendent depuis l'extrémité de la mer méridionale, juſqu'à la partie la plus ſeptentrionale. Elles commencent au Cap de Comorin, & ſe terminent au Mont Ima, que Ptolomée appelle *Imao*. Quelques nouveaux Géographes ont changé ce nom : il eſt pourtant certain que c'eſt ainſi que les Indiens l'appellent, & qu'il n'eſt pas nommé autrement dans leurs anciens livres. Ils diſent que c'eſt ſur cette montagne que le Gange prend ſa ſource.

Comme le fleuve Indus étoit le plus connu des anciens Géographes, ils ont appellé de ce nom tous les peuples qui étoient au-delà de ce fleuve, juſqu'à la mer orientale ; & parce que Delhi a été longtems le ſéjour des Souverains, on l'a regardé comme la capitale des Indes. Aujourd'hui on donne le nom d'Indouſtan à ce vaſte pays qui eſt renfermé entre l'Indus & le Gange.

Les Indiens prétendent que les divers Royaumes qui étoient compris

dans toute l'étendue de ces terres, formoient autrefois un vaste Empire, dont le Souverain avoit sous lui plusieurs autres Princes qui lui payoient un tribut annuel. Cet Empereur étoit absolu, & avoit dans sa dépendance cinquante petits Royaumes. Tous ces Rois ne pouvoient se maintenir dans la possession paisible de leurs états, qu'après avoir reçu les marques de leur dignité de la main du Roi des Rois; c'est ainsi qu'ils appelloient cet Empereur, qu'ils regardoient comme le maître du monde, & qui dans la suite fut nommé Empereur de Bisnagar.

De tous ces Royaumes, il n'y en a que dix ou douze dont les noms se soient conservés : on connoît maintenant les autres sous des noms très-differens de ceux qu'ils portoient autrefois. Le dernier des Empereurs de Bisnagar mourut l'an 1659. C'est des débris de son Empire que se sont formés tant de divers Etats, & sur tout celui du Mogol, à qui il ne reste plus à subjuguer que les côtes maritimes situées au-delà des montagnes de Gate.

Un des premiers Royaumes qui se sépara de l'ancien Empereur des Indes

ſut celui de Guzarate ou de Cambaye, ſitué à l'embouchure de l'Indus. Il fut gouverné quelque tems par des Princes particuliers dont l'autorité étoit abſolue : mais il eſt entré depuis, ſous la domination du Mogol. Une partie conſidérable du Royaume de Decan, reconnoiſſoit encore l'Empereur de Biſnagar, lorſque les Portugais arriverent aux Indes. Le Gouverneur qui commandoit dans la Ville de Goa, lorſqu'elle fut priſe par Albuquerque, étoit un Officier qui avoit ſecoué le joug des anciens Rois de Biſnagar. C'eſt ce qui paroît par les lames de cuivre trouvées à Goa, qui ſont foi qu'un de ces Empereurs avoit accordé certains priviléges à quelques Temples des environs de la ville. Pour ce qui eſt des Rois de Balabar, il y avoit encore plus longtems qu'ils s'étoient affranchis de la domination des Empereurs Indiens.

Ainſi les Etats de l'Empereur de Biſnagar s'étendoient encore il n'y a pas deux cens ans, depuis Orixa juſqu'au Cap de Comorin. Il poſſedoit toutes les terres qui ſont ſur la côte de Coromandel, & pluſieurs Places mari-

times ſur la côte occidentale des Indes. Les Patanes, nation qu'on regarde (*a*) comme des Mahometans Arabes qui avoient envahi l'Indouſtan deux ſiécles avant Tamerlan, & qui s'étoient retirés dans les montagnes à l'arrivée de ce conquérant, firent une irruption dans l'Empire de Biſnagar & dépouillerent l'Empereur d'une partie de ſes Etats : une autre partie lui fut enlevée par les Mogols qui avançoient toujours vers les parties méridionales. Mais voici ce qui contribua plus que tout le reſte à la deſtruction de cet Empire. Le dernier Empereur de Biſnagar avoit confié le commandement de ſes armées à quatre Généraux qui faiſoient profeſſion du Mahometiſme : chacun d'eux commandoit un corps de troupes conſidérable, dont ils ſe ſervirent pour ſe ſouſtraire à l'autorité de leur malheureux maître. Le plus puiſſant de ces Généraux demeura à Golconde, & y fonda le Royaume de ce nom. Le ſecond fixa ſa demeure à Viſapour, & ſe fit nommer le Roi de Decan. Les deux

(*a*) Voyez le Voyage aux Indes Orientales, de Groſe. *in*-12. page 206.

autres leverent pareillement l'étendart de la révolte, & se rendirent maîtres de deux Places importantes.

Depuis ce tems-là le Mogol a tout englouti. A la vérité les Princes de la partie méridionale n'ont pas encore tout à fait subi le joug ; mais les Nababs ou Gouverneurs généraux de l'Empereur les inquiétent de tems en tems, & exigent d'eux de grosses sommes qu'ils sont forcés de lui payer ; de sorte qu'à proprement parler, il n'y a que les Princes de Malabar qui ne soient pas encore tombés sous la domination Mogole.

On ne peut dire certainement en quel endroit le fleuve Indus prend sa source : c'est dans le pays de Cachemire, si l'on en croit quelques Indiens. D'autres la mettent beaucoup plus haut dans les montagnes d'Ima. Il prend son cours vers le midi, comme le Gange, avec cette différence que le Gange va un peu vers l'orient, & que l'Indus, au contraire, se detourne vers l'occident. Ce dernier se jette dans la mer des Indes par plusieurs embouchures.

Le Gange est le plus grand & le plus

fameux fleuve de toute l'Asie. Sa source, selon l'opinion des Indiens, est toute céleste. C'est, disent-ils, un de leurs Dieux qui la fit découler de sa tête sur le Mont Ima. C'est de là que, traversant divers Etats, & dirigeant son cours vers les parties méridionales, il arrose plusieurs villes célébres, dont la plus fameuse, suivant les Indiens, est Cachi; puis il passe dans l'ancien Royaume de Bengale, aujourd'hui Province de l'Empire Mogol, & se jette dans la mer par plusieurs embouchures différentes. L'eau de ce fleuve est par-tout un peu bourbeuse.

A entendre les Indiens, le Gange est une riviere sainte, dont la vertu propre est d'effacer les péchés. Ceux qui sont assez heureux que de mourir sur ses bords, non-seulement sont exempts des peines que mérite une vie criminelle, mais ils sont admis dans une région délicieuse, où ils demeurent jusqu'à une nouvelle renaissance. C'est pour cette raison qu'on jette tant de cadavres dans le Gange; que les malades se font porter sur ses bords; que d'autres qui en sont trop éloignés, renferment avec soin dans des urnes, les

cendres des cadavres qu'ils ont brûlés, & les envoient jetter dans le fleuve.

Cette estime générale qu'on a dans toute l'Inde pour les eaux du Gange, est d'un grand profit aux Pénitens Indiens, qu'on appelle *Pandarons*. Ils en remplissent des bambous qu'ils attachent aux deux extrémités d'une perche longue de sept à huit pieds, & mettant cette perche sur leurs épaules, ils parcourent toute l'Inde, & vendent bien cher une eau si salutaire, & à laquelle ils attribuent la propriété de ne jamais se corrompre.

Telle est l'opinion que les Indiens idolâtres ont du Gange. Ceux qui ont navigé sur ce grand fleuve, conviennent qu'ils n'ont jamais vû ni en Europe ni en Asie, de riviere qui lui soit comparable. Vers son embouchure on découvre une petite Ville nommée Balassor. Presque tous les Europeans y ont une maison où ils transportent les marchandises nécessaires pour la cargaison de leurs vaisseaux; c'est-là aussi que se trouvent les Pilotes-côtiers, dont on a absolument besoin pour entrer dans le Gange, parce qu'il y a plusieurs bancs de sable qui rendent cette embouchure

très-dangéreuse. Les Europeans ont pareillement leurs factoreries sur le bord de ce fleuve. Celle des François est à Chandernagor, celle des Portugais à Ougly ; les Anglois & les Danois en ont aussi dans le voisinage.

Si l'on me demande, dit le P. Bouchet, à qui l'on doit ces détails géographiques & historiques (a) en 1719, d'où a pû venir aux Indiens cette haute idée qu'ils ont du Gange. A cela je réponds que les idolâtres, presque dans tous les pays, ont regardé les grandes rivieres comme des divinités, ou du moins comme la demeure de quelque Dieu ou de quelque Déesse. Outre le Gange, il y a encore cinq ou six autres rivieres qui sont en réputation aux Indes, entr'autres le Caveri qui passe à Trichenapaly ou Trichirapali auprès du celebre Pagode de Chirangam.

Après avoir décrit ces deux célébres fleuves, il faut maintenant parcourir les principales villes qui sont sur les deux côtes de l'Inde. Commençons par celle qui régne depuis Bengale, jusqu'au Cap de Comorin, & qui est à

(a) Tom. 15, page 15.

l'orient ; elle s'appelle en général la côte de Coromandel ; mais elle ne laisse pas d'avoir d'autres noms, par rapport aux divers Royaumes qu'elle borne : on l'appelle par exemple la côte d'Orixa, lorsqu'elle termine le petit Royaume de ce nom, qui est au Midi de l'embouchure du Gange : on l'appelle pareillement la côte de la Pêcherie dans la partie méridionale, parce que c'est aux environs de cette côte qu'on pêche les perles (*a*).

Je me place d'abord à Pontichery, parce qu'en rapportant les observations qui ont été faites par nos Missionnaires, il est plus aisé de connoître la longitude des autres villes de la côte qui va en plusieurs endroits presque Nord & Sud, excepté vers l'embouchure du Gange, qu'elle décline vers l'Est.

Ponticheri appartient aux François, (*b*) & c'est le plus bel établissement qu'ils

(*a*) On verra ci-après une courte description de cette pêche.

(*b*) On doit faire attention que notre Missionnaire, écrivant en 1719, Ponthichery avoit reçu postérieurement à cette époque, différens embellissemens qui la rendoient beaucoup plus considérable qu'elle n'est représentée ici. Au

ayent aux Indes. On y voit une forteresse réguliere, & où il ne manque aucun des ouvrages nécessaires pour une bonne défense; elle est toûjours bien fournie de munitions de guerre & de bouche; la Ville est grande, & les rues y sont tirées au cordeau: les maisons des Européans sont bâties de briques; celles des Indiens ne sont que de terre enduite de chaux: mais comme elles forment des rues droites, elles ont leur agrément. Dans quelques-unes des ruës, on voit de belles allées d'arbres, à l'ombre desquels les Tisserans travaillent ces toiles de cotton si fort estimées en Europe. Les Capucins y ont un Couvent, les Jésuites & Messieurs des Missions étrangeres y ont aussi chacun une Maison & une Eglise.

Après plusieurs observations des éclipses du premier satellite de Jupiter, on a trouvé que la différence du temps entre le méridien de Paris & celui de Pon-

---

reste personne n'ignore le sort qu'elle a eu en 1761. Les Anglois, après s'en être emparé, l'ont rasée de fond en comble, & les habitans se sont dispersés. Depuis le traité de paix de 1763, M. Laws a été envoyé dans l'Inde pour faire rebâtir une nouvelle ville.

tichery, étoit de cinq heures onze & douze minutes, qui valent environ 78 degrés ; & par conséquent, comme dans les hypothèses de l'Observatoire de Paris, la longitude de Paris est de 22 degrés 30 minutes, il faut conclure que la véritable longitude de Pontichery est de cent degrés 30 minutes. Par-là on peut voir l'erreur énorme qui s'étoit glissée dans les cartes de Geographie, qui ont eu le plus de cours en Europe, comme sont celles de Messieurs Samson & Duval, où on éloignoit cette côte de plus de 400 lieues qu'elle n'est éloignée effectivement.

Pour ce qui est de la latitude de Pontichery, on a trouvé qu'elle étoit un peu plus considérable que celle qu'on avoit arrêté dans les premieres observations, où l'on avoit remarqué par la distance du zenith à l'équateur, que 11 degrés 56 minutes 23 secondes. Peut-être y a-t-il de l'erreur dans les chiffres.

En allant de Pontichery vers le Nord, & suivant la côte, on trouve la ville de Saint Thomé ; on l'appelle aussi Meliapour, ou pour parler avec les Indiens Mailabouram ; c'est-à-dire, la ville des Paons ; parce que les Princes qui re-

gnoient autrefois dans cette contrée ; avoient un paon pour armes, & le faisoient peindre sur leurs étendarts. C'est apparemment à l'imitation des Empereurs de Bisnagar, que les Empereurs Mogols ont fait placer un paon si beau & si riche sur le ciel de leur trône. Le fond du ciel, dit un de nos voyageurs, qui assure l'avoir vû, (Bernier) est tout couvert de perles & de diamans, & entouré d'une frange de perles : au-dessus du ciel fait en forme de voûte, se voit un paon dont la queue relevée est de saphirs & d'autres pierres de couleur ; le corps est d'or émaillé semé de pierreries : enfin on lui voit un gros rubis au milieu de l'estomac, d'où pend une perle en forme de poire de 50 carats.

Les observations du P. Richaut portent, que la latitude de Saint Thomé est de 13 degrés 10 minutes. Saint Thomê étoit, il n'y a pas 40 ans, une des plus belles villes, & des mieux fortifiées qui fussent aux Indes : elle appartenoit aux Portugais ; mais comme ils se voyoient dépouillés peu à peu par les Hollandois de leur principaux Etats, ils prirent le parti d'abandonner cette Place au Roi de Golconde. M. de la Haie,

envoyé aux Indes avec une flotte de dix vaiſſeaux de guerre (*a*), eut des raiſons pour l'attaquer : il fit ſa deſcente, & l'emporta en peu d'heures, au grand étonnement des Mores & des Indiens : il la conſerva pendant deux ans, & les François en ſeroient encore aujourd'hui les maîtres, s'il lui fût venu du ſecours d'Europe.

Le Roi de Golconde craignit à ſon tour que les François ne ſongeaſſent à reprendre ce poſte. C'eſt pourquoi il ſe détermina à démanteler la fortereſſe & la ville : c'eſt de ſes débris qu'on a étendu & augmenté la Ville de Madras. Cependant Aurengzeb conquit le Royaume de Golconde, & il eſt aujourd'hui le maître de Saint Thomé. Les Portugais ne laiſſoient pas d'y avoir un beau quartier, où l'on voyoit des maiſons aſſez agréables & des rues fort larges. Cette partie où ils s'étoient rétirés, étoit environnée de muraille, & ils y avoient déja commencé quelques petits baſtions.

A une lieue au Nord de Saint Thomé, on trouve Madraſpatan, que les Indiens appellent Gennapattenam. Il ſeroit inu-

(*a*) En 1672.

tile de marquer sa longitude & sa latitude: ce que j'ai dit en parlant de Pontichery, suffit pour faire connoître la longitude & la latitude des autres villes de la côte, pourvû qu'on sache la distance Nord & Sud.

Madras est une fort belle Ville qui appartient aux Anglois : elle est ceinte de murailles : il y a un fort quarré, mais sans ouvrages extérieurs, qu'on appelle le Fort Saint Georges. On voit une seconde Ville habitée par les Arméniens & les Marchands des Nations étrangeres, & ensuite une troisieme ou résident les Indiens, beaucoup plus grande que la premiere, & qui en est comme le Faux-bourg. On compte dans les trois villes près de cent mille ames. Les Anglois, à ce qu'on dit, y tirent de droits plus de soixante mille pagodes qui font 300000 livres.

Nos Missionnaires qui ont été quelquefois obligés d'aller à Madras, se louent infiniment de la politesse de Messieurs les Anglois, & des marques d'amitié dont ils les ont honorés : je leur dois ce témoignage de notre reconnoissance, & je me fais un plaisir d'avoir cette occasion de la rendre publique.

A sept lieues au Nord de Madras, les Hollandois ont une Forteresse qu'on appelle Paleacatte. C'étoit autrefois le principal comptoir qu'ils eussent sur la côte de Coromandel, & ils ont eu assez de peine à s'y établir.

Les deux autres endroits les plus considérables vers la côte du Nord, sont Masulipatan & Jagrenat. Masulipatan appartenoit anciennement au Roi de Golconde, il est maintenant sous la puissance du Mogol. Cette Ville est éloignée de Golconde d'environ 80 lieues. Les principales nations de l'Europe, qui trafiquent aux Indes, y ont des comptoirs. Les toiles peintes qu'on y travaille, sont les plus estimées de toutes celles qui se fabriquent aux Indes. On y voit un pont de bois le plus long, je crois qu'il y ait au monde: il est utile dans les grandes marées, où la mer couvre beaucoup de terrein: on y respire un très mauvais air. Je trouve dans mes Mémoires que sa latitude est de 16 degrés 30 minutes. On compte plus de 100 lieues de chemin par terre de Madras à Masulipatan: mais il est vrai qu'il y a plusieurs détours à prendre.

Jagrenat est célébre par son Pagode.

Nos voyageurs, & ſur-tout M. Tavernier en diſent des merveilles : ils prétendent qu'il y a dans ce Temple une Idole, dont les yeux ſont formés de deux gros diamans ; qu'il lui en pend un autre ſur l'eſtomach ; que ſes bracelets ſont de perles & de rubis ; & que les revenus de ce Pagode ſont ſi conſidérables qu'ils peuvent nourrir quinze à vingt mille Pélerins. Ils ne parlent apparemment que du temps qu'on célébre des fêtes en l'honneur de l'Idole. Les autres choſes qu'on rapporte me paroiſſent aſſez ſuſpectes. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que ce Pagode eſt peu connu dans les parties méridionales de l'Inde, & je ne ſache pas en avoir jamais entendu parler qu'à un ſeul Indien ; au lieu qu'on vante fort celui de Cachy, que je crois être la même choſe que Benarès, ainſi que je l'expliquerai dans la ſuite. C'eſt ſans contredit le temple de faux Dieux, le plus célébre qui ſoit aux Indes. Mes Mémoires rapportent que cet endroit où eſt ſitué le Temple appellé Jagrenat, a la latitude de 19 degrés 50 minutes. Si cela eſt, il ne doit pas être fort éloigné de Balaſſor, qu'on dit être au 20e. degré de latitude.

Pour remonter juſqu'à l'embouchure

du Gange, & achever la defcription des villes qui s'y trouvent, il faut placer encore ici Chandernagor, Ganjam fous le 19. degré 30 minutes, Ougly, Chatigam ou Bengale & Daca que le P. Barbier (*a*) appelle la Capitale de Bengale.

Chatigam, felon ce Miffionnaire, jouit d'un air très-fain. Elle eft de 15 degrés plus à l'Eft que Pontichery, fous le 21. degré 20 minutes de latitude.

A l'égard de Daca, elle eft fituée par les 24d. de latitude Nord. La commodité des rivieres rend cette ville d'un très-grand commerce. Cependant elle eft très-fale & très-malpropre. Qu'on fe repréfente une prodigieufe quantité de chaumieres qui occupent une plaine de demi lieue d'étendue, & qui forment des rues fort étroites, pleines de fange & d'ordures, qui s'y raffemblent à la moindre ondée, au milieu defquelles quelques maifons de briques bâties à la morefque, & d'un affez mauvais goût, s'élevent d'efpace en efpace, à peu près comme des baliveaux; telle eft la peinture de Daca.

Le même Miffionnaire parle enfuite d'une autre Ville appellée Rangamaty,

(*a*) Tom. 18, pag. 366.

Elle eſt à l'extrémité des Etats du Grand Mogol & ſituée par les 27 degrés de latitude Nord. On prétend que de-là on peut ſe rendre en 15 jours à la Province d'Y-unam dans la Chine;mais qu'il n'y a point de chemin frayé, & que le milieu des terres eſt occupé, à ce qu'on aſſure, par des Princes qui refuſent de donner paſſage aux étrangers.

Nous allons laiſſer parler le P. Bouchet. Je reviens maintenant à Pontichery pour ſuivre la côte juſqu'au Cap de Comorin : c'eſt une route que j'ai tenue plus d'une fois. A une grande grande journée de Pontichery, en allant au Sud, on arrive à Portonovo : les Anglois & les Hollandois y ont quelques maiſons, & les Portugais y ſont en très-grand nombre. On voit une aſſez belle Egliſe où s'aſſemblent les chrétiens de la côte.

A mi-chemin de Ponticheri à Portonovo, ſe trouve Coudelour ou Goudelour, que les Indiens nomment Courralou. C'eſt une Ville aſſez conſidérable que les Anglois ont achetée à bon compte avec les terres qui y ſont jointes.

En avançant, on voit Trankebar appellée par les Indiens Taranganboury ; c'eſt-à-dire, la ville des ondes de la mer.

Cette ville eſt éloignée d'environ 25 ou 30 lieues de Pontichery : elle appartient aux Danois. Les rues en ſont droites, il y a de belles maiſons ; & la forteresse dont la forme eſt quadrangulaire, paroît très-agréable, quand on la voit du côté de la mer. Lorſque les Européans y abordent, le Gouverneur envoie de beaux chevaux & des ſoldats pour les recevoir à la deſcente, & on les conduit avec toutes les marques d'honneur à la forteresse, où une partie de la garniſon ſe trouve ſous les armes. Les Portugais y ſont établis en aſſez grand nombre : il ſe préſenta une occaſion où ils ne contribuerent pas peu à conſerver la forteresse aux Danois qui n'étoient pas en état de la défendre : le Roi de Tanjaour aſſiegea cette place il y a quelques années ; mais ſes efforts furent inutiles, & il fut contraint de lever le ſiege.

A une demi journée de Trankebar ſur le chemin de Portonovo, ſe voit Caveripattevam, que les Européans nomment Caveripattam : c'étoit autrefois une grande ville & fort célébre parmi les Indiens. Aujourd'hui elle eſt preſqu'entierement ruinée. L'air y eſt fort bon, & les François y ont un établiſſement.

La Ville de Negapatam se trouve en sortant de Trankebar, du côté du Midi: elle est située à 11 degrés de latitude Nord. Les Indiens l'appellent Nagapattenam, c'est-à-dire, la ville des Serpens. C'étoit autrefois un des plus beaux établissemens que les Portugais eussent sur la côte de Coromandel; & comme ils possédoient la côte de la Pêcherie & l'Isle de Ceylan, cette ville étoit d'un grand abord. On y voyoit plusieurs belles Eglises, & un Collége appartenant aux Jésuites. Les Hollandois s'en sont emparés avec le secours du Roi de Tanjaour, qu'ils engagerent à trahir les Portugais. On y a bâti une forteresse: les chrétiens y ont une Eglise desservie par des Religieux de Saint François.

En marchant toujours vers le Sud, on trouve à dix lieues environ de Negapatam, le Cap de Cagliamera. Là se voit un nouveau Golfe qui va se terminer à la côté de la Pêcherie. C'est-là aussi que la côte de Coromandel qui étoit Nord & Sud, prend un nouveau rhumb de vent. Elle va d'abord droit à l'Ouest, puis elle se détourne peu à peu vers le Sud, jusqu'au cap de Comorin, où commence la côte de Tranvacor, qui n'est,

ſuivant pluſieurs voyageurs, qu'une partie de celle de Malabar. Il n'y a dans cette côte que deux endroits conſidérables ; ſçavoir, Outiar où eſt Ramanancor, & Tutucurin. On y peut joindre auſſi Manapar. Je dirai un mot de chacun.

On voit à Outiar une des choſes les plus merveilleuſes qui ſoient peut-être dans le reſte du monde ; c'eſt un pont qui a environ un quart de lieue, & qui joint à la terre ferme l'Iſle où eſt Ramanancor. Ce pont n'eſt pas compoſé d'arcades comme les autres : ce ſont des rochers ou de groſſes pierres qui s'élevent deux ou trois pieds au-deſſus de la ſurface de la mer qui eſt fort baſſe en cet endroit. Ces pierres ne ſont pas unies les unes aux autres, mais elles ſont ſéparées pour donner la liberté à l'eau de couler. Les pierres ſont énormes à l'endroit des courans : j'en ai meſuré qui avoient dix-huit pieds de diametre ; d'autres en ont beaucoup davantage. On voit des endroits où ces pierres ſont ſéparées par des intervalles de trois pieds, juſqu'à dix ; & aux lieux où les barques paſſent, la largeur eſt encore plus grande. Il n'eſt pas aiſé d'imaginer que ce pont ſoit un ouvrage

de l'art, car on ne voit pas d'où l'on auroit pû tirer ces masses énormes, & encore moins comment on auroit pû les transporter. Mais si c'est un ouvrage de la nature, il faut avouer que c'est un des plus surprenans qu'on ait jamais vû. Les Idolâtres disent que ce pónt fut fabriqué par les Dieux, quand ils allerent attaquer la Capitale de l'Isle de Ceylan. Le Prince de Marava avoit coutume de se retirer dans l'Isle de Ramanancor, quand il étoit poursuivi par les Rois de Maduré: il faisoit mettre de grosses poutres sur ces rochers qui sont comme autant de plates-formes, & il y faisoit passer ses elephans, son canon & son armée. J'aurai occasion dans la suite de parler de Ramanancor, quand j'aurai expliqué ce que c'est que Cachi: les deux Pagodes de Ramanancor & de Cachi étant, au rapport des Indiens, les lieux les plus saints qui soient au monde.

Tutucurin est la principale ou plutôt l'unique ville qui soit à la côte de la Pêcherie, le reste n'étant que de grosses bourgades, ou des villages. De loin on la prendroit pour une Ville ornée de magnifiques maisons; mais quoiqu'elle soit fort peuplée, on trouve, en y arrivant,

vant, qu'elle n'eſt en rien ſupérieure aux autres villes des Indes. Les Hollandois à qui elle appartient, y ont fait bâtir une petite fortereſſe; la hauteur du pole à Tutucurin eſt, ſelon les obſervations du P. Noël, de 8 degrés 52 minutes.

Après Tutucurin, Manapar eſt l'endroit de cette côte le plus remarquable. Les chrétiens y avoient autrefois une belle Egliſe, mais elle fut changée en magaſin par les Hollandois, & on a été obligé d'en bâtir une autre. Suivant l'obſervation qu'on y a faite, la hauteur du pole eſt de 8 degrés 27 minutes. Pour ce qui eſt de la longitude, elle eſt aſſez régulierement marquée à 98 degrés 45 minutes.

Je dirai ici en paſſant que j'ai ſouvent admiré la connoiſſance parfaite que les Indiens ont des rhumbs de vent: il n'y a pas juſqu'aux enfans qui n'en ſoient inſtruits. Qu'on diſe à un Indien le chemin qu'il doit tenir par rapport à tel rhumb de vent, il ne ſe trompera jamais. Je me ſuis fait quelquefois un plaiſir en marchant avec eux de m'éloigner tant ſoit peu du Nord, ou bien d'un autre rhumb de vent où nous devions aller; à peine avois-je fait quatre pas qu'ils reconnoiſſoient l'erreur.

Il ne m'eſt pas permis d'oublier Manar, cette Iſle ſi célébre par le grand nombre d'Idolâtres que Saint Xavier convertit à la foi, du nombre deſquels étoit le propre fils du Roi de Jafanapatan, qui furent tous égorgés par les ordres de ce Prince inhumain en haine du baptême qu'ils venoient de recevoir. Je ne pus retenir mes larmes en marchant ſur cette terre arroſée du ſang de tant de Martyrs. Il n'eſt pas vrai que Manar appartienne au Roi de Maduré, comme le diſent quelques relations. Les Portugais la poſſedoient il y a plus de cent ans, & ce n'eſt que depuis l'année 1656 qu'ils furent contraints de l'abandonner, quand les Hollandois ſe furent emparés de Ceylan. C'étoit anciennement un des meilleurs endroits pour la pêche des perles, mais on n'y en trouve preſque plus à préſent. L'Iſle de Manar n'eſt ſéparée de l'Iſle de Ceylan que par un petit canal qui n'eſt en quelques endroits que de 30 ou 40 pieds. Il n'y a qu'un petit fort qui domine ſur le canal. Les Portugais y avoient trois ou quatre Egliſes, dont l'une étoit dédiée à S. Jean. C'eſt dans les fondemens d'une de ces Egliſes, qu'ils trouverent une médaille de l'Empereur

Claude : il n'eſt pas aiſé de comprendre comment elle a pû y être portée avant l'arrivée des Portugais.

Quoique j'aie été à Ceylan, je n'y ai pas demeuré aſſez de temps pour y voir les merveilles qu'on en raconte. Le Roi de Portugal en demanda un jour des nouvelles à un de ſes Officiers qui revenoit des Indes. Cet Officier lui répondit que c'étoit une Iſle, dont les mers qui l'environnoient étoient ſemées de perles, dont les bois étoient de canelle, & les forêts d'ébene, les montagnes couvertes de rubis, les cavernes pleines de criſtal : en un mot le lieu que Dieu avoit choiſi pour le Paradis terreſtre. Cette deſcription eſt ſans doute exagérée ; néanmoins on ne peut diſconvenir que ce ne ſoit la plus belle Iſle qui ſoit au monde. Les Indiens l'appellent Lanka, & tous les Idolâtres de l'Aſie la regardent comme le ſejour de leurs Dieux. Le fameux *Ramen* qui eſt une des principales divinités Indiennes, y a demeuré à ce qu'ils prétendent ; les Pegouans aſſurent qu'*Anouman*, ſinge célébre qu'ils adorent, y a accompagné Vichnou métamorphoſé en Ramen. Les Siamois diſent que leur Dieu *Sommonocodon* a un de ſes pieds marqué dans

l'Isle. Les Chinois eux-mêmes, qui ne veulent rien devoir aux étrangers, avouent qu'une de leurs principales Idoles est venue de Ceylan. Cette Isle a environ 200 lieues de tour; elle est arrosée de quantité de belles rivieres, & les moissons y sont abondantes. La religion chrétienne y florissoit, sur-tout à Jafanapatan, avant que les Hollandois s'en fussent rendus les maîtres: il y a encore des Missionnaires qui se sont retirés à Candé & dans les autres Provinces intérieures de l'Isle. Le Roi de Candé est fort gêné dans son commerce, & toutes les raretés de son Isle lui sont assez souvent inutiles, parce que n'ayant aucun port, il ne peut vendre par lui-même sa canelle & ses éléphans, qui sont les plus beaux & les plus généreux de toute l'Asie.

Entre Manapar & Tutucurin se trouve une grande bourgade appellée Pumicael, & nommée par les Indiens Pounneicayel, où le Pere Antoine Criminal fut le premier de notre compagnie qui reçut la couronne de Martyr, lorsqu'il cultivoit la chrétienté de la côte de la pêcherie. La latitude de Pumicael est de 8 degrés 38 minutes.

Il est temps de venir à la côte de Ma-

labar : mais comme elle eſt aſſez connue, je ne m'y arrêterai que pour marquer les hauteurs du pôle que le P. Noël y a priſes avec toute l'exactitude qu'on peut déſirer. A Tangapatan, la diſtance du zenith à l'équateur, eſt 8 degrés 19 minutes. Cet endroit eſt éloigné du cap de Comorin de 8 lieues. Coilan, qui eſt une ville plus élevée, a 8 degrés 48 minutes de latitude. Tanor, Capitale d'une Principauté de même nom, a 11 degrés 4 minutes. Calecut, ville autrefois très-célebre, a 11 degrés 17 minutes. Cananor 11 degrés 58 minutes.

Depuis le cap de Comorin juſqu'à Cochin & au delà, les deux Etats les plus conſidérables ſont ceux de Travancor & du Zamorin. Le premier étoit, il n'y a pas long-temps, ſous la domination d'une Reine qui ſe gouvernoit entiérement au gré de ſes Miniſtres. La Ville de Cotate eſt ce qu'il y avoit de plus remarquable dans ce Royaume. Elle eſt ſituée aux pieds des montagnes, environ à 4 lieues du cap de Comorin, & eſt fort peuplée.

Pour ce qui eſt des Etats du Zamorin, Calecut qui en étoit la Capitale, étoit autrefois très-célébre, & c'eſt-là que les Portugais aborderent la premiere fois

qu'ils vinrent aux Indes. C'eſt aujourd'hui très-peu de choſe, & à peine y trouve-t-on les traces de ces magnifiques deſcriptions qu'on en a faites. La mer gagne tous les jours du terrein ſur cette côte.

Cochin eſt une autre Ville célébre ſur la côte de Malabar. Lorſqu'elle étoit ſous la domination des Portugais, on en voyoit partir tous les ans un grand nombre d'hommes apoſtoliques, qui alloient porter les lumieres de la foi chez les nations Idolâtres. Elle eſt maintenant ſous la puiſſance des Hollandois. Ils l'ont ruinée en partie, & ont fortifié avec de bons baſtions ce qu'ils en ont conſervé. Cette fortereſſe eſt défendue d'un côté par la mer, & de l'autre par une grande riviere. Les maiſons y ſont belles, & les rues plus larges que dans les autres Villes de la côte. Le P. Noël y trouva la hauteur du pole de 9 degrés 58 minutes.

Goa, par où je finis de parler de cette côte, eſt éloigné de Cochin de plus de cent lieues. Quand on y aborde par mer, on trouve à l'embouchure du fleuve Mendoua, deux Forts conſtruits aux pieds des montagnes, & bien garnis de canons qui en défendent l'entrée.

Cette entrée eſt fort étroite, parce que les montagnes qui ſont de chaque côté ſe rapprochent en cet endroit. Il y a depuis Goa, & les terres des environs juſqu'à l'embouchure, plus de quatre cens piéces de canon. La riviere eſt large, belle & majeſtueuſe. Ceux qui ont navigé ſur ce fleuve, diſent que c'eſt un des plus agréables ſpectacles qui ſoit dans l'univers. On voit de tous côtés de très-jolies maiſons, des jardins utiles & agréables, des bois de palmiers plantés à la ligne, qui forment des allées à perte de vue. La ville étoit autrefois comparable, & même ſupérieure en beaucoup de choſes aux plus belles villes de l'Europe : mais elle n'eſt plus ce qu'elle étoit il y a ſoixante ans. Il ne laiſſe pas d'y avoir encore de ſuperbes édifices. Le Palais du Viceroi & celui de l'Inquiſiteur ſont d'une magnificence achevée. Il y a pluſieurs belles Egliſes, & notre Compagnie y a cinq maiſons. Mais ce qui la rendra à jamais recommandable, c'eſt le bonheur qu'elle a de poſſeder le corps miraculeux de S. François Xavier. L'air n'y eſt plus ſi bon, & c'eſt peut-être ce qui fait qu'elle n'eſt plus ſi peuplée. En récom-

penſe, il eſt admirable à la campagne, & dans les lieux circonvoiſins. C'étoit pour les anciens Empereurs de Biſnagar, une contrée délicieuſe, où ils venoient paſſer pluſieurs mois de l'année. Goa, a d'élévation de pole 15 degrés 31 min. ſa longitude eſt de 93 degrés 55 min.

Comme les Indiens vantent extrêmement la Ville de Cachi qui eſt vers le Nord, & Ramanancor qui eſt vers le Sud, & que ce ſont là les deux poles de leur Géographie, je ne puis me diſpenſer d'en parler, pourſuit le P. Bouchet ; il n'eſt pas aiſé de dire ce que c'eſt que Cachi, non plus que l'endroit où il ſe trouve. Je rapporterai ſimplement quelques conjectures, qui me perſuadent que Cachi n'eſt autre choſe que la Ville de Benarès, ſituée ſur le Gange. Les voici :

Les Pelerins de Cachi diſent qu'en partant de Ramanancor, Golconde ſe trouve à la moitié du chemin. Or, ſi Ramanancor eſt à 9 degrés 10 min. & que Benarès ſoit à 26 degrés 30 min. comme le marquent nos Voyageurs, il s'enſuit que Golconde, qui eſt, comme on l'aſſure, à 17 degrés, eſt preſque au milieu de la route qu'on doit tenir.

D'ailleurs, des Indiens m'ont aſſuré que quelques Brames appellent Cachi, du nom de *Vena-Raja*, comme qui diroit le deſert Royal, ou plutôt le Roi des deſerts, parce que, diſent les Indiens, c'eſt dans un deſert aux environs de Cachi, que les plus célébres Hermites ſe ſont retirés pour faire pénitence. Or, le changement de l'U au B eſt facile, je ne doute preſque pas que, par Vana-raja, ils n'entendent la Ville de Benarès.

Cela paroît encore par les deux routes que tiennent les Pélerins pour ſe rendre à Cachi : ceux qui vont par Golconde, diſent qu'au ſortir de Biſagnagar, il faut prendre tant ſoit peu à l'Eſt, & que par-là ils ſe rendent droit à leur terme ; les autres qui vont par Agra, afin de viſiter Matura, qui ſe trouve ſur cette route, & qui eſt un autre Pagode, fameux par la naiſſance de Keichnen, aſſurent pareillement qu'on quitte le Gemma (*a*) à main gauche, preſque toujours vers l'Orient : or il eſt certain qu'il n'y a de lieu con-

(*a*) Ou Gemené, riviere qui paſſe à Delhy, & ſe jette dans le Gange après un cours de 300 lieues.

ſidérable que Benarès, auquel aboutiſſent ces deux routes.

Autre conjecture : Cachi eſt parmi les Indiens, ce qu'étoit Athènes parmi les Grecs : c'eſt-là qu'on enſeigne toutes les ſciences; & quoique maintenant il y ait peu d'étudians, il y a néanmoins pluſieurs Docteurs qui ont chacun un certain nombre de diſciples. Ils s'aſſemblent ſous de grands arbres ou dans de beaux jardins. Rien ne convient mieux à Benarès. Un de nos plus célébres Voyageurs aſſure qu'il y a auprès du Pagode un Collége qui a été bâti aux frais du plus puiſſant Raja de l'Empire Mogol, afin d'y éléver la jeune nobleſſe. Il ajoute que deux enfans de ce Prince y étoient de ſon tems, ſous la conduite des Brames, & qu'ils apprenoient à lire & à écrire dans une langue bien différente de celle du peuple. Cette langue eſt ſans doute la Samouſeradam, qu'on parle vers le Nord, ou le Grandam, qui eſt en uſage dans l'Inde méridionale.

Mais, dira-t-on, pourquoi tant s'embaraſſer de Cachi ? C'eſt que les Idolâtres en parlent ſans ceſſe & dans les termes les plus magnifiques. C'eſt, ſelon

eux, un lieu ſacré & divin ; c'eſt le ſéjour de leurs Divinités. Ramen & les plus célébres Hermites ont accompli leur pénitence dans les bois qui environnent Cachi ; quiconque meurt dans une terre ſi ſainte, ſes péchés lui ſont pardonnés, il va droit au Ciel. Un homme qui a fait le voyage de Cachi, eſt par cette ſeule raiſon infiniment reſpectable, n'eût-il aucun mérite d'ailleurs ; c'en eſt un grand d'avoir été à Cachi. Enfin ils ſe plaignent de n'avoir pas d'expreſſions aſſez nobles pour repréſenter la ſainteté d'un lieu ſi vénérable.

Pour ce qui eſt de Benarès, que je crois être le Cachi des Indiens, je n'en puis dire que ce que j'ai appris des Européans qui y ont voyagé. C'eſt à ce qu'ils aſſurent, la Ville la mieux bâtie des Indes : preſque toutes les maiſons y ſont de pierres de taille, ou de briques : on y voit de très-beaux Caravanſeras (*a*) : les rues y ſont pourtant

(*a*) Les Caravanſeras ſont de grands bâtimens deſtinés à loger les Voyageurs qui ſont obligés de porter avec eux leurs lits & tout ce dont ils ont beſoin.

étroites. Le Gange baigne les murailles de la Ville : la ſituation en eſt belle ; le pays d'alentour fertile & délicieux. Depuis la porte du Temple, juſqu'au Gange, il y a pluſieurs marches de pierres interrompues de tems en tems par des plateformes. Ce récit eſt conforme à ce que les Indiens rapportent du Pagode de Cachi ; ce qui me confirme dans mes conjectures.

Je parlerai avec plus de certitude de Ramanancor, que les Indiens appellent Rameis-ſouram, parce que dans le premier voyage que j'ai fait à la côte de la Pêcherie, je demeurai dix jours dans l'Iſle où eſt ce Pagode. Cette Iſle a huit à neuf lieues de circuit. Quoiqu'elle ſoit très-ſabloneuſe, on y voit pourtant de beaux arbres : il n'y a que quelques Villages. Le Pagode eſt vers la partie méridionale. Je n'y ai point vu ces trois cens colonnes de marbre dont parle une Relation imprimée. Le Pagode m'a paru moins beau & plus petit que pluſieurs autres qui ſont dans les terres : je crois qu'il n'eſt ſi fort eſtimé qu'à cauſe du bain qu'on prend dans la mer ; car les Idolâtres ſont perſuadés que ce bain efface entiérement les péchés, ſur-

tout ſi on le prend au tems des éclipſes du Soleil & de la Lune.

Avant que de pénétrer dans l'Inde méridionale, je dirai encore un mot de Golconde & de Viſapour, deux villes dont la connoiſſance ne ſera pas inutile.

La ville qu'on appelle aujourd'hui Golconde, n'étoit autrefois qu'un jardin agréable à deux lieues de la forteresse qui portoit ce nom. On la nomma d'abord Bagnagar, & dans la ſuite le nom de Golconde lui eſt reſté. Elle eſt à peu près de la grandeur d'Orléans: elle eſt bien ſituée, & les rues en ſont belles. La riviere qui y paſſe, & qui va ſe jetter dans la mer de Maſulipatan, eſt large, & roule des eaux fort claires. On y a bâti un Pont qu'on dit être auſſi beau que le Pont-neuf de Paris. Le Palais du Roi eſt magnifique. Depuis que cette Ville eſt devenue la conquête du Mogol, elle n'eſt plus ſi peuplée qu'elle l'étoit auparavant. Aurengzeb la pilla entiérement avant que de prendre la Forteresse. C'eſt dans le Royaume de Golconde que ſe trouve la fameuſe mine de diamans.

Viſapour, capitale du Royaume de Decan, eſt une autre grande Ville ſituée ſur le fleuve Mendoua. Le Palais

du Roi est vaste : il est entouré de fossés pleins d'eaux, où il y a grand nombre de crocodiles, qui servent, selon l'usage des Indiens, à rendre une Forteresse moins accessible. Le Roi, que les Portugais appellent l'Idalcan, avoit trois bons Ports sur la côte qui regne depuis Goa jusqu'à Surate. Le principal est Rajapour, qu'on ne trouve pas marqué dans plusieurs cartes, non pas même dans celles que les Hollandois ont fait graver avec beaucoup de soin. Ce Royaume appartient maintenant au Mogol. Je trouve dans mes Mémoires que Visapour est à 17 degrés 30 minutes d'élévation de pole.

Entrons maintenant dans l'Inde méridionale, qui contient les Royaumes de Maduré, de Mayssur, ou Meyssour, de Tanjaor, ou Tanjaour, de Gingi, & de Carnate, & parcourons ces petits Etats l'un après l'autre.

Commençons par le Royaume de Maduré. Il est borné par les Etats du Roi de Tanjaor ; au midi par la mer méridionale des Indes ; à l'Occident par les Etats des Princes de Malabar ; au Nord par les terres de Mayssur & par celles qui appartiennent au Gouverneur

de Gingi. Ce Royaume eſt auſſi grand que le Portugal. Son revenu eſt d'environ huit millions. On y compte ſoixante-dix Palleacarens : ce ſont des Gouverneurs abſolus dans leurs petits Etats, & qui ne ſont tenus qu'à payer une taxe que le Roi de Maduré leur impoſe. Ce Prince peut mettre aiſément ſur pied vingt mille hommes d'infanterie & cinq mille de cavalerie. Il a près de cent Eléphans qui lui ſont d'un grand ſecours pour la guerre.

Maduré eſt la capitale du Royaume. Elle eſt environnée d'une double muraille ; chaque muraille eſt fortifiée à l'antique de pluſieurs tours quarrées avec des parapets, & garnie d'un bon nombre de canons ; la Forteresse, dont la forme eſt quarrée, eſt entourée d'un foſſé large & profond, avec une eſcarpe, & une contreſcarpe très-forte. Il n'y a point de chemin couvert à l'eſcarpe. Au lieu de glacis, on voit quatre belles rues qui répondent aux quatre côtés de la forteresse. On en peut faire le tour en moins de deux heures. Les maiſons qui bordent ces rues ont de grands jardins du côté de la campagne, qui eſt belle & fertile.

L'intérieur de la Forteresse se divise en quatre parties : celles qui sont à l'Orient & au Midi contiennent le Palais du Roi. C'est un labyrinthe de rues, d'étangs, de bois, de sales, de galeries, de colonnades, & de plusieurs maisons semés çà & là. Quand on y a une fois pénétré, il n'est pas aisé d'en trouver l'issue. Lorsque les Rois de Maduré y faisoient leur séjour, on n'y trouvoit que des femmes & des Eunuques. Le fameux Troumoulanaiken, qui a le plus contribué aux embellissemens de ce Palais, y tenoit plusieurs milliers de femmes renfermées. Les sales publiques où l'on donnoit audience étoient magnifiques. A l'entrée se trouvoit une grande galerie soutenue par vingt grosses colomnes de marbre noir bien travaillées. De-là on passoit dans une grande cour, où l'on voyoit quatre corps de logis qui répondoient aux quatre parties du monde : chaque corps de logis avoit au milieu un dôme fort élévé, & chargé d'ouvrages de sculpture. Ces quatre dômes étoient réunis par huit galeries, dont les angles étoient flanqués de tourelles. Le dessein de ce Palais, à ce que ma assuré

un ancien Miſſionnaire, a été dreſſé par un Européan : on y voit effectivement pluſieurs ornemens d'Architecture d'Europe, mêlés avec l'Architecture Indienne.

Dans la ſeconde partie de la Forteresse, eſt le Temple de Chokanaden : c'eſt l'Idole qu'on adore à Maduré. A l'Orient du Pagode, ſont pluſieurs beaux Portiques. Au nord d'un de ces Portiques, ſe voit un char magnifique deſtiné à porter l'Idole en triomphe le jour de ſa fête. Le Pagode eſt environné d'une triple muraille, & entre chaque muraille ſont pluſieurs belles allées de grands arbres, très-unies & bien ſablées. On trouve quatre grandes tours à l'entrée des quatre principales portes du Pagode. Les Brames prétendent qu'elles ont coûté des ſommes immenſes. Texeira rapporte qu'il y a à Maduré des tours dorées : pour moi je n'y en ai point vu de cette eſpéce. Le reſte de l'eſpace intérieur de la Forteresse, eſt partagé entre pluſieurs rues, en des étangs, & en des Places publiques.

La riviere qui paſſe auprès de Maduré, ſeroit belle, ſi on ne la faiſoit pas couler dans de grands étangs qui la tariſſent :

elle dégénère enfin en ruisseau. Au-dessous de la ville, on a construit un canal qui va du Nord au Sud, & qui se jette dans cinq beaux étangs à l'ouest de Maduré. Il y a dans ces étangs d'autres canaux qui conduisent l'eau dans les fossés, lorsqu'on le souhaite.

A l'orient de la Forteresse, on voit trois autres chars de triomphe. Ils sont magnifiques quand on les a ornés ; le plus grand ne peut être tiré, à ce que disent les Indiens, que par plusieurs milliers de personnes. Je n'en suis pas surpris, la machine, en elle-même, est énorme, on y fait monter jusqu'à quatre cens personnes, dont les fonctions sont différentes : de grosses poutres forment cinq étages, & chaque étage a plusieurs galeries. Quand cette machine est couverte de toiles peintes, de piéces de soye de divers couleurs, de banderoles, d'étendarts, de parasols, de festons de fleurs représentés sous différentes figures, & que tout cela se voit au milieu de la nuit, à la clarté de mille flambeaux, on ne peut nier que le spectacle n'en soit très-agréable. Le char est traîné au son des tambours, des trompettes, des hautbois, & de plusieurs autres

inſtrumens; mais c'eſt avec tant de lenteur, qu'on met trois jours à faire le tour de la Forteresse, qui eſt le chemin de deux heures.

Du côté du nord, au-deſſus de la Forteresse, dans la rue qui va Eſt & Oueſt, étoient autrefois les Egliſes des Chrétiens; l'une qui avoit été fondée par le P. de Nobilibus; & l'autre plus ancienne, dédiée à Notre-Dame, & deſſervie par les Jéſuites. Ces Egliſes furent tout à fait renverſées lorſque la ville fut priſe & ruinée en partie par le Roi de Mayſſur: on en a bâti une nouvelle dans un des fauxbourgs auprès de la riviere qui s'appelle Vaighei. Maduré a beaucoup perdu de ſon ancienne ſplendeur depuis l'irruption des Mayſſuriens, & depuis que les derniers Rois ont tranſporté leur cour à Trichirapali, qui, par là, eſt devenue la capitale du Royaume. La latitude de Maduré eſt à peu près de 10 degrés 20 minutes, ſa longitude de 98 degrés 32 minutes.

Trichirapali, où le Prince réſide, eſt une ville fort peuplée, & d'une grande étendue. Elle contient plus de trois cens mille ames: c'eſt la plus grande Forteresse qui ſoit depuis le Cap de

Comorin jusqu'à Golconde. De nombreuses armées l'ont souvent assiégée, & toujours inutilement ; (*a*) aussi les Indiens disent-ils qu'elle est imprenable. Elle a une double enceinte de murailles fortifiées chacune, de soixante tours quarrés, éloignées les unes des autres de 80 ou de 100 pas. La seconde enceinte est plus élévée que la premiere, & est garnie de 130 piéces de canon d'un assez gros calibre. Cette seconde enceinte est encore partagée en deux Forteresses qu'ils appellent la Forteresse du Nord, & la Forteresse du Sud : celle-ci a la muraille intérieure plus basse que l'autre ; on y voit un roc

(*a*) Elle a été prise en 1741, par les Marattes ; c'est une nation guerriere qui habite dans les montagnes Occidentales de l'Inde, & qui forme la meilleure cavalerie de cette contrée, comme les Patanes sont la meilleure infanterie. On a vu quelquefois ces deux Nations réunies, jetter la désolation & le carnage dans tous les lieux où elles passoient. Les Marattes, sur-tout, se sont rendus si formidables à l'Empire Mogol, par leurs incursions subites dans les Provinces qui en dépendent, qu'on leur a accordé le quart du revenu de ces Provinces, sous le nom de Chotaie, pour les mettre à couvert des déprédations de ces brigands.

très-élévé qui sert à découvrir l'ennemi. Vers le milieu de la montagne de l'Arsenal, & au bas, est le Palais du Prince. Le dedans de la Forteresse intérieure est assez agréable : c'est un grand amphitéâtre quarré avec ses degrés de tous côtés pour monter sur les remparts. Le dernier degré le plus voisin de la terre est à hauteur d'appui. Outre les tours qui accompagnent la double enceinte de muraille, il y en a dix-huit autres plus grandes, où l'on met les provisions de bouche, qui n'ont pu entrer dans l'Arsenal. On renouvelle tous les ans les provisions de ris, & celui qu'on tire des greniers est livré aux soldats, pour une partie de leur solde. La garnison est d'environ 6000 hommes, & quelquefois davantage.

Le fossé qui environne la Forteresse est large & profond. Il est plein d'eau; & il y a quelques crocodiles. On a été obligé de creuser ce fossé dans le roc en plusieurs endroits, ce qui n'a pû se faire sans de grandes dépenses. Trichirapali a quatre grandes portes qui répondent aux quatre principales parties du monde : il n'y en a maintenant que deux ; savoir, celle du septentrion

& celle du midi qui ſoient ouvertes. Celle d'orient, qu'on appelle auſſi la porte de Tanjaor, a été longtems murée : celle d'occident n'eſt libre qu'aux femmes du Palais. Toutes les nuits on fait trois rondes dans la Place. La premiere au ſon des tambours & des trompettes, lorſque le jour baiſſe : la ſeconde vers neuf heures avec les hautbois & quelques autres inſtrumens : la troiſiéme ſe fait en ſilence vers minuit ; on en fait quelquefois une quatriéme à trois heures du matin.

La riviere de Cavery, qui eſt un bras du Colram, va de l'oueſt à l'eſt de la Fortereſſe. Au-deſſus de Trichirapali, on a conſtruit un canal large & profond, qui porte l'eau autour de la ville. De ce grand canal ſortent pluſieurs autres petits canaux, qui vont ſe rendre dans de grands étangs, qu'on trouve au dedans & au dehors de la ville. On y voit pluſieurs places publiques, & pluſieurs Bazars ou Marchés : il y en a deux conſidérables qui ſont placés aux principales portes : celui du nord s'étend juſques ſur les bords du Caveri. Au-delà du Caveri, eſt un autre bras du fleuve Colram. Et c'eſt

au milieu de ces deux grandes rivieres qu'on a bâti le Pagode de Chirangam, le plus beau que j'aie vu aux Indes.

Il s'en faut bien que le Palais de Trichirapali soit aussi superbe que celui de Maduré; j'y suis entré trois fois. Il consiste dans un amas de salles, de galeries & d'appartemens intérieurs. Le Divan, ou Salle du Conseil, qu'a fait bâtir le Talavar, Général d'Armée, est soutenu par de beaux piliers fort élévés, contre la coutume des Indiens. On voit au-dessus une belle plateforme. Les jardins ne sont point à comparer à ceux de l'Europe : j'y vis quatre ou cinq petits jets d'eau, & à l'entrée d'un de ces jardins une grande salle ouverte de tous côtés, & entourée de fossés assez profonds : on les remplit d'eau quand la Reine y vient prendre le frais, Les piliers qui soutiennent cette salle sont alors couverts de brocards d'or, & le haut de la salle est orné de festons de fleurs & de piéces de damas de différentes couleurs. Les Chrétiens ont quelques Eglises à Trichirapali ; mais comme on ne peut pas y demeurer longtems avec sureté, j'en

ai fait bâtir une à trois lieues de la ville ; où les Missionnaires résident plus ordinairement. La hauteur du pole y est de 11 degrés 30 minutes. La longitude de 98 degrés 42 minutes. On compte environ 40 lieues de Trichirapali à Maduré, à cause des détours qu'on est obligé de prendre pour éviter les bois qui sont infestés de voleurs : mais le Voyageur a l'agrément de marcher continuellement dans une allée de beaux arbres, qui commence au sortir de la ville, & qui continue jusqu'aux portes de Maduré.

A l'Orient de Maduré est le Royaume de Tanjaor. Les terres de ce petit Etat sont les meilleures de toute l'Inde méridionale. Le fleuve Cavery se partage en plusieurs bras, qui arrosent & fertilisent toute cette contrée. Les revenus du Prince vont jusqu'à douze millions. Tanjaor, qui en est la capitale, n'étoit autrefois qu'un Temple d'idoles, comme étoient dans les commencemens la plupart des Forteresses de ces petits Royaumes. Cette Forteresse a une double enceinte comme celle de Trichirapali ; mais elle n'est pas si bien bâtie : ces fossés sont moins profonds,

fonds, & il est moins aisé de les remplir d'eau. La Forteresse intérieure se divise en deux parties, dont l'une est au nord, & l'autre au sud. Dans celle du nord, on voit le Palais du Roi, qui n'a rien de magnifique : il n'y a que quelques tours assez jolies. On a bâti dans la partie du sud, le Pagode de Peria-Oureyar. Au nord du Temple est un vaste étang bordé de pierres de taille. Les Indiens excellent dans la fabrique de ces étangs ; j'en ai vu qu'on admireroit en Europe. Les environs de Tanjaour ne sont arrosés que par un petit ruisseau : plus loin on trouve la petite riviere de Vinnarou, & au-delà le Caveri, qui est un des grands bras du Colram. La latitude de Tanjaour est de 11 degrés 27 minutes ; la longitude de 99 degrés 12 min.

En allant de Tanjaour au nord, & tirant un peu vers l'est, on trouve la Forteresse de Gingi, capitale d'un petit Royaume de ce nom. Il y a environ 50 à 60 ans que le fameux Sevagi, Roi des Marattes, s'en étoit rendu le maître, & par conséquent de tout le pays : car c'est une chose constante aux Indes, que les terres qui environ-

nent une forteresse en sont inséparables. Le fils de Sevagi la conserva quelques années ; mais Aurengzeb, après la conquête des Royaumes de Golconde & de Visapour, y envoya une armée, dont les efforts furent d'abord inutiles. L'Empereur Mogol ne se rebuta point ; il mit à la tête de son armée un Général de réputation nommé Iulfakarkan, dont le dessein étoit de prolonger le siége, parce qu'il trouvoit son intérêt dans sa durée ; mais Daourkan, un de ses Officiers subalternes, pressa si vivement l'attaque de son côté, qu'il emporta la Place, & mit par cette conquête tout le Royaume sous la puissance d'Aurengzeb.

Ce que cette Forteresse a de particulier, ce sont trois montagnes qui y forment une espéce de triangle. On a bâti un Fort sur la cime de chaque montagne, d'où l'on peut foudroyer à coups de canon, ceux qui se seroient emparés de cette Ville. Cette Ville est au bas des montagnes, qui s'unissent entr'elles par des murailles, & par des tours placées d'espace en espace. Un de ces Forts a communication avec un bois épais, qui favorise le secours qu'on peut faire en-

trer aiſément dans la Place. La hauteur du pole de Gingi eſt de 12 degrés 10 minutes ; la longitude d'environ 100 degrés.

Au nord de Gingi, l'on découvre le Royaume de Carnate. C'eſt un pays aſſez ſemblable à ceux dont je viens de parler. Cangibouran en eſt la capitale : c'étoit autrefois une Ville célébre qui renfermoit dans ſes murs plus de trois cens mille habitans, ſi l'on en croit les Indiens. On y voit, comme ailleurs, de grandes tours, des Temples, des ſalles publiques pour rendre la juſtice, & de fort beaux étangs.

Il ne reſte plus qu'à parler du Royaume de Mayſſur, ou Meyſſour, qui eſt à l'occident de Carnate. Ce petit Etat eſt, de tous ceux que le Mogol n'a pas ſubjugués, celui qui eſt devenu le plus conſidérable, par les conquêtes que ſes Princes ont faites de pluſieurs Forteresses, ſoit dans le Royaume de Maduré, ſoit dans les autres Etats voiſins. On lui donne près de quinze millions de rente. Ce Roi a mis ſur pied des armées de trente mille hommes d'infanterie, & de dix mille de cavalerie. Le P. Cinnami, Jéſuite, fondateur de la Miſſion

établie dans ce Royaume, assure que dès l'année 1650, les Etats de Mayssur s'étendoient depuis le commencement de l'onziéme degré de latitude septentrionale, jusqu'à la fin du treiziéme, & au-delà. Les terres du Zamorin & des autres Princes du Malabar, le bornent du côté de la mer.

Ce qui a rendu les Mayssuriens si redoutables à leurs voisins, c'est la maniere cruelle & ignominieuse dont ils traitent les prisonniers de guerre. Ils leur coupent à tous le nez : on met ensuite ces nez coupés dans un vase de terre, on les sale, pour les garder & les envoyer à la cour. Les Officiers & les Soldats sont recompensés à proportion du nombre des prisonniers qu'ils ont traités avec cette inhumanité. Chirangapatnam est la capitale du Royaume. Elle elle située environ à 12 degrés 15 minutes de latitude nord. La Forteresse ressemble à nos anciennes Villes qui étoient fortifiées par des tours. Elle a un bon fossé : le Palais du Roi n'a rien de remarquable : le Pagode est célébre. Les Chrétiens y ont une assez jolie Eglise.

Pour achever la description de la

côte de Malàbar, il ne reſte plus qu'à parler de Bombay & de Surate, les deux Villes les plus conſidérables qui ſe trouvent entre Goa & l'embouchure de l'Indus, par lequel la Perſe eſt ſéparée de la côte de Malabar.

La Ville de Bombay eſt ſituée dans une Iſle de même nom (*a*) ſous le 18 . degré 41 minutes de latitude ſeptentrionale, ſur la côte de Dekan. Le Port de cette Ville eſt peut-être une des bayes les plus commodes qui ſoient dans le monde. Auſſi le nom de Bombay eſt-il une corruption des deux mots Portugais, Buon, Bahia. La Ville de Bombay a un mille de circuit & environ vingt mille habitans de toute nation, de toute ſecte ou religion. C'eſt le centre du commerce Anglois, à la côte de Malabar, ſur le golfe Perſique & dans la mer rouge. Tous les comptoirs établis à ces différens endroits, ſont ſubordonnés à la Préſidence ou Commiſſion établie à Bombay par la Compagnie Angloiſe. L'air paſſe pour n'être

(*a*) Voyez le Voyage aux Indes orientales de M. Groſe, in-12. page 45.

pas sain dans cette Ville, & on l'a long-tems appellée le cimétiere des Anglois. Mais en abattant des bois, en dessé-chant des marais, & en abolissant l'u-sage que l'on avoit d'engraisser les pieds des arbres avec des poissons pourris qui répandoient l'infection, on est par-venu à écarter les influences malheu-reuses que les Européans y éprou-voient.

A l'égard de Surate, c'est une Ville des plus considérables de l'Inde, par son commerce & par son heureuse situation, à quatre lieues de la mer, & sur la riviere de Tapta, qui lui sert de Port. Tous les Européans y ont des comptoirs ; & tous les Négocians se le disputent par la magnificence de leurs Hôtels & de leurs ameublemens.

Ce qu'on doit mettre sur - tout au rang des curiosités du pays, c'est un grand Hôpital fondé dans le voisinage de cette Ville, pour les vaches, les chevraux, les chévres, les chiens & d'autres animaux infirmes Il y en a aussi un autre pour les puces, les pu-naises & autre semblable vermine qui se repaît de sang humain. Pour nourrir ces insectes à leur goût, on loue, de

tems en tems, un pauvre homme que l'on attache ſur un lit & qu'on livre aux morſures de ces inſectes.

§. II.

Productions naturelles de la preſqu'Iſle.

Le P. Martin (*a*) rapporte qu'à la mi-Mai les vents commencent à ſouffler avec une impétuoſité ſi furieuſe, qu'ils élevent en l'air des nuées de pouſſiere épaiſſes qui obſcurciſſent le ſoleil: de ſorte qu'on eſt quelquefois quatre à cinq jours ſans l'appercevoir. Cette pouſſiere pénétre par tout; elle ſaiſit le goſier, & cauſe ſur les yeux des fluxions ſi violentes qu'on en devient ſouvent aveugle. Ces grands vents ſont les avant-coureurs des pluies abondantes qui tombent ſur la côte occidentale de l'Inde, & ſur les montagnes de Malabar, où ſe forme le Colram qui porte la fertilité dans les Royaumes de Meyſſour, de Maduré & de Tanjaour. Les peuples de l'Inde attendent les pluies avec autant d'impatience, que les Egyptiens ſoupirent après l'inondation du Nil.

(a) Tome 10, page 297.

La ſituation de la preſqu'Iſle de l'Inde étant dans la Zone torride, l'air y eſt très-chaud. La terre eſt ſeche & ſablo-neuſe ; les campagnes ſont couvertes de ris. Elles produiſent auſſi du bled, mais il n'eſt pas eſtimé des Indiens. On y voit peu d'arbres dont le fruit ſoit bon. D'ailleurs en général on ne laiſſe pas mûrir le peu de fruits qui y viennent. On les ceuille tout verds, & on les fait confire dans quelque ſaumure aigre pour les manger avec le ris, & en corriger la fadeur.

Dans le genre des légumes, la terre produit des citrouilles de pluſieurs eſpeces, des concombres, & différentes herbes particulieres au pays. On n'y connoît point l'oſeille, mais elle eſt remplacée par le Romarin. On trouve encore des ciboules, mais les raves, la laitue ſont des plantes étrangeres qui ne laiſſent pas d'y croître aſſez bien, quand on les ſeme.

La fertilité des terres dépendant de l'arroſement, il n'eſt point de pays où l'on ait plus beſoin d'eau, & où l'on voye un auſſi grand nombre d'étangs qui fourniſſent de quoi arroſer perpétuellement le ris qui eſt dans les campagnes.

Quant aux fruits; les plus communs ſont des cocotiers, eſpece de palmiers, dont on tire une liqueur aſſez forte, capable d'enyvrer; des bananiers (*a*) qui produiſent la banane ou figue d'Inde reſſemblante aux nôtres par la forme, mais fort différente par la couleur & le goût. La mangue eſt un autre fruit de l'eſpèce des pavies, la papaye approche de la poire.

On ne voit dans ces contrées ni pins, ni chênes, ni ormes, ni noyers. Il y a autant & plus de différence entre les arbres des Indes & ceux d'Europe, qu'il y en a entre les habitans des deux pays. Il en eſt de même des fleurs. A la réſerve des tubereuſes, des tourneſols, des jaſmins, des lauriers-roſes, toutes les autres fleurs qu'on y voit, ſont inconnues en Europe. On les cultive avec beaucoup de ſoin pour en orner les Idoles. Les cotoniers ſont des arbriſſeaux très-communs & d'un grand revenu pour les peuples de l'Inde.

La claſſe des animaux fournit dans ces terres autant d'eſpèces, que dans les

(*a*) Le bananier ſe voit en Europe dans quelques jardins de curieux, & y porte le nom de figuier d'Adam.

nôtres. On trouve dans les montagne des élephans, des tygres, des loups, des ſangliers, des ſinges, des jackals ou adives; les plaines nourriſſent des chevres ſauvages, des lievres, des lapins; mais le gibier eſt peu inquieté, quoique la chaſſe ſoit permiſe à tout le monde. Les ſeigneurs chaſſent de temps en temps par divertiſſement; mais il s'en faut bien que ce ſoit avec cette paſſion qu'on a en Europe pour cet exercice. La chaſſe ſe fait auſſi quelquefois à l'oiſeau.

Parmi les animaux domeſtiques on compte les éléphans, (a) les chevaux, les bœufs, les bufles.

Les chevaux qui naiſſent dans le pays ſont petits, foibles; mais on les a à bon marché. Pour ceux dont on ſe ſert dans les armées; on les fait venir des pays étrangers,& ils coûtent fort chers; on les achete d'ordinaire cinq ou ſix cens écus. Je doute, obſerve notre Miſſionnaire (b),

(a) Aucun Miſſionnaire, à l'exception du Pere Tachard dans ſon voyage de Siam, n'a parlé de éléphans avec un peu d'étendue, ainſi l'on peut ſuppléer à cette omiſſion par la lecture de l'art. de la célébre Hiſt. Naturelle qui concerne cet ingénieux animal, tom. 11. in 4 pag. 56.

(b) Le P. Debourze, tom. 12, pag. 90.

que ce climat soit favorable à ces animaux ; il faut des soins infinis pour les conserver. Il n'y a point de jour qu'il ne leur faille donner quelque drogue. Avant de les panser, & à la moindre pause qu'on leur fait faire en voyage, il faut les manier, leur passer la main sur tout le corps, leur presser la chair & les nerfs, leur lever les pieds l'un après l'autre. Si l'on y manque, leurs nerfs se rétrecissent ou se roidissent, & en peu de temps ils sont ruinés. Comme il n'y a point ici de prairies, & qu'on ne recueille ni foin ni avoine, on ne donne aux chevaux que de l'herbe verte, laquelle en certains endroits & en certains mois de l'année, est très-difficile à trouver. Au lieu d'avoine on leur donne une espèce de lentille qu'on fait cuire.

Les bœufs sont d'un grand usage. Le nombre que chacun en a, est la mesure de ses richesses. Ils servent au labourage & aux voitures. La plupart ont une grosse bosse sur le chignon du col. Quand on veut les mettre à la charette, on leur passe une corde au col, on lie à cette corde une perche qui se met en travers, & qui porte sur le col des deux bœufs

attelés, & à cette eſpéce de joug eſt attaché le limon de la charette.

Les charues n'ont point de roues; le fer qui tient lieu de coûtre, eſt ſi étroit, qu'il ne fait qu'égratigner la terre où l'on a coutume de ſemer du millet. Le ris demande beaucoup plus de travail & de culture. Les champs où l'on le ſeme, ſont toûjours au bord des étangs qu'on creuſe exprès, afin de pouvoir y conſerver l'eau de pluie, & arroſer les campagnes dans les temps de ſechereſſe. On voit preſque autant d'étangs que de peuplades & de villages.

Les charettes ne ſont pas mieux entendues que les charues. Il y en a ſi peu que je ne crois pas en avoir vû ſix depuis quatre ans que je ſuis dans ce pays. En revanche on voit beaucoup de chars qui ſont aſſez bien travaillés. Les roues ſont petites. Elles ſe font de groſſes planches qu'on emboëte les unes dans les autres. elles ne ſont point ferrées, & elles n'ont d'autre moyeu qu'un trou qui eſt au milieu de ce tiſſu de planches; le corps du char eſt fort élevé, & tout chargé d'ornemens de menuiſerie, de ſculpture, & de figures fort indécentes. Ces chars ne

ſervent gueres qu'à promener les Idoles en pompe. On ne ſçait ici ce que c'eſt que caroſſe (*a*); les grands Seigneurs ſe font porter en palanquin, mais ils doivent en avoir la permiſſion du Prince.

On trouve encore dans cette contrée des bufles qu'on emploie au labourage & aux mêmes uſages que les bœufs, on les attele de même, & c'eſt un crime de tuer ces animaux de l'une & l'autre eſpèce. Il n'y a pas encore deux ans, qu'on fit mourir deux ou trois perſonnes de la même famille qui étoient coupables du meurtre d'une vache; je doute qu'un homicide leur eût attiré le même ſupplice. Dans une de nos Iſles Françoiſes de l'Amérique, on défendit autrefois, ſous peine de la vie, de tuer les bœufs pour ne pas empêcher la multiplication de l'eſpéce. Il eſt probable que la même raiſon de politique a porté les Indiens à faire de pareilles défenſes. Les bœufs ne ſont nulle part plus néceſſaires qu'en ce pays ci. Ils n'y multiplient que médiocrement,

(*a*) Depuis le tems dont parle le P. Debourze qui écrivoit en 1713, l'uſage des caroſſes s'eſt introduit dans l'Inde, & il eſt peu de Prince & de riche négociant qui n'en ait un tiré par des chevaux, ou le plus ſouvent par des bœufs.

quoiqu'ils ſoient tous entiers, & que la coutume de les châtrer ſoit hors d'uſage ; mais ces animaux ſont ſujets à de fréquentes maladies, & la mortalité ſe met ſouvent parmi eux; le remede le plus ordinaire dont on ſe ſert pour les guerir, c'eſt de les cauteriſer. Au reſte les Indiens ont autant d'horreur pour la chair de ces animaux, que les Européans en ont de la chair de cheval. Il n'y a que ceux des caſtes, ou tribus, les plus mépriſables qui oſent manger du bœuf & du bufle, lorſqu'ils ſont morts d'une mort naturelle.

Les ânes ne ſont pas moins communs ici qu'en Europe, & il y a une remarque ſinguliere à faire ſur cet animal. Une caſte entiere prétend deſcendre en ligne directe d'un âne, & s'en fait honneur. Elle a le nom de Cavarrava Douguer. Cette caſte, loin d'être une des plus baſſes, eſt une des plus nobles. C'eſt celle des Rois. Tous ceux de cette tribu traitent les ânes comme leurs propres freres, & prennent leur défenſe: ils ne ſouffrent point qu'on les charge trop, ou qu'on les batte avec excès. S'ils apperçoivent quelqu'un qui ſoit aſſez inhumain pour ſe porter à de telles extré-

mités,on le traîne auſſitôt en juſtice & il eſt condamné à une amende, parce que comme les Juges ſont les Princes, ils ne manquent pas de juger en faveur des ânes leurs parens.

Il eſt cependant permis de mettre un ſac ſur le dos d'un âne, mais il ne faut rien ajoûter à cette charge. Si cela arrivoit, les Cavarrava Douguer feroient un crime à quiconque ſe donneroit cette liberté, & lui chercheroient querelle à ce ſujet. Ce qui eſt fort plaiſant ſur-tout, c'eſt que tous les membres de cette caſte-aſine ont communément moins de charité pour les hommes que pour les deſcendans de leur prétendus ancêtres. Dans un temps orageux ils donneront le couvert à un âne, & le refuſeront au conducteur. Si l'un & l'autre ſont en péril, on ſecoure l'ane d'abord, puis on paſſe à ſon guide. Le mal qu'il y a ſans doute dans cette conſidération des Indiens pour les ânes, c'eſt qu'ils s'attachent à la forme de l'animal; car ſans cela, que d'Européans auroient droit de prétendre aux mêmes honneurs que les ânes!

La Chévre, le mouton, la poule ſont les viandes ordinaires. On voit ici une eſpéce de poules dont la peau eſt toute

noire, aussi bien que les os; elles ne sont pas moins bonnes que les autres. Il n'y a point de poules d'Inde. Le nom de cette volatile lui vient vraisemblablement de l'Inde occidentale, d'où les premieres ont été apportées.

On a dans ce pays des chiens, des chats domestiques & sauvages, & des rats de plusieurs espéces. Les chiens sont extrêmement laids avec une peau presque rase. Les chats ne différent des nôtres qu'en ce qu'ils sont plus petits. Tous ces animaux se mangent avec plaisir par les Indiens, ainsi que les chauve-souris, les lezards, & même de certaines fourmis blanches. Ces peuples vont à la chasse des rats, de la méme façon que nous chassons le lapin. Il est des années où l'on voit en de certains temps, la campagne couverte de ces illustres chasseurs qui, un bâton à la main, côurent sur leur proie avec une avidité égale à celle qu'on pourroit mettre à poursuivre le plus excellent gibier. Parmi ces rats, il y en a une espéce qui ressemble assez à la taupe par la finesse de son poil, quoiqu'il ne soit pas tout-à-fait si noir. Les Portugais le nomment rat de senteur, il fait la guerre au serpent: il y en a enco-

re une autre espéce qui creuse sous terre comme la taupe ; mais ce n'est gueres que dans les maisons que cette sorte de rat travaille.

A l'égard des fourmis blanches, lorsque les aîles leur viennent, & qu'après avoir pris leur essor, elles vont se noyer dans les marais, les Indiens accourent pour les prendre ; & si on les en croit, c'est un mets delicieux. Dans l'espéce des fourmis qui est assez variée, on distingue celles que les Indiens appellent carreian, & qui reçoit généralement des Européans le nom de *Caria*.

Cet insecte est la proye ordinaire des écureuils, des lezards & de différens oiseaux. Mais pour se mettre à couvert de tant d'ennemis, il a l'adresse de se former une bute de terre de la hauteur à peu près d'un homme. Il éleve le fond du sol peu à peu, & il le maçonne si bien qu'il faut une pluie forte & presque continuelle pour y donner une atteinte sensible. Les campagnes sont remplies de ces butes. Les laboureurs ne les abattent point, soit parce qu'elles sont extrêmement dures, soit parce qu'en peu de jours elles seroient rebâties. Ces butes sont pleines de compartimens en forme de canaux irrégu-

liers. Le caria ſort à certaines heures pour aller au fourage, & c'eſt une choſe aſſez curieuſe que de voir avec quelle vîteſſe ces inſectes coupent l'herbe & la tranſportent dans leur fourmilliere.

Il y a encore une autre eſpéce de caria qui eſt plus petit, & qui ſe tapit d'ordinaire dans les maiſons. On trouve dans le centre de ſa fourmilliere une ſorte de rayon preſque ſemblable au rayon des mouches à miel. De-là cet inſecte grimpe ſur les toits, mais il n'avance qu'en ſe couvrant à meſure, & en formant avec la terre qu'il charrie, une eſpéce de tuyau qui lui ſert de chemin. Il ronge les piliers, les feuilles de palmier, la paille & le chaume dont les maiſons & les Egliſes ſont couvertes; ce qui fait que l'édifice tombe au premier orage. Il s'attache à toute eſpéce de bois ſec, & il le ronge peu à peu.

Il y auſſi des abeilles dans ce pays, mais on ne ſe donne pas la peine de leur bâtir des ruches. On ne manque pourtant ni de cire ni de miel, mais l'un & l'autre ſe tirent des ruches que les abeilles ſauvages ſe font à elles-mêmes ſur les montagnes.

Les autres inſectes de cette région

ſont des mouches, des moucherons, des moſquites, & une certaine eſpéce de mouches vertes qui luiſent pendant la nuit, & qui ſont comme autant de petites étoiles voltigeantes.

La claſſe des reptiles offre une infinité de ſerpens, parmi leſquels il en eſt de ſi venimeux, qu'une perſonne qui en a été mordue, tombe morte au huitieme pas qu'elle fait; c'eſt pour cela qu'on les nomme ſerpens de huit pas. Il s'en trouve auſſi de ceux appellés par les Portugais *Cobra-de-capele;* ce qui ſignifie ſerpent à chaperon. Leur venin eſt très-ſubtil, & leur eſpéce très-commune, ſur-tout dans le Royaume de Maduré où les Miſſionnaires diſent en avoir beaucoup à ſouffrir. Le remede que les Indiens employent contre la morſure de ces ſerpens, conſiſte à attacher au col, aux bras, & en différentes parties du corps, des petites figures ou des caracteres auxquels ils attribuent de grandes vertus. Le nom de ſerpent à chaperon lui vient de ce que quand il eſt irrité, il s'éleve en ne rampant que ſur la moitié de ſon corps, & alors ſon col s'élargit en forme de domino, ſur lequel paroiſſent trois taches noires qui, au ſentiment des Indiens,

donnent beaucoup de grace au ferpent. Auffi l'appellent-ils le beau ou le bon ; & ils ont pour lui une vénération fuperftitieufe qui va jufqu'à l'extravagance. Le P. Saignes dit avoir obfervé (*a*) une efpéce finguliere de ferpens qui fe défendoit également des deux extrémités du corps, fans qu'il fût poffible de diftinguer la tête de la queue. Ce ferpent mord des deux côtés, & fes morfures font égament dangéreufes. La premiere de fes têtes qui eft la mieux formée, eft garnie de dents qui lui fervent à mordre; mais la feconde eft fans dents, & armée feulement d'un aiguillon dont il pique.

Les animaux qui habitent les eaux ne font pas plus rares que ceux de terre. Le grand nombre d'étangs qui font répandus de tous côtés, font bien fournis de poiffon; & en général les Indiens paroiffent en faire beaucoup de cas, quoi qu'ils ne le mangent jamais que fec, ou un peu paffé. Les obfervations des Miffionnaires Jéfuites, fur le requin, le marfouin, & fur les poiffons volans, n'offrent rien de curieux ; paffons-les fous filence pour nous occuper d'un certain poiffon cornu qui

(*a*) Lett. édif. tome 24, page 233.

fréquente, ainſi que ceux que nous venons de nommer, les parages des Indes.

Le poiſſon cornu qu'on appelle auſſi le diable, a le corps fait comme une caiſſe à quatre faces, plus petite par un bout, avec une queue plate, fort longue, & preſque de la meme largeur d'un bout à l'autre. Tout ſon corps eſt dur & marqué par tout de figures hexagones bien rangées & ſemées de petits grains comme le chagrin. *a*)

Quelques ſoins qu'on puiſſe prendre à raſſembler tout ce que les Miſſionnaires Jéſuites nous ont tranſmis de leurs miſſions établies dans l'intérieur de l'Inde, on y trouve que peu de lumieres ſur la partie d'Hiſtoire Naturelle qui appartient à la Minéralogie. Leurs obſervations ſur la pèche des perles ſont de quelque prix ; nous allons nous en occuper.

C'eſt au Cap Comorin que commence la côte de la Pècherie ſi fameuſe par la pèche des perles. Elle forme une eſpéce de baye qui a plus de quarante lieues, depuis le Cap Comorin, juſqu'à la pointe de Ramanancor, où l'Iſle de Ceylan eſt preſque unie à la terre ferme par une

(*a*) On en trouve la figure dans le tom. 16. des Lettres Edifiantes, page 59.

chaîne de rochers que les Européans ont surnommée le pont d'Adam. Les Indiens racontent que ce pont est l'ouvrage des singes du temps passé ; que ces animaux plus braves & plus industrieux que ceux d'aujourd'hui, se firent un passage de la terre ferme en l'Isle de Ceylan pour s'en rendre maîtres, & délivrer la femme d'un de leurs Dieux, qui avoit été enlevée. Ce qui est certain, c'est que la mer dans sa plus grande hauteur, n'a pas plus de quatre à cinq pieds dans cet endroit ; de sorte qu'il n'y a que des chalouppes ou des bâtimens fort plats qui puissent passer entre les intervalles des rochers. Outre cela, la mer brisant avec fureur sur toute cette côte, elle est par tout inabordable aux vaisseaux d'Europe, excepte à Tutucurin qui est une Ville considérable qui appartient aux Hollandois, & dont le port est assez sûr, parce qu'il est abrité par deux Isles. Cette Ville peut contenir au moins cinquante mille habitans, partie Chrétiens, & partie Idolâtres.

La Compagnie Hollandoise est la seule qui fasse commerce sur cette côte. Ils y apportent des cuirs du Japon & des épiceries des Isles Moluques qu'ils échangent contre des toiles. Mais leurs béné-

ſices les plus conſidérables ils les tirent de la pêche des perles & des xanxus. Les xanxus ſont de gros coquillages ſemblables aux buccins.

Il eſt incroyable combien les Hollandois ſont jaloux de ce commerce (*a*). Il iroit de la vie pour un Indien qui oſeroit en vendre à d'autres qu'à la Compagnie de Hollande. Elle les achete preſque pour rien, & les envoie dans le Royaume de Bengale où elle les vend fort cher. On ſcie ces coquillages ſelon leur largeur. Comme ils ſont ronds & creux quand ils ſont ſciés, on en fait des bracelets qui ont autant de luſtre que le plus brillant yvoire. Ceux qu'on pêche ſur cette côte dans une quantité extraordinaire ont tous leurs volutes de droite à gauche. S'il s'en trouvoit quelqu'un qui eût ſes volutes de gauche à droite, ce ſeroit un tréſor que les Gentils eſtimeroient des millions, par la raiſon que ces peuples ſe perſuadent que ce fut dans un xanxus de cette eſpéce qu'un de leurs Dieux fut obligé de ſe cacher pour éviter la fureur de ſes ennemis qui le pourſuivoient par mer.

(*a*) Tome 5, pag. 107.

La pêche des perles enrichit la Compagnie Hollandoise d'une autre maniere. Elle ne fait pas pêcher pour son compte, mais elle permet à chaque habitant du pays Chrétien, Idolâtre ou Mahometan d'avoir pour la pêche autant de bateaux que bon lui semble, en payant pour chacun soixante écus & quelquefois davantage. Ce droit fait une somme considérable, car il se présentera quelquefois jusqu'à six ou sept cent bateaux pour la peche. On ne permet pas à chacun d'aller travailler indifféremment où il lui plaît, mais on lui marque l'endroit qui lui est destiné. Autrefois dès le mois de Janvier les Hollandois déterminoient le lieu & le temps où la pêche devoit avoir lieu cette année, sans en faire l'épreuve auparavant; mais comme il arrivoit souvent que la saison, ou le lieu marqué n'étoit pas favorable, & que les huitres manquoient : ce qui causoit un préjudice notable, à ceux qui avoient fait de grosses avances pour avoir la permission de pêcher, & à la pêche même ; on a changé de méthode, & voici la régle qu'on suit aujourd'hui.

Vers le commencement de l'année, la Compagnie envoie dix ou douze bateaux

teaux à l'endroit où elle a deſſein d'établir la pêche. Ces bateaux ſe ſéparent en diverſes rades, & les plongeurs pêchent chacun quelques milliers d'huitres qu'ils apportent ſur le rivage. On ouvre chaque millier à part, & l'on met auſſi à part les perles qu'on en tire. Si le prix de ce qui ſe trouve dans un millier monte à un écu & au-delà, c'eſt une marque que la pêche ſera très-riche & tres-abondante en ce lieu; mais ſi ce qu'on peut tirer d'un millier n'alloit qu'à trente ſols, comme le profit ne paſſeroit pas les frais, il n'y auroit point de pêche cette année-là.

Lorſque l'épreuve a bien réuſſi, on publie de tous côtés qu'il y aura peche. Au temps marqué il ſe rend ſur la côte une multitude extraordinaire de peuple & de bateaux qui apportent toute ſorte de marchandiſe. Les Commiſſaires Hollandois viennent de Colombo, Ville de l'Iſle de Ceylan, pour préſider à la pêche. Le jour qu'elle doit commencer, l'ouverture s'en fait de grand matin par un coup de canon. A l'inſtant tous les bateaux partent & s'avancent dans la mer, précédés de deux groſſes chalouppes Hollandoiſes qui mouillent, l'une à droite, & l'autre à gauche, pour mar-

quer les limites du lieu de la pêche, & aussi-tôt les plongeurs de chaque bateau se jettent à la hauteur de trois, quatre & cinq brasses. Un bateau a plusieurs plongeurs qui vont à l'eau tour à tour. Au moment que l'un revient, l'autre s'enfonce; ils sont attachés à une corde dont l'autre extrémité tient à la vergue du petit bâtiment, & elle est disposée de façon que les matelots du bateau peuvent aisément, au moyen d'une poulie, la tirer ou la lâcher selon le besoin du plongeur. Celui-ci a une grosse pierre liée au pied, afin d'enfoncer plus vite, & une espéce de sac à sa ceinture pour mettre les huitres qu'il ramasse. Dès qu'il est au fond de la mer, il met dans son sac le plus promptement qu'il peut, ce qu'il trouve sous sa main. S'il découvre plus d'huitres qu'il n'en peut emporter, il en fait un monceau; & puis revenant sur l'eau pour prendre haleine, il retourne ensuite, & envoie un de ses compagnons le ramasser. Pour revenir à l'air, il n'a qu'à tirer fortement une petite corde différente de celle qui est attachée à son corps; un matelot qui est dans le bateau & qui tient l'autre bout de la même corde pour en observer le mouvement, donne

aussi-tôt le signal aux autres, & dans ce moment on tire le plongeur en haut. Pour revenir plus promptement, il détache, s'il peut, la pierre qu'il a au pied. Les bateaux ne sont pas si éloignés les uns des autres qu'il n'arrive quelquefois des combats sous les eaux entre les plongeurs pour se disputer un monceau d'huitres. Notre Missionnaire en rapporte un exemple dans les termes suivans.

Il n'y a pas long-temps qu'un plongeur ayant vû, qu'un de ses compagnons lui avoit volé plusieurs fois de suite ce qu'il avoit eu bien de la peine à recueillir, jugea à propos d'y mettre ordre de la maniere la plus cruelle. Après lui avoir pardonné son vol deux fois, sans cependant l'avoir corrigé, il le laissa une fois plonger le premier; & l'ayant suivi de près avec un couteau à la main, il l'égorgea sous les eaux, & l'on ne s'apperçût de ce meurtre que lorsqu'on retira le corps de ce malheureux sans vie & sans mouvement. Cependant ce n'est pas encore le plus grand danger que l'on court à cette pêche. Il se trouve des requins si forts & si terribles qu'ils emportent quelquefois & le plongeur & ses

huitres, ſans qu'on en entende jamais parler.

Quant à ce que l'on dit de l'huile que les plongeurs mettent dans leur bouche, ou d'une eſpéce de cloche de verre, dans laquelle ils ſe renferment pour deſcendre ſous les eaux, ce ſont autant de contes. Comme les gens de cette côte s'accoutument dès l'enfance à plonger & à retenir leur haleine, ils s'y rendent habiles ; & c'eſt ſuivant leur habileté qu'ils ſont payés. Avec tout cela le métier eſt ſi fatiguant qu'ils ne peuvent plonger que ſept ou huit fois par jour. Il s'en trouve qui ſe laiſſent tellement tranſporter à l'ardeur de ramaſſer un plus grand nombre d'huitres, qu'ils en perdent la reſpiration & la préſence d'eſprit ; de ſorte que ne penſant pas à faire le ſignal, ils ſeroient bien-tôt étouffés, ſi ceux qui ſont dans le bateau, n'avoient ſoin de les retirer, lorſqu'ils demeurent trop longtemps ſous l'eau. Ce travail dure juſqu'à midi, & alors tous les bateaux regagnent le rivage.

Quand on y eſt arrivé, le maître du bateau fait tranſporter dans une eſpéce de parç les huitres qui lui appartien-

nent, & les y laiſſe deux ou trois jours, afin qu'elles s'ouvrent & qu'on en puiſſe tirer les perles. On les lave bien enſuite, & on a cinq ou ſix petits baſſins de cuivre percés comme des cribles qui s'enchaſſent les uns dans les autres, de façon qu'il reſte quelque eſpace entre eux. Les trous de chaque baſſin ſont différens pour la grandeur ; le ſecond baſſin les a plus petits que le premier ; le troiſieme plus que le ſecond, & ainſi des autres. On jette dans le premier baſſin toutes les perles groſſes & menues après qu'elles ont été bien lavées ; s'il y en a quelqu'une qui ne paſſe point, elle eſt cenſée du premier ordre ; celles qui reſtent dans le ſecond baſſin, ſont du ſecond ordre, & ainſi de même, juſqu'au dernier baſſin, lequel n'étant point percé, reçoit les plus petites perles qu'on appelle ſemence de perles.

Ces différens ordres font la différence des perles, & leur donnent ordinairement le prix, à moins que la rondeur plus ou moins parfaite, ou l'eau plus ou moins belle n'en augmente ou n'en diminue la valeur. Les Hollandois ſe réſervent toujours le droit d'acheter les plus groſſes. Si cependant celui à qui

elles appartiennent ne veut pas les donner pour le prix qu'ils en offrent, on ne lui fait aucune violence, & il a la liberté de les vendre à qui il lui plaît.

Toutes les perles qu'on pêche le premier jour, appartiennent au Roi de Maduré ou au Prince de Marava, ſuivant la rade où ſe fait la pêche. Les Hollandois n'ont point la pêche du ſecond jour, comme on l'a quelquefois publié, ils ont aſſez d'autres voies pour s'enrichir par le commerce des perles. Le plus court & le plus ſur moyen eſt d'avoir de l'argent comptant ; car pourvû qu'on paye ſur le champ, on a tout à fort grand marché.

Il eſt inutile de parler des vols & des ſupercheries qui ſe font dans ce commerce. De quoi l'avidité du gain ne rend-elle pas capable des ames intéreſſées ? mais il eſt bon de remarquer qu'il regne pour l'ordinaire de grandes maladies ſur cette côte, au temps de la pêche, ſoit à cauſe de la multitude extraordinaire de peuple qui s'y trouve, & qui n'habite pas fort à l'aiſe ; ſoit parce que beaucoup de monde ſe nourrit de la chair des huitres, qui eſt indigeſte & malfaiſante, ſoit enfin à cauſe de l'infection de l'air, laquelle provient

de la corruption des huitres dont la puanteur insuportable peut seule occasionner des maladies très-funestes.

La collection épistolaire que nous analysons n'offre rien sur les productions métalliques de l'Inde. Passons aux Observations du P. Calmette, (*a*) sur un caillou singulier qui se trouve dans la Gandica, riviere de l'Indoustan, qui se jette dans le Gange, près de Patna.

Avant de faire connoitre ce caillou, il est bon d'avertir que les Indiens en font grand cas, qu'ils les achetent fort cher & en font commerce d'un bout à l'autre de l'Inde. Les Brames les conservent dans des boëtes de cuivre ou d'argent, & leur font un sacrifice tous les jours. Passons sur le culte religieux dont il est l'objet, pour le considerer dans son etat naturel.

Ce caillou extraordinaire se nomme communément Salagramam. Il est dur, poli, communément noir, quelquefois marbré & de différentes couleurs, de figure ronde oblongue, ovale & plate, quelquefois d'un côté ou même des deux. Ces cailloux se forment dans la

(*a*) Tom. 26. pag. 400.

rocaille des rives ou des cascades de la Gandica, d'où l'on est obligé de les extraire en cassant la pierre qui les enveloppe, du moins en partie; ils conservent la marque de leur position par un médiocre aplatissement d'un des côtés. C'est dans l'eau, ou a portée du flot, qu'ils naissent. L'insecte qu'on y trouve est appellé Ver par les Indiens; mais on pourroit également l'appeller poisson; ou même avec plus de vraisemblance, il mériteroit le nom de Limaçon; si l'on s'arrête à sa figure & à sa position, & aux orbes qu'on remarque sur les cailloux les plus distincts. La queue de cet insecte est au centre, le ventre, dans la partie la plus évasée de son lit; la tête au bord, où l'animal reçoit la nourriture qui lui est apportée par le flot.

Dans l'espace qu'occupe le corps de l'insecte, on voit, à distance égale, des figures profondes, paralléles & réguliérement tracées, comme si elles partoient du centre à la circonférence, coupées cependant, ou interrompues d'un orbe à l'autre. Ces lignes sont la partie par laquelle l'animal tient à la pierre, & qui suppose que l'insecte a divers plis, ainsi que le ver & la chenille. L'opinion qui a cours parmi les Indiens,

eſt que cet inſecte eſt un ver qui ronge la pierre pour s'y faire une loge, ou pour s'en nourrir.

Je ne voudrois pas nier, pourſuit notre Miſſionnaire, que la figure ou les cavités de certains cailloux qui paroiſſent rongées, ne fuſſent l'ouvrage de quelque ver; mais ce ver doit être différent de l'inſecte qui fait les orbes dont j'ai parlé; encore peut-on, ce me ſemble, expliquer ainſi la plupart des cavités irréguliéres. Le Salagramam étant uni étroitement au roc dans lequel il ſe forme, il eſt naturel que les pointes du roc, entrant ſans ordre dans le caillou qui croît avec lui, ces pointes concaſſées laiſſent le creux dont nous cherchons la cauſe.

Il y a une eſpéce de Salagramam appellé Chacrapani, plat des deux côtés, qui a huit ou dix loges ſemblables ſur une des faces, à diſtance égale & parfaitement regulieres. Je ne puis douter qu'il n'y ait eu un petit poiſſon, mais différent de ceux qui ſont diſpoſés en limaçon. Ainſi le Chacrapani ſera un coquillage pierreux ou pétrifié. Cependant il ne differe pas du marbre par la couleur & la dureté; pourquoi les au-

tres Salagramam ne feroient-ils pas de même des coquillages?

J'ay vu fur les roches de l'Iſle de France, des coquillages qui, ſans reſſembler au Salagramam, peuvent ſervir à le faire connoître. C'eſt un aſſemblage de petites loges dans les creux ou ſur les pointes des rochers battus par la vague. Chaque loge eſt une coquille, & toutes enſemble font un bloc qu'on appelle le Bouquet de mer. Le poiſſon s'y nourrit de la graiſſe de la mer, ou de l'eau filtrée au travers d'une peau qui couvre la ſurface, à peu près comme les coquillages qui s'attachent au gouvernail du vaiſſeau. Ce bloc de coquillages, qui n'en font qu'un, a quelque rapport au Chacrapani que j'ai décrit. Il eſt enchâſſé dans la pierre qu'il faudroit caſſer pour l'en extraire. Se pétrifie-t'il avec le temps ? c'eſt ce que je ne puis décider ; mais s'il ſe pétrifioit, on pourroit en faire une eſpéce de Salagramam.

Parmi les Salagramam que je vous envoye, vous en remarquerez un appellé *Anantamourti*, qui eſt rare & précieux. On le conſervoit dans une boëte d'argent. La figure du limaçon y eſt ſi

diſtincte, tant au-deſſus qu'au dedans, qu'elle prouve ſeule l'explication que j'en ai donnée.

Le plus rond eſt diſtingué par une figure circulaire que les Indiens appellent nombril ; je n'en ai vu qu'un de cette eſpéce ; & il ne peut s'expliquer qu'en diſant que c'eſt un caillou enchâſſé par la partie qu'ils appellent nombril, dans un creux circulaire du roc où il s'eſt formé. Un autre a ſur le côté plat, la figure d'un limaçon fort bien gravée. On pourroit même croire, après avoir vu le caillou, que le limaçon marche en portant ſa maiſon ſur le dos. Le dernier Salagramam, qui eſt le plus petit, renferme deux loges & un lien par lequel elles communiquent.

Terminons ce Paragraphe d'Hiſtoire Naturelle de l'Inde, par le récit de quelques phénomènes que le P. de Bourze (a) a obſervé dans les mers des Indes. Ces objets de Phyſique, pour être très-communs, n'en ſont pas moins admirables. C'eſt lui qui en va rendre compte.

Lorſque le vaiſſeau fait bonne route,

(a) Tom. 9, pag. 359.

on voit ſouvent une grande lumiére dans le ſillage, c'eſt-à-dire dans les eaux qu'il a diviſées & briſées à ſon paſſage. Ceux qui n'y regardent pas de ſi près, attribuent ſouvent cette lumiére ou à la lune ou aux étoiles ou au fanal de la pouppe; c'eſt en effet ce qui me vint d'abord dans l'eſprit, la premiere fois que j'aperçus cette grande lumiére. Mais comme j'avois une fenêtre qui donnoit ſur le ſillage même, je me détrompai bientôt, ſur-tout quand je vis que cette lumiére paroiſſoit bien davantage lorſque la lune étoit ſous l'horiſon; que les étoiles étoient couvertes de nuage; que le fanal étoit éteint: enfin lorſqu'une lumiére ne pouvoit éclairer la ſurface de la mer. Cette lumiére n'eſt pas toujours égale: à certains jours il y en a peu ou point du tout; quelquefois elle eſt plus vive, quelquefois plus languiſſante. Il y a des tems où elle eſt fort étendue, d'autres où elle l'eſt moins.

Pour ce qui eſt de ſa vivacité, on ſera ſurpris quand je dirai que j'ai lû, ſans peine, à la lueur de ces ſillons, quoique élévé de neuf à dix pieds au deſſus de la ſurface de l'eau. J'ai remarqué les jours par curioſité: c'étoit le 12 Juin

& le 10 de Juillet de l'année 1740. Il faut auſſi ajoûter que je ne pouvois lire que le titre de mon Livre, qui étoit en lettres majuſcules. Cependant, ce fait a paru incroyable à ceux à qui je l'ai raconté ; mais vous pouvez m'en croire, & je vous aſſure qu'il eſt très-certain.

Pour ce qui regarde l'étendue de cette lumiére, quelquefois tout le ſillage paroît lumineux à trente ou quarante pieds au loin ; mais la lumiére eſt bien plus foible à une plus grande diſtance.

Il y a des jours où l'on démêle aiſément dans le ſillage les parties lumineuſes d'avec celles qui ne le ſont pas ; d'autres fois on ne peut pas faire cette diſtinction. Le ſillage paroît alors comme un fleuve de lait qui fait plaiſir à voir. C'eſt en cet état qu'il me parut le 10 Juillet 1704.

Lorſqu'on peut diſtinguer les parties brillantes d'avec les autres, on remarque qu'elles n'ont pas toutes la même figure. Les unes ne paroiſſent que comme des pointes de lumiére ; les autres ont à peu près la grandeur des étoiles telles qu'elles nous paroiſſent. On en voit qui ont la figure de globules, d'une ligne

ou deux de diamètre ; d'autres sont comme des globes de la grosseur de la tête. Souvent aussi ces phosphores se forment en quarré de trois ou quatre pouces de long, sur un ou deux de large. Ces phosphores de différente figure se voyent quelque fois en même-temps. Le 12 Juin, le sillage du vaisseau étoit plein de gros tourbillons de lumiére & de ces quarrés oblongs, dont je viens de parler. Un autre jour que le vaisseau avançoit lentement, ces tourbillons paroissoient & disparoissoient tout à coup en forme d'éclairs.

Ce n'est pas seulement le passage d'un vaisseau qui produit ces lumiéres, les poissons laissent aussi après eux, un sillage lumineux qui éclaire assez pour pouvoir distinguer la grandeur du poisson, & connoître même de quelle espéce il est. J'ai vû quelquefois une grande quantité de ces poissons qui, en se jouant dans la mer, faisoient une espéce de feu d'artifice dans l'eau, qui n'étoit pas sans agrément. Souvent une corde mise de travers suffit pour briser l'eau, ensorte qu'elle devient lumineuse.

Si on tire de l'eau de la mer, pour peu qu'on la remue avec la main dans

les ténébres, on y verra une infinité de parties ſcintillantes.

Si l'on trempe un linge dans l'eau de la mer, on verra la même choſe quand on ſe met à le tordre dans un lieu obſcur, & même quand il eſt à demi ſec, il ne faut que le remuer pour en voir ſortir quantité d'étincelles.

Lorſqu'une de ces étincelles eſt une fois formée, elle ſe conſerve longtems; & ſi elle s'attache à quelque choſe de ſolide, par exemple aux bords d'un vaſe, elle durera des heures entieres.

Ce n'eſt pas toujours lorſque la mer eſt le plus agitée, qu'il y paroît le plus de ces phoſphores, ni même lorſque le vaiſſeau va plus vîte. Ce n'eſt pas non plus le ſimple choc des vagues les unes contre les autres, qui produit des étincelles, du moins je ne l'ai pas remarqué : mais j'ai obſervé que le choc des vagues, contre le rivage, en produit quelquefois en quantité. Au Bréſil, le rivage me parut un ſoir tout en feu, tant il y avoit de ces lumiéres.

La production de ces feux dépend beaucoup de la qualité de l'eau; & ſi je ne me trompe, généralement parlant, on peut avancer que le reſte étant égal,

cette lumiére eſt plus grande lorſque l'eau eſt plus graſſe & plus baveuſe; car en haute mer l'eau n'eſt pas également pure par-tout ; quelquefois le linge qu'on trempe dans la mer revient tout gluant. Or, j'ai remarqué pluſieurs fois que quand le ſillage étoit plus brillant, l'eau étoit plus viſqueuſe & plus graſſe, & qu'un linge mouillé de cette eau rendoit plus de lumiére lorſqu'on le remuoit.

De plus, on trouve dans la mer certains endroits où ſurnagent je ne ſais quelles ordures de différentes couleurs, tantôt rouges, tantôt jaunes. A les voir, on croiroit que ce ſont des ſciures de bois. Nos Marins diſent que c'eſt le fray ou la ſemence de Baleine : c'eſt de quoi on n'eſt guères certain. Lorſqu'on tire de l'eau de la mer, en paſſant par ces endroits, elle ſe trouve fort viſqueuſe. Les mêmes Marins diſent qu'il y a beaucoup de ces bancs de fray dans le Nord; & que quelquefois pendant la nuit ils paroiſſent tout lumineux, ſans qu'ils ſoient agités par le paſſage d'aucun vaiſſeau, ni d'aucun poiſſon.

Pour confirmer ce que je dis, que plus l'eau eſt gluante, plus elle eſt diſ-

poſée à être lumineuſe, j'ajouterai une choſe particuliere que j'ai vue. On prit un jour dans notre vaiſſeau un poiſſon que quelques-uns crurent être une Bonite : le dedans de la gueule du poiſſon paroiſſoit durant la nuit, comme un charbon allumé; de ſorte que ſans autre lumiere, je lus encore les mêmes caracteres que j'avois lus à la lueur du ſillage. Cette gueule étoit pleine d'une humeur viſqueuſe ; nous en frotames un morceau de bois qui devint auſſi-tôt tout lumineux : dès que l'humeur fut deſſechée, la lumiere s'éteignit.

Après ces obſervations, je laiſſe à examiner ſi toutes ces particularités peuvent s'expliquer dans le ſyſtême de ceux qui établiſſent pour principe de cette lumiere, le mouvement, de la matiere ſubtile, ou des globules, cauſé par la violente agitation des ſels.

Je dois encore vous parler des Iris de mer. J'en ai remarqué après une tempête que nous eſſuyames au Cap de Bonne-Eſpérance. La mer étoit encore fort agitée; le vent emportoit le haut des vagues & en formoit une eſpéce de pluie où les rayons du ſoleil venoient peindre les couleurs de l'iris. Il eſt vrai

que l'iris célefte a cet avantage fur l'iris de la mer, que ces couleurs font bien plus vives, plus diftinctes & en plus grande quantité. Dans l'iris de la mer, on ne diftingue gueres que de deux fortes de couleurs, un jaune-fombre, du côté du foleil, & un verd-pâle du côté oppofé; les autres couleurs ne font pas une fenfation affez vive pour qu'on puiffe les diftinguer. En recompenfe, les iris de la mer font en bien plus grand nombre que les iris céleftes. On en voit vingt & trente en même-tems, en plein midi; mais leur fituation eft tout à fait oppofée à celle de l'iris célefte; car au lieu d'avoir les extrémités de leur courbure tournées vers le fond de la mer, elles font au contraire, à la furface, & le milieu de l'arc fe trouve au fond.

Pour finir toutes mes remarques fur la lumiere, je n'en ai plus qu'une à ajoûter fur les exhalaifons qui s'enflamment pendant la nuit; & qui, en s'enflammant, forment dans l'air un trait de lumiere. Ces exhalaifons laiffent aux Indes une trace bien plus étendue qu'en Europe; du moins j'en ai vu deux ou trois que j'aurois pris pour de véritables

fusées : elles paroissoient fort proche de terre, & jettoient une lumiere à peu près semblable à celle dont la lune brille les premiers jours de son croissant. Leur chute étoit lente ; & elles traçoient en tombant une ligne courbe : c'est une chose très-assurée, au moins d'une de ces exhalaisons que je vis en haute mer ; étant déja bien éloigné de la côte de Malabar.

§. III.

Peuples de la Presqu'Isle de l'Inde. Leur Portrait, leurs Usages civils & religieux.

On ne trouve rien dans les Lettres Edifiantes, qui nous apprenne quelle est la configuration extérieure des habitans naturels de l'Inde, quels sont leurs traits, leur couleur. Nous allons suppléer à cette omission, en rassemblant les lumieres que nous fournissent sur ces objets les différens voyageurs qui ont visité ces contrées. Avertissons d'abord qu'on y reconnoit deux sortes d'habitans, qui sont distingués par les noms de Maures & d'Indiens, ou par ceux de Mahométans & d'Idolâtres. Les premiers forment la nation dominante ; les au-

tres ne ſont qu'un peuple d'eſclaves. C'eſt entre les mains des Mahométans qu'eſt la puiſſance ſouveraine.

Toute cette vaſte étendue de terrein, compriſe entre la Perſe, la Tartarie, le Caucaſe, la Chine, les royaumes d'Ava & d'Arrakan, & l'océan, ſi l'on en excepte les terres maritimes ſur la côte de Malabar, forment l'empire du Mogol; cependant l'autorité de l'Empereur qui réſide à Delhy, ne s'y exerce pas immédiatement. Pour régir des états auſſi étendus, il a fallu les diviſer en différens gouvernemens, & en confier l'adminiſtration à des grands Seigneurs, que la cour du Mogol, du tems d'Aurengzeb, dépouilloit enſuite à ſon gré. C'eſt à ce Souverain qui mériteroit d'être mis au rang des plus grands Princes qui ayent regné, en aucun ſiécle & en aucun pays, s'il n'avoit dû le trône à ſa révolte contre ſon pere, & au meurtre de trois de ſes freres, que cet Empire doit toute l'étendue qu'il a aujourd'hui. Il conquit, ſoit en perſonne, ſoit par ſes Généraux, tous les états compris dans la Peninſule, tels que ceux de Mayſſur, de Maduré, de Golconde, de Viſapour, &c. On dit que

les revenus de ſon Empire montoient à huit cent ſoixante millions de nos livres.

A la mort de cet Empereur, arrivée en 1708, l'empire Mogol ne perdit rien de ſon étendue; mais le trône vit ſa puiſſance & ſes droits s'affoiblir conſidérablement, par l'anarchie que cauſa la guerre qui s'éleva entre les fils d'Aurengzeb. Ajoutons encore, que parmi les Maures il n'y a point de nobleſſe héréditaire, point de diſtinctions attachées aux familles, que celles que l'Empereur diſtribue. C'eſt par lui qu'on eſt noble, qu'on eſt grand & élévé. Le fils d'un premier miniſtre rentre dans la claſſe du peuple, ſi le Prince ne lui accorde des titres & des dignités.

Les Nababs, ou Gouverneurs des provinces, profiterent de ces tems de trouble, pour acquérir quelque ſtabilité dans leurs gouvernemens. L'Empereur aſſis ſur un trône chancelant, inquiet dans ſa poſſeſſion & voulant menager les eſprits, ſe contenta d'une ſomme fixe & convenue, au lieu des revenus réels de chaque province. Dès-lors tous les Gouverneurs généraux & particuliers devinrent à peu de choſe près abſolus, & indépendans de la cour de

Delhy. Les premiers confirmerent ceux-ci dans leurs emplois, moyennant une redevance annuelle qui entroit dans le tribut qu'ils devoient payer à la cour: ainſi ces Gouvernemens ſubordonnés ſe trouverent à la diſpoſition des Nababs, qui depuis cette époque ont toujours conſervé le droit de les conférer, ou d'en régler la ſucceſſion héréditaire. Il en eſt de même des royaumes & des principautés qui ſe trouvent dans l'étendue de ces grands gouvernemens. Comme les Mahométans ne forment qu'un nombre de dix millions, tandis que les Indiens en compoſent au moins cent; cette diſproportion à obligé les Maures à laiſſer dans différentes parties de l'Indouſtan, un grand nombre de Princes Indiens en poſſeſſion de leurs ſouverainetés. Ils leur permettent de les gouverner ſans trouble, à condition de payer le tribut ſtipulé, & de n'enfreindre aucun article du traité, par leſquels eux ou leurs ancêtres ont reconnu la ſouveraineté du grand Mogol. Ces Princes Indiens ſont appellés Rajas, c'eſt-à-dire Rois, & la moitié de l'Empire leur eſt ſoumiſe actuellement. Les uns ne poſſedent que de petits ter-

ritoires, tels que le prince de Marava, celui de Gengy; mais d'autres, ainsi que les Rois de Meyssour, de Tanjaour, qui ont joué de grands rôles dans les dernieres guerres de la côte de Coromandel, possedent des états plus étendus que ceux des Rois de Prusse & de Portugal.

Ces éclaircissemens préliminaires suffisent pour ne laisser aucune obscurité sur les détails qui vont suivre. Décrivons ici quelques usages des Maures, d'après le Pere Saignes (*a*). On a déja dit que sous le nom de Mogols ou de Maures, on comprend tous ceux qui professent le Mahométisme. Les femmes d'un état au-dessus du commun, & distinguées par leurs richesses ou par le rang de leurs maris, ne paroissent jamais aux yeux du public. Quand elles ont la permission de sortir hors de la maison, elles ne sont jamais que dans des carosses fermés, ou sur des chameaux, enveloppées d'une espéce de cape, ou dans des palanquins ronds & couverts; des eunuques, des cavaliers armés les accompagnent. Dans la mai-

(*a*) Tome 25, page 402.

ſon même, elles gardent ſur la tête un voile de gaze fine ; elles ne peuvent le lever qu'en préſence de leur époux, de leurs enfans, de leur pere & de leur mere, & de leurs amies particulieres.

Leurs habillemens ſont d'étoffe de ſoye & d'or. Ils conſiſtent en une ſorte d'andrienne dont le devant s'attache depuis la poitrine juſqu'à la ceinture, avec des rubans, au bout deſquels pend un gland d'or ou une perle. Pour chauſſure, elles ont des ſouliers plats en écarlate, avec des fleurs brodées en or. Elles les quittent aiſément & toujours à l'entrée des appartemens qui, dans toute l'Aſie, ſont couverts des plus riches tapis. La coëffure de ces femmes répond à l'élégance de leurs ajuſtemens, & ſe varie de mille manieres. Tantôt on forme avec les cheveux une pyramide; tantôt un triangle, un croiſſant; une autrefois on leur donne la figure d'une roſe, d'une tulipe ou d'autres fleurs. Tout l'art conſiſte à arranger & à aſſujettir les cheveux dans le goût que l'on préfere, avec des épingles & des anneaux d'or garnis de diamans. La mode la plus commune eſt de porter les cheveux diviſés en treſſes, qu'elles laiſſent flotter négligemment ſur la

la poitrine & ſur les épaules. Elles attachent à chaque extrémité de petites plaques d'or, legeres & garnies de pierreries. C'eſt un art alors, que de ſavoir faire certains mouvemens de tête qui donnent de la grace à la chevelure, & qui en faſſent remarquer le brillant.

Elles ſe percent une des narines & y portent un anneau d'or, où eſt enchâſſé quelque gros diamant; leurs oreilles ſont auſſi percées dans leur contour, de pluſieurs trous pour y attacher autant de pierreries en demi-cercle.

Leurs colliers, leurs bracelets, leurs bagues, ſont toutes les richeſſes de ces femmes. Elles n'ont d'autre plaiſir qu'à les étaler, & c'eſt le ſeul qui les dédommage de la contrainte dans laquelle elles ſont obligées de paſſer leurs jours.

Leur taille eſt ordinairement bien priſe, & leur phyſionomie gracieuſe. Il y en a quelques-unes dont le teint eſt auſſi blanc que dans des Européannes, mais plus généralement, il eſt olivâtre. Celles qui deſirent de rehauſſer leur beauté, ſe fardent avec de l'eau de ſafran ſauvage. Elles font auſſi une compoſition extrêmement noire dont

elles mettent un trait autour des yeux. Elles se peignent le bout des ongles d'un beau rouge ; & elles ont perpétuellement à la main une fleur, un fruit ou un petit flacon d'eau de senteur.

Les appartemens ne sont point tapissés, ou plutôt il n'y a de tapisseries que celles qui couvrent les planchers, & sur lesquelles on marche. Les chambres sont ornées de grands miroirs, de canapés & d'enfoncemens dans les murailles, en forme de niches où elles rangent des vases de crystal d'or & d'argent, pour y conserver leurs parfums, leurs essences & tous les autres petits meubles de leur toilette. L'usage des chaises est inconnu. Il y a pourtant de petits tabourets sur lesquels elles peuvent s'asseoir ; mais le plus ordinairement elles se tiennent sur les tapis, les jambes croisées à la maniere Orientale. Derriere elles, est un grand careau de brocard ou de velours, sur lequel elles s'apuient, & à côté un petit coussin qu'elles remuent & changent à leur fantaisie, & qui leur sert à apuyer le bras. Lorsque plusieurs femmes se trouvent ensemble, elles forment un cercle.

Elles se visitent de tems en tems, &

alors on donne le plus riche tapis, à la femme la plus qualifiée. De jeunes esclaves sont là pour l'éventer & pour chasser les mouches avec grace ; on présente du betel (*a*) dans des bassins d'or faits exprès. On sert de la limonade, des fruits, des confitures, & d'une espéce de gâteau fait avec de la farine de froment, du suc de cannes de sucre, du lait & d'eau rose. La collation achevée, on se retire avec les politesses accoutumées. Elles consistent à incliner le corps très-doucement en même-tems que l'on porte la main sur le cœur, puis on s'embrasse, & l'on se quitte enfin en se disant mutuellement des choses gracieuses.

Les femmes mariées à un même homme, ne jouissent pas toutes du même rang. Un homme de qualité épouse toujours une fille d'une naissance égale à la sienne, & cette femme est la premiere de toutes. Elle s'appelle Begum, qui signifie femme sans souci, femme heureuse. Trois autres femmes qui ont aussi quelque naissance, font un second

(*a*) C'est un mélange de noix d'Areca, de feuille de betel & un peu de chaux.

rang. Quant au troisiéme, il est composé d'autant de femmes que l'on veut. Cette derniere union se fait avec beaucoup moins de cérémonie que les deux précédentes. On peut ajoûter encore un quatriéme rang, où l'on place les filles que l'on a achetées, & les esclaves dont un mari fait ses concubines.

Toutes ces femmes doivent étre logées, entretenues & nourries à proportion de leur rang. Mais il est difficile que cette coutume ne souffre pas quelques difficultés ; rien n'est plus commun que de voir les femmes d'un ordre inférieur enlever auprès du mari le rang & les droits de la Begum même.

Quand les femmes remarquent entre elles des préférences, on ne sauroit dire à quelles jalousies, à quelle fureurs elles se portent ; quels sont leurs chagrins, leurs divisions, leurs querelles : aussi chacune met-elle en usage tout ce qu'elle peut imaginer de plus propre à plaire à son mari, & à la faire triompher de ses rivales. La honte & le désespoir de ne pouvoir parvenir, les fait quelquefois recourir aux prestiges, aux sortiléges & aux enchantemens diaboliques. D'autrefois elles s'en prennent à elles-mêmes, & se font mourir par le

poiſon, ou bien elles empoiſonnent ſecretement leurs rivales. Quelquefois même elles éclatent ſans aucun ménagement.

Une Begum, femme d'un Gouverneur, voyant que ſon époux n'avoit de tendreſſe que pour une de ſes eſclaves Georgienne, elle en fit de fréquentes plaintes; mais le mari qui aimoit paſſionnément cette jeune eſclave, fit peu de cas des murmures de ſa femme. Elle en fut ſi outrée, que la jalouſie dégénerant en fureur, elle ſe vengea d'une maniere auſſi nouvelle que cruelle. Un jour que ſon époux étoit allé à la chaſſe, elle fit prendre la jeune Georgienne par ſes Eunuques, & lui fit couper les deux mamelles. Lorſque ſon mari rentra, elle lui préſenta elle-même cette gorge de l'eſclave chérie, avec ce compliment: voilà le préſent que vous fait la Begum.

Quoiqu'en général les maris ſoient maîtres de renvoyer leurs femmes, de les châtier quand il leur plaît, ou même de les tuer en certaines occaſions, il ne faut pas croire qu'ils uſent facilement de ce pouvoir envers leur Begum. Les égards dûs aux familles de ces Begums,

la crainte de leur reſſentiment les retient dans le devoir & dans la modération.

Se marier chez les Maures, c'eſt proprement acheter une fille. Celui qui veut ſe marier, convient d'une ſomme qu'il donne, non pas aux parens de la fille, mais à la fille même. Cette ſomme devient ſa dot, & le mari ne peut pas en diſpoſer. Le futur accompagné de ſes parens & de ſes amis en palanquin ou à cheval, & ſuivi d'une troupe d'inſtrumens, va aux flambeaux chercher ſon épouſe. Il la rencontre à moitié chemin avec un pareil cortege du côté de la fille, & ſur-tout de beaucoup de femmes, parentes ou amies en palanquin couvert. Lorſqu'ils ſont arrivés chez l'époux, le Cadi ou Prêtre de la Loi, lit en préſence de tout le monde le contrat de mariage. Après cette lecture, il dit à une femme placée derriere l'épouſe, de ſoulever le voîle qu'elle a ſur la tête. Le Prétendant qui eſt vis-à-vis d'elle, voit ſon épouſe pour la premiere fois. On lui remet le voîle; le Cadi demande à l'homme s'il eſt content de la fille qu'il vient de voir. Celui-ci ayant répondu oui, toutes les femmes paſſent avec la mariée dans un

appartement où l'on a préparé un magnifique festin, & les hommes sont d'un autre côté à se réjouir également. S'il arrive dans la suite que le mari dégoûté renvoie son épouse, il est obligé de lui donner la somme stipulée dans le contrat de mariage.

Les maris ne mangent jamais avec leurs femmes, à la réserve de quelque légere collation qu'ils font ensemble par maniere de divertissement. Les enfans qui naissent de la premiere femme, quoique d'un rang supérieur à celui des autres, ne sont pas héritiers exclusifs; la succession se partage par portions égales entre tous les garçons légitimes ou illégitimes, à moins que le pere n'ait de son vivant disposé de quelque chose en faveur des uns au préjudice des autres. Jusqu'à l'âge de sept ans ils demeurent dans le serrail entre les mains de leurs gouvernantes, & assez communément on les marie peu d'années après qu'ils en sont sortis; c'est-à-dire, dès l'âge de dix ou douze ans.

Les filles ont pareillement des gouvernantes, mais elles demeurent jusqu'à leur mariage dans l'appartement de leurs meres. Dans l'éducation qu'on leur don-

ne, il n'entre ni chant, ni danse, ni musique, ni instrument. Tous ces talens sont regardés avec mépris, & comme convenables seulement à des courtisanes. Ce qu'on apprend aux jeunes filles se réduit à marcher avec grace, avec modestie & posément, à mettre de la noblesse & de la décence dans leur maintien, soit debout ou assises, à parler poliment & même avec esprit, à coudre, à broder & à s'habiller avec une certaine élégance. On ne leur enseigne point à écrire, mais seulement à lire, afin qu'elles ayent la consolation de s'amuser par la lecture de l'alcoran qu'elles n'entendent pas.

Dans les maisons bien réglées, toutes les femmes, ainsi que les hommes, savent par cœur les prieres en langue arabe. Elles ne manquent pas de s'assembler à certaines heures du jour, dans une salle destinée à la priere, car elles ne vont jamais à la mosquée publique. Avant leur priere elles prennent un bain, ou au moins elles se lavent le visage, la bouche, les pieds & les mains jusqu'au coude. Elles ont des habits particuliers pour la priere, & de couleur blanche. La propreté du lieu, des habits & de la personne, sont des conditions essentielles pour faire une bonne

priere, & même tant qu'elle dure, on doit s'abstenir de cracher & de tousser. Certaines parties de la priere se récitent en commun & à haute voix, d'autres par une voix seule. La posture du corps varie plusieurs fois, tantôt elles sont debout, tantôt assises, ou prosternées sur des tapis. A certains endroits elles levent les mains au ciel, en d'autres elles les portent sur la tête, sur les yeux, sur les oreilles, sur la poitrine ou sur les genoux. Il y a pour cela des rits qu'on observe scrupuleusement, & rien n'est comparable à la modestie & au recueillement de ces femmes, quand elles font leurs prieres.

Pour recompense de leurs vertus, elles esperent le paradis, tel que Mahomet l'a promis à ses sectateurs. Les vieilles & les laides, disoit-il un jour, n'y entreront jamais. Ses disciples surpris lui en demanderent la raison, c'est, leur *répondit-il*, parce que les vieilles & les laides deviendront alors jeunes & belles. Cette espéce de bon mot si consolant pour une partie du beau sexe, est souvent dans la bouche des dames Maures; elles le répetent toujours en riant & avec

une douce confiance d'en éprouver la vérité.

Elles jeûnent rigoureusement chaque année pendant un mois. Alors elles ne mangent ni ne boivent rien, tant que le soleil est sur l'horison. Dès que la nuit est venue, elles prennent leur réfection, mais avec toute la sobriété & la frugalité des Asiatiques.

Quand une femme a perdu son mari, elle est entretenue par le fils aîné du défunt, dans un appartement séparé où chaque femme a son logement, & c'est ce qu'on applle le vieux ferrail; toutes les veuves du mort y passent le reste de leurs jours dans la plus triste viduité. Il n'y a plus pour elles, ni jeux, ni ornemens, ni parfums, ni d'autre espéce de divertissemens. Le soin même du ménage n'est plus de leur ressort. La seule ressource consolante qui leur reste, c'est de se remarier après en avoir obtenu la permission du fils aîné de celui à qui elles appartenoient.

Occupons-nous maintenant des Indiens idolâtres, & commençons par faire leur portrait. Ils sont en général d'une taille commune, bien proportionnée &

d'une constitution peu robuste. Leurs traits sont de même, petits & délicats, & sans aucune différence de ceux des Européans. Quant à leur teint, il est extrêmement bazané, & leur visage est de couleur de cuivre; c'est-à-dire, d'un jaune tirant sur le rouge. Leurs cheveux sont noirs & lisses, & ils les laissent croître; les femmes font consister leur beauté à être de belle taille & à avoir l'air gracieux.

A l'égard des modes Indiennes dans les habillemens, elles sont toujours les mêmes, dit le P. de Bourzes (*a*). Ces peuples ne changent gueres leurs usages, sur-tout dans la maniere de se vêtir. Les gens du commun n'y font pas beaucoup de façon ; ils s'enveloppent le corps d'une simple toile de coton, & il arrive souvent que les pauvres ont bien de la peine à avoir un morceau de toile pour se couvrir.

Les grands seigneurs s'habillent assez proprement, selon leur goût, & eu égard à la chaleur du climat. Ils se couvrent d'une robe de toile de coton fort blanche & en même-temps très-fine &

(*a*) Tome 12.

transſparente, qui deſcend juſqu'aux talons. Ils ont une culote & des bas de couleur rouge tout d'une piéce, & qui ne vont que juſqu'au coup de pied. Ils ſont chauſſés d'une eſpèce d'eſcarpins de cuir rouge brodé. Les quartiers de derriere ſe plient ſous les talons. Ils portent des pendans d'oreille d'or ou de perle, & une eſpéce de turban enrichi de diamans & ſurmonté d'une aigrette blanche. Leur ceinture eſt d'une étoffe de ſoie brodée d'or. Ils portent des bracelets d'or ou d'argent. Leurs cols ſont ornés de longues chaines d'or ou d'eſpéces de chapelets dont les grains ſont d'or, leſquels tombent ſur la poitrine. Les dames ont à peu de choſe près le même habillement, & on ne les diſtingue des hommes que par la maniere différente dont elles ornent leur tête. Elles ne ſe couvrent point le viſage comme les Mahometanes, mais elles ſe parent de même avec des colliers, des pendans d'oreille, des anneaux d'or paſſés dans le nés, aux doigts, aux bras, aux jambes & aux gros doigts des pieds.

Les alimens ordinaires de ces peuples ſont peu délicats pour des Européans. Le ris en eſt le plus ſolide, & c'eſt ce qui fait

la baze de tous les repas. Ceux qui ſont à leur aiſe y font un cour-bouillon, ou bien une ſauſſe de viande de poiſſon ou de légumes; quelquefois on le mange avec des herbes cuites en forme d'épinars, ou bien avec une eſpéce de petites féves qui ſe cuit comme nos petites féves appellées haricots. Mais tout cela s'aprête à l'Indienne; c'eſt-à-dire, fort mal. On le mange encore avec du lait, quelquefois on ſe contente d'y jetter un peu de beurre fondu Pour ce qui eſt des pauvres & des gens du commun, ils ne le mangent qu'avec quelques herbes cuites ou avec du petit lait, ou ſimplement avec un peu de ſel; la faim ſupplée au reſte.

Il ne faut pas croire auſſi que le ris ſoit ſi commun dans toute l'Inde que tout le monde puiſſe en avoir; il y a pluſieurs endroits où l'on ne ſe nourrit que de millet ou bled d'Inde, & l'on en diſtingue de cinq ou ſix ſortes toutes inconnues en Europe. On l'aſſaiſonne comme le ris, ou bien on le prend en forme de bouillie. Il vient d'aſſez beau froment ſur certaines montagnes, mais il n'y a gueres que les Maures & les Européans qui en uſent. Les premiers n'en font pas de pain, mais une eſpéce de galette en forme de gauf-

fres, autant que j'en ai pû juger par ce qu'on m'a rapporté, dit le Missionnaire de Bourzes. Les Européans qui sont sur la côte en font du pain ou du biscuit, tel à peu près que le biscuit de mer.

L'eau est la boisson ordinaire de ces peuples. Quoique l'on fasse des liqueurs fortes & propres à enyvrer, il n'y a que ceux de la lie du peuple qui en fassent usage. Tous les honnêtes gens en ont horreur; la principale de ces liqueurs est celle qui découle des branches de palmier dans un vase qu'on y attache pour en recevoir le suc. De ce même suc on tire encore du sucre & de la cassonade qui sert à faire avec d'autres ingrédiens, une eau-de-vie qui s'enflamme comme celle d'Europe.

Si les usages qu'on vient de voir offrent des singularités; on en remarquera bien davantage dans l'opinion de ces peuples sur les distinctions des états, & dans l'assujettissement aveugle avec lequel ils se soumettent à leurs préjugés à cet égard.

Les Indiens sont partagés en diverses classes auxquelles on a donné le nom de Castes. On peut les réduire à trois principales; savoir, la Caste des Brames qui est celle de la haute noblesse; la Caste des Kehatris ou Rajas, qui répond, à ce

qu'on appelle en Europe, la petite noblesse; & la Caste des Choutres; c'est-à-dire, des gens du commun.

Outre ces trois Castes qui sont d'une grande étendue, il y en a une quatrieme qu'on appelle la Caste des Parias qui comprend la plus vile populace; elle est regardée de toutes les autres comme une Caste infâme avec laquelle on ne peut avoir de commerce, sans se perdre d'honneur.

L'horreur qu'on a d'un parias va si loin, que tout ce qu'il touche devient souillé & est hors d'état de servir. On ne leur parle que de loin; il ne leur est pas permis d'habiter les villes; ils doivent s'en éloigner & placer leurs villages à une certaine distance qui leur est prescrite.

Chacune de ces Castes principales se partage en d'autres Castes qui lui sont subordonnées, & dont les unes sont plus nobles que les autres, en raison de leur proximité de la premiere. La Caste des choutres renferme le plus de ces Castes subalternes. On comprend sous le nom de choutres, les castes des marchands, des laboureurs, des orfévres, des charpentiers, des maçons, des peintres, des

tisserans &c. chaque métier est renfermé dans une seule caste ; il n'y a que ceux de cette caste qui puissent s'y employer, sans s'écarter jamais de la profession de leur pere. Ainsi le fils d'un tailleur ne peut pas devenir peintre, ni le fils d'un peintre, tailleur. Il y a pourtant certaines professions auxquelles chacun peut s'appliquer de quelque caste qu'il soit parmi les choutres, telles que sont celles de soldat, de marchands & de laboureur. Mais il y en a d'autres qui avilissent infiniment ceux qui les exercent ; par exemple en plusieurs endroits de l'Inde on met au rang des parias les pêcheurs, les pâtres, & généralement tous ceux qui travaillent en cuir.

Il suit de ces distinctions établies, qu'un Indien ne peut, sans se dégrader, prendre ses repas avec ceux d'une caste qui est inférieure à la sienne, ni manger ce qui auroit été apprêté par un homme de cette caste. Ainsi il faut que ce soit un brame, & non pas un choutre qui prépare à manger à un autre brame.

Il en est de même du mariage que personne ne peut contracter hors de sa caste. Celui qui se seroit allié avec ceux d'une caste inférieure, seroit deshonoré

à jamais, régardé comme un infâme, & chaſſé pour toujours de ſa propre caſte.

Il eſt difficile ſur-tout d'exprimer juſqu'où va l'entêtement que les brames ont pour leur nobleſſe, l'eſtime qu'ils font de leurs coutumes, & le mépris dont ils honorent les loix & les uſages de toutes les autres nations.

A l'égard de l'éloignement & de l'horreur même que les Indiens marquent en général pour les Européans, elle a ſa ſource dans la conduite que tinrent les Portugais à leur premier abord dans ces contrées. Ils n'obſerverent aucune des coutumes du pays; ils ne firent nulle diſtinction des caſtes; ils ſe mêlerent parmi les parias; ils en prirent même à leur ſervice; & dès lors le mépris que les Indiens avoient pour les parias, paſſa juſqu'aux Portugais, & s'eſt toujours perpétué depuis ce tems-là.

Quoique les autres Européans n'ignoraſſent pas la délicateſſe des Indiens ſur cet article, ils n'y ont pas eu plus d'égards que les Portugais; ils ont vécu aux Indes, comme ils vivent en France, en Angleterre & en Hollande, ſans ſe contraindre, ſans s'accommoder autant qu'ils le pouvoient, aux uſages de la na-

tion; quelques-uns même ont porté la licence & la débauche au dernier point; ils ont traité avec trop de familiarité la réligion & les ministres Indiens; tout cela a choqué un peuple naturellement sobre & retenu, qui a le plus profond respect pour ses divinités & pour leurs prêtres.

Il ne faut pas oublier de dire ici que les voyageurs font monter communément à quatre-vingt-quatre le nombre des sectes qui divisent les Indiens; & quoique le métier des armes puisse s'exercer indistinctement par toutes les Castes des Choutres, celle des Rajepouts est particuliérement consacrée à faire la guerre. Tous sont soldats en naissant; ils habitent les montagnes, se maintiennent dans une indépendance presque totale du grand Mogol, quoique répandus dans tout son Empire. Ils croyent la transmigration des ames, ainsi que les autres Indiens; mais ils n'ont point en horreur l'effusion du sang; ils sont hardis & violens; ils mangent de la chair, & vivent de meurtres & de rapines. Un voyageur en rapporte un trait singulier qui pourra donner une idée de leur férocité & de leur extravagance. Cinq rasbouts étant un

ɔur entrés dans la maiſon d'un payſan ıour s'y repoſer, le feu prit au village, ꞇ s'approcha bientôt de l'endroit qu'ils ɔccupoient. On les en avertit, ils répondirent qu'ils n'avoient jamais tourné le dos au péril, & qu'ils étoient réſolus de donner au feu la terreur qu'il inſpiroit aux autres, & qu'ils vouloient le forcer à s'arrêter devant eux. En effet ils exécuterent leur deſſein, mais le feu ne les reſpecta point; l'obſtination de ces malheureux coûta la vie à quatre d'entre eux. Le cinquieme prit le parti de ſe retirer; mais un inſtant après il parut regretter vivement de n'avoir pas ſuivi l'exemple de ſes camarades.

Ces raſbouts ſe font un devoir d'épargner les oiſeaux, & même d'en prendre un ſoin particulier, dans l'opinion que leurs ames ſont deſtinées à paſſer dans ces petits corps.

Le P. Martin qui a réſidé plus de dix ans dans la miſſion de Maduré, parle d'une Caſte qu'il appelle Caſte des voleurs, à laquelle il attribue des uſages auſſi barbares qu'extraordinaires.

La caſte des voleurs eſt ainſi nommée, ıarce que ceux qui la compoſent, faiɔient autrefois métier de voler ſur les

grands chemins. Quoique la plupart de ces gens-là se soient faits chrétiens, & qu'ils ayent aujourd'hui (en 1709,) (a) horreur du vol, ils ne laissent pas de retenir leur ancien nom, & les voyageurs n'osent encore passer par leurs forêts.

Depuis quelques années cette caste est devenue si puissante, qu'elle s'est rendue comme indépendante du Roi de Maduré, ensorte qu'elle ne lui paye que ce qu'elle juge à propos. Il n'y a que deux ans, que les voleurs s'étant engagés dans le parti d'un Prince qui prétendoit avoir droit à la couronne, assiegerent la ville de Maduré, la prirent, & l'en mirent en possession; mais ils ne conserverent pas long-tems leurs conquêtes, étant beaucoup plus propres à faire un coup de main, qu'à défendre une ville dans les formes.

Le même missionnaire dans une lettre de 1709, (b) s'explique en des termes fort différens sur cette même caste, & les peint comme des brigands fort éloignés du christianisme. Il me fallut, dit-il, traverser une forêt avec beaucoup de de risque dans l'espace de deux lieues;

(a) Tom. 6, pag. 121.
(b) Tom. 10, pag. 85.

on me montra divers endroits où il s'étoit fait tout récemment plusieurs massacres; mais je pris une précaution qui ne m'a pas été inutile, ce fut de me faire accompagner par un de ces voleurs même. C'est une loi inviolable parmi ces brigands, de ne point attenter à ceux qui se mettent sous la sauve-garde de leurs compatriotes. Il arriva un jour que quelques-uns d'eux voulant insulter des voyageurs accompagnés d'un guide, celui-ci se coupa sur le champ les deux oreilles, menaçant de se tuer lui-même s'ils poussoient plus loin leur violence. Les voleurs furent obligés, selon l'usage du pays, de se couper pareillement les oreilles, conjurant le guide d'en demeurer là, de se conserver la vie pour n'être pas contraint d'égorger quelqu'un de leur troupe.

Voilà une coutume assez bizarre, & qui vous surprendra; mais vous devez savoir que parmi ces peuples la loi du talion regne dans toute sa vigueur. S'il survient entre eux quelque querelle, & que l'un par exemple s'arrache un œil, ou se tue, il faut que l'autre en fasse autant, ou à soi-même, ou à quelqu'un de ses parens. Les femmes portent encore plus

loin cette barbarie. Pour un leger affront qu'on leur aura fait ; pour un mot piquant qu'on leur aura dit, elles iront ſe caſſer la tête contre la porte de celle qui les a offenſées, & celle-ci eſt obligée auſſitôt de ſe traiter de la même façon. Si l'une s'empoiſonne en buvant le ſuc de quelque herbe venimeuſe, l'autre qui a donné ſujet à cette mort violente, doit s'empoiſonner auſſi ; autrement on brulera ſa maiſon, on pillera ſes beſtiaux, & on lui fera toute ſorte de mauvais traitement, juſqu'à ce que la ſatisfaction ſoit faite.

Ils étendent cette cruauté juſques ſur leurs propres enfans. Il n'y a pas longtems, dit notre Miſſionnaire, qu'à quelques pas de mon égliſe, deux barbares ayant pris querelle enſemble, l'un deux courut à ſa maiſon, y prit un enfant d'environ quatre ans, & vint en préſence de ſon ennemi lui écraſer la tête entre deux pierres; celui-ci, ſans s'émouvoir, prend ſa fille qui n'avoit que neuf ans, & lui plonge le poignard dans le ſein : ton enfant, dit-il enſuite, n'avoit que quatre ans ; ma fille en avoit neuf; donne-moi une victime qui égale la mienne ; je le veux bien, répondit l'autre ; & voyant à ſes côtés ſon fils

aîné qu'il étoit près de marier, il lui donne quatre ou cinq coups de poignards ; non content d'avoir répandu le sang de ses deux fils, il tue encore sa femme, pour obliger son ennemi à tuer pareillement la sienne. Enfin une petite fille & un jeune enfant qui étoit à la mamelle furent encore égorgés ; de sorte qu'en un seul jour sept personnes furent sacrifiées, à la fureur de deux forcenés plus féroces, que les tygres même (*a*).

Des exemples si atroces, poursuit le P. Martin, vous paroîtront tenir plus de la fable que de la vérité ; mais soyez persuadé que loin d'exagerer, je pourrois vous en produire bien d'autres qui ne sont pas moins tragiques. Il faut avouer aussi qu'une coutume si contraire à l'humanité, n'a lieu que dans la caste des voleurs ; & même que parmi eux plusieurs évitent les contestations, de

---

(*a*) L'écrivain Anglois à qui l'on doit l'histoire des guerres de l'Inde jusqu'en 1756, dit qu'heureusement pour la réputation de la nature humaine, aucun officier Anglois n'a pû découvrir *chez les voleurs*, *qu'il appelle colleries*, aucune trace de cet usage diabolique, & que le Jésuite Martin est le seul qui en ait parlé, tom. 2 de la traduction françoise, pag 410.

crainte d'en venir à de ſi dures extrémités.

Ces voleurs ſont maîtres abſolus de tout un canton. Ils ne payent ni taille, ni tribut au Prince. Ils ſortent de leurs bois toutes les nuits, quelquefois au nombre de cinq à ſix cent, & vont piller les peuples de ſa dépendance; en vain, juſqu'ici a-t-il voulu les réduire, il y a cinq ou ſix ans qu'il mena contre eux toutes ſes troupes. Il pénétra juſques dans leurs forêts; & après avoir fait un grand carnage de ces rébelles, il éleva une forteresse où il mit une bonne garniſon pour les contenir dans leur devoir; mais ils ſecouerent bientôt le joug: s'étant raſſemblés environ un an après cette expédition, ils ſurprirent la forteresse, & la raſerent, après avoir paſſé toute la garniſon au fil de l'épée.

Malgré les agrémens phyſiques du climat, & l'heureuſe fertilité des terres, motifs ordinaires de pareſſe & d'indolence, on voit dans les Indiens des deux ſexes, beaucoup d'induſtrie & d'ardeur au travail. Un Européan eſt ſurpris de voir à quatre mille lieues de ſa patrie, les arts agréables portés à un degré de délicateſſe & de perfection au-deſſus de celui

où

où il les a vûs en Europe. C'eſt ſur-tout dans la fabrique des toiles & des mouſſelines qu'éclatent ſingulierement l'induſtrie & l'adreſſe des Indiens. C'eſt ce qui va nous occuper quelques inſtans, en ſuivant les Miſſionnaires dans tous les détails qu'ils ont donnés ſur la fabrication, la préparation de ces toiles, & ſur la façon de les teindre. On pourroit peut-être en tirer quelques avantages dans nos climats.

Il eſt inutile de s'arrêter à l'arbriſſeau qui porte le coton, à la culture qu'il exige, & à la maniere dont on tire le coton de ſa coque, & dont on le ſépare de ſa graine. On peut ſe ſatisfaire dans l'ouvrage (*a*) que nous analyſons. Paſſons à la façon dont on le carde. Elle conſiſte d'abord à le tirer entre les doigts, comme on demêle le crin, ou comme on fait le charpis. On l'étend enſuite ſur une natte, & on acheve de le carder avec un arc aſſez long qu'on met deſſus, & dont on pince la corde; enſorte que les vibrations tombant fréquemment & fortement ſur le coton, le fouettent & le rendent fort raſe & fort délié. On le

(*a*) Tom. 15, pag. 392.

donne après cette opération à des ouvriers, hommes & femmes pour le filer; ce qui se fait avec un rouet plus petit que ceux dont on se sert en Europe. La beauté & la bonté du fil dépendent beaucoup de l'habileté des fileurs. Il y en a de fin & de grossier, & encore de plusieurs sortes entre ces deux extrémités. Au reste on ne lave point le fil; mais après l'avoir mis en écheveau, on le donne au tisserand; celui-ci choisit d'abord le plus grossier pour la trame, & réserve le plus fin pour ourdir la toile; ce qui suppose que dans le fil de même espéce il se trouve toujours quelque différence. On fait bien bouillir dans l'eau chaude le fil réservé pour la trame; & lorsqu'il est bien chaud, on le plonge dans de l'eau froide: c'est-là toute la préparation qu'on lui donne avant que de le mettre dans la navette.

Le fil qui sert à ourdir la toile se prépare de la maniere suivante: on le fait bien tremper dans de l'eau froide, où l'on a délayé de la fiente de vache, en assez petite quantité, ensuite on exprime l'eau, & on laisse ainsi ce fil humide durant trois jours dans un vase couvert; & enfin on le fait secher au soleil. Quand

il eſt bien ſec on le devide de la façon ſuivante. On plante, ſur une ligne droite, dans une place bien nette, de petites lattes de bambou, de la hauteur de trois pieds, & à la diſtance de deux, l'une de l'autre; on prolonge cette ligne en raiſon de la longueur qu'on veut donner à la piéce de toile. Enſuite de jeunes enfans entrelaſſent, en courant, le fil entre les petites lattes de bambou. Le nombre des fils étant complet, on a ſoin de faire couler encore de nouvelles lattes entre les premieres, pour aſſujettir le fil & le tenir dans une ſituation plus roide; après quoi on roule le fil avec les lattes qui forment une eſpéce de claye, on porte le tout dans un étang, & on l'y laiſſe tremper pendant un bon quart d'heure, en prenant ſoin de le fouler aux pieds, afin que l'eau y pénétre davantage. Puis on tire cette trame de l'eau, & c'eſt une nouvelle opération que de revoir les fils, pour les mettre en ordre. A cet effet, on replante de nouveau les lattes en terre, & le Tiſſerand, aſſis, reçoit les fils l'un après l'autre. Aux uns, il en ôte de petites inégalités ſuperflues; ils enleve les fils rompus; il en remet où il en man-

que, & arrange ceux qui étoient déplacés.

Après ce travail, il eſt queſtion de donner au fil la préparation néceſſaire pour le mettre en œuvre. Pour cela, on déplante la claye ; on l'étend ſur des chevalets, poſés d'eſpace en eſpace, à hauteur d'apui, puis on lui donne le *canje*. Ce canje n'eſt autre choſe que du ris cuit ; mais qui étant gardé depuis long-tems, eſt extrêmement aigre & d'un acidité très-forte. On frotte ce fil de tous côtés avec le canje, juſqu'à ce qu'il en ſoit pénétré ; & enſuite on exprime, avec les doigts, le canje qui reſte ſur la ſuperficie du fil. Il faut encore ranger les fils qui ſe ſont entremêlés, lorſqu'on a donné le canje : cela ſe fait d'abord avec les doigts, mais enſuite bien mieux avec une eſpéce de vergettes arondies par le bas, dont les filamens s'inſinuant entre les fils, les nettoyent parfaitement, les uniſſent & en reſſerrent toutes les parties. Ce travail dure long-tems : après quoi on paſſe ſur le fil, une colle faite de ris cuit ; & pour mieux étendre cette colle, on y fait paſſer une ſeconde fois les vergettes. Enfin on laiſſe un peu ſécher le fil en

cet état; & pour derniere préparation on le frotte avec de l'huile, ce qui se fait par le moyen des vergettes qu'on a imbibées de cette liqueur. Il faut observer que ces différens aprêts se doivent donner des deux côtés de la claye. Lorsque le fil a reçu toutes ces préparations, il est si beau, si net, si égal qu'il ressemble à du fil de soye. Sans le canje & les autres aprêts qu'on lui donne, le fil de coton n'auroit pas à beaucoup près la beauté qu'il a : car le cange, ainsi aigri, resserre & réunit en même-tems les filamens presque imperceptibles, qui composent les fils; & la colle, venant pardessus, les tient & les lie dans cet état, en leur donnant plus de corps & plus de consistance pour être mis en œuvre. Enfin l'huile sert à adoucir & à rendre plus flexible le même fil. Lorsqu'il a été préparé, ainsi qu'on vient de le voir, on le met sur le métier, & on en fait les mousselines, les salempours, toiles de coton de la plus grande finesse, & généralement toutes les toiles qu'on voit aux Indes, & desquelles la différence, dépend du fil, & de la main du Tisserand.

Le métier dont les Indiens se servent pour faire la toile, est à quelque diffé-

rence près, aſſez ſemblable à celui dont on ſe ſert en Europe, & la maniere de la faire eſt preſque la même. La toile faite, il faut la blanchir & lui donner ce beau luſtre, que le coton porte avec ſoi. On la met donc entre les mains d'un blanchiſſeur, qui d'abord la fait tremper quelque tems dans de l'eau froide pure; enſuite l'ayant retirée, & en ayant exprimé l'eau, il l'a fait encore tremper dans l'eau froide, où l'on a mêlé de la fiente de vache. Quand cette toile a été tirée de cette ſeconde eau, on l'étend à terre, & on la laiſſe quelque tems à l'air; enſuite on la tord; on la roule en forme de cylindre concave, ſur l'ouverture d'une grande cuve d'eau bouillante. La vapeur qui s'éleve de cette eau bouillante, ſe répand & ſe filtre dans la toile imbue des ſels les plus ſubtils de la fiente de vache; & par ſa chaleur, délaye & fait ſortir les ordures de la toile. C'eſt-là la premiere leſſive qu'on lui donne; elle reſte en cet état toute la nuit. Le lendemain on la lave & on la bat fortement ſur de groſſes pierres dures; enſorte qu'une partie de la ſaleté ſe détache. Le ſecond jour on jette la même toile dans une cuve de

terre où l'on a délayé de la chaux avec une certaine terre blanche & légere, qui eſt tout à fait ſtérile, & qui ſans doute eſt remplie de ſels. Cette terre & la chaux ſe mettent en égale quantité. On laiſſe tremper, & on frotte bien la toile dans cette eau, après quoi on l'en tire, on en exprime l'eau, & on la laiſſe quelque tems étendue à l'air : on la tord de nouveau ; & l'ayant miſe comme ci-devant, autour de l'ouverture d'une grande cuve de terre où l'on a mis de l'eau avec le même mélange : on lui laiſſe prendre une ſeconde leſſive. Celle-ci ſe filtrant de nouveau dans toutes les parties de la toile, avec le ſecours des ſels dont elle eſt impregnée, acheve de lui ôter la ſaleté qui lui reſtoit, & la rend parfaitement blanche. Si l'on trouve que la toile ne ſoit pas encore parvenue au degré de blancheur qu'on lui veut donner, on réitere la ſeconde leſſive, puis on lave la toile & on la bat fortement dans de l'eau claire, & l'opération ſe termine par l'expoſer au ſoleil pour la faire ſécher.

Il y a une autre façon qu'on donne aux ſalempours & aux toiles de cette eſpéce. On les plie en dix ou douze

doubles, & après les avoir mises sur une planche bien polie, on les bat à grands coups de masse pour les unir davantage & leur donner le dernier lustre.

Aux avantages de la plus grande blancheur & d'une finesse extrême, ces toiles réunissent celui d'être teintes avec des couleurs dont la vivacité & l'adhérence sont telles, qu'au lieu de perdre leur éclat, étant lavées, elles n'en deviennent que plus belles. Examinons, avec le P. Cœurdoux (*a*), comment les Indiens procédent à leur teinture; quels sont les ingrédiens qu'ils y font entrer, & de quelle façon on pourroit les remplacer en Europe, où l'industrie n'a pû parvenir encore à peindre les toiles avec autant de solidité que dans l'Inde.

Premierement, avant que de peindre sur la toile, il faut lui donner les préparations suivantes. 1°. Prenez une piéce de toile neuve, fine & serrée. La longueur la plus commune est de neuf coudées : blanchissez-là à moitié ; on verra bien-tôt de quelle façon cela se pratique. Prenez des fruits secs, nom-

---

(*a*) Tom. 26, & page 173.

més *cadou*, ou *cadoucaie*, au nombre d'environ 25; ou pour parler plus juste, le poids de trois palam. (*a*) Cassez ce fruit, pour en tirer le noyau, qui n'est d'aucune utilité; réduisez les fruits secs en poudre, (*b*) que l'on passe par le tamis, & que l'on jette dans deux pintes ou environ de lait de bufle, avec l'attention d'augmenter le lait & le poids du cadou, selon le besoin & la quantité des toiles. Trempez-y peu de tems après la mixtion, la toile autant qu'il est nécessaire, pour qu'elle soit bien humectée de ce lait. On la retire alors; on la tord fortement, & on la fait sécher au soleil. Le lendemain on relave légerement la toile dans de l'eau pure; puis on en exprime l'eau : on la fait sécher au soleil, & on finit par l'exposer un quart d'heure à l'ombre.

Après cette préparation qu'on peut appeller intérieure, on passe aussi-tôt à

(*a*) Le Palam équivaut à une once, plus un huitiéme; puisque 14 palam $\frac{1}{4}$ font une livre.

(*b*) Les Indiens l'écrasent sur une pierre, & se servent pour cela d'un cylindre de même matiere, en l'employant à peu près de la même façon que les Pâtissiers s'en servent pour aplatir & étendre leur pâte.

une autre qui n'eſt qu'extérieure, puiſqu'elle n'a pour objet que la ſuperficie de la toile, afin de la rendre plus unie, & que rien n'arrête le pinceau. On la plie en quatre ou ſix doubles, & avec une piéce de bois platte, on la bat ſur une autre piéce de bois bien unie ; obſervant de la battre par-tout également. Quand elle eſt ſuffiſamment battue dans un ſens, on la plie dans un autre, & on recommence la même opération. Arrêtons-nous un moment pour faire quelques obſervations utiles. Le fruit cadou ſe trouve dans les bois ſur un arbre d'une hauteur médiocre, qui vient preſque par-tout, mais principalement dans le Mallualam, pays montagneux, ainſi que le ſignifie ſon nom, qui s'étend le long de la côte de Malabar. Ce fruit ſec, qui eſt de la groſſeur de la muſcade, s'emploie ici par les médecins; & il entre ſur-tout dans les remedes qu'on donne aux femmes nouvellement accouchées ; il eſt extrêmement âpre au goût : cependant, quand on en garde un morceau dans la bouche pendant un certain tems, on lui trouve, à ce que diſent quelques-uns, un petit goût de regliſſe. Si après en avoir humecté mé-

diocrement, & briſé un morceau dans la bouche, on le prend entre les doigts, on le trouve fort gluant. C'eſt en bonne partie à ces deux qualités, c'eſt-à-dire à ſon aprête & à ſon onctuoſité qu'on doit attribuer l'adhérence des couleurs dans les toiles Indiennes, & ſur-tout à ſon aprête : du moins c'eſt l'opinion des Peintres Indiens.

Laiſſons le Pere Cœurdoux rendre compte lui-même des expériences qu'il a faites ſur le cadou, pour en connoître toutes les propriétés. Il y a longtems que l'on cherche en Europe l'art de fixer les couleurs, & de leur donner cette adhérence qu'on admire dans les toiles des Indes. Peut-être en découvrirai-je le ſecret ; du moins pour pluſieurs couleurs, en faiſant connoître le cadou, ſur-tout ſa principale qualité, qui eſt ſon extrême âpreté ; ne pourroit-on pas trouver en Europe des fruits analogues à celui-ci ? Les noix de galle, les nêfles ſéchées, avant leur maturité, l'écorce de grénade, ne participeroient-elles pas beaucoup des qualités du cadou ? J'ajouterai à ce que je viens de dire, quelques eſſais que j'ai faits ſur le cadou. De la chaux délayée dans l'in-

fuſion de cadou, donne du verd. S'il y a trop de chaux, la teinture devient brune. Si l'on verſe ſur cette teinture brune une trop grande quantité de cette infuſion, la couleur paroît d'abord blanchâtre, peu après la chaux ſe précipite au fond du vaſe. Un linge blanc trempé dans une forte infuſion de cadou, contracte une couleur jaunâtre fort pâle ; mais quand on y a mèlé le lait de bufle, le linge ſort avec une couleur d'oranger un peu pâle. Ayant mêlé un peu de notre encre d'Europe avec de l'infuſion de cadou, je remarquai au-dedans en pluſieurs endroits une pellicule bleuâtre, ſemblable à celle qu'on voit ſur les eaux ferrugineuſes, avec cette différence, que cette pellicule étoit dans l'eau même, à quelque diſtance de la ſuperficie. Il ſeroit aiſé en Europe, de faire des expériences ſur le cadou-même, parce qu'il eſt facile d'en faire venir des Indes. Ces fruits ſont à très-grand marché, & on en a une trentaine pour un ſol de France.

Pour ce qui eſt du lait de bufle, qu'on met avec l'infuſion du cadou, on le préfére à celui de vache, parce qu'il eſt beaucoup plus gras & plus onctueux.

Ce lait produit ſur les toiles le même effet que la gomme & les autres préparations que l'on emploie pour le papier, afin qu'il ne boive pas. En effet, j'ai éprouvé que notre encre, peinte ſur une toile préparée avec le cadou ſeul, s'étend beaucoup & pénétre de l'autre côté. Il en arrive de même à la peinture noire des Indiens.

Ce qui eſt encore à obſerver, c'eſt que l'on ne ſe ſert pas indifféremment de toute ſorte de bois pour battre les toiles & les polir. Le bois ſur lequel on les met, & celui qu'on emploie pour les battre, ſont ordinairement de tamarinier, ou d'un autre arbre nommé *porchi*, parce qu'ils ſont extrêmement compactes quand ils ſont vieux. Celui qu'on emploie pour battre ſe nomme *cottapouli* : il eſt rond, long d'environ une coudée, & gros comme la jambe, excepté à une extrêmité qui ſert de manche. Deux ouvriers aſſis vis-à-vis l'un de l'autre, battent la toile alternativement. Le coup d'œil & l'expérience apprennent à connoître quand la toile eſt polie & liſſée au point convenable.

La toile ainſi préparée, il faut y deſſiner les fleurs & les autres choſes qu'on

veut y peindre. Nos ouvriers Indiens n'ont rien de particulier; ils se servent du poncis, de même que nos brodeurs. Toute sorte de charbon est propre à cette opération, excepté celui de palmier, parce que, selon l'opinion des Indiens, il déchire la toile. Ensuite sur ces traits on passe, avec le pinceau, du noir & du rouge, selon les endroits qui l'exigent, après quoi l'ouvrage se trouve dessiné.

Il s'agit ensuite de peindre sur ce dessein. La premiere couleur qu'on applique, c'est le noir. Elle n'est guères en usage, si ce n'est pour certains traits, & pour les tiges des fleurs. On le prépare de la maniere suivante. On prend plusieurs morceaux de machefer; on les frappe les uns contre les autres pour en faire tomber ce qui est moins solide; on réserve les gros morceaux environ neuf à dix fois de la grosseur d'un œuf; on y joint quatre ou cinq morceaux de fer vieux ou neuf, n'importe; ayant mis à terre en un monceau, le fer & le machefer, on allume du feu par-dessus; celui qu'on fait avec des feuilles de bananier, est meilleur qu'aucun autre. Quand le fer & le machefer sont rou-

ges, on les retire & on les laisse froidir; on met l'un & l'autre dans un vase de huit à dix pintes, & l'on y verse du canje chaud, c'est-à-dire de l'eau de ris, prenant garde qu'il n'y ait pas de sel. On expose le tout au grand soleil, & après l'y avoir laissé un jour entier, on verse à terre le canje, & l'on remplit le vase de callou, c'est-à-dire de vin de palmier, ou de cocotier; on le remet au soleil trois ou quatre jours consécutifs, & la couleur qui sert à peindre le noir se trouve préparée.

Il y a quelques remarques à faire sur ce procédé. La premiere, c'est qu'il ne faut mettre que quatre ou cinq morceaux de fer sur huit à neuf pintes de canje, autrement la teinture rougiroit & couperoit la toile; la seconde regarde la qualité du vin de palmier, qui s'aigrit aisément en peu de jours; on en fait du vinaigre, & l'on s'en sert au lieu de levain, pour faire lever la pâte; la troisiéme est, qu'on préfére le vin de cocotier à celui de palmier; la quatriéme est, qu'au défaut de ce vin, on se sert de *kevarou*, petit grain du pays fort ressemblant en couleur & en grosseur, à la graine de navet, mais qui dif-

fére de cette plante totalement par la tige & les feuilles. Plusieurs habitans de campagne se nourrissent de kevarou. On supplée encore à ce grain par le varagou, qui est un fruit du pays. On en pile environ deux poignées qu'on fait cuire dans de l'eau, que l'on verse ensuite dans le vase où sont le fer & machefer. On y ajoute la grosseur de deux ou trois muscades, de sucre brut de palmier, prenant garde de n'en pas mettre davantage, autrement la couleur ne tiendroit que jusqu'au premier blanchissage. La cinquiéme est que pour rendre la couleur plus belle, on joint au callou, le kevarou, ou le varagou, préparé comme je viens de le dire. La sixiéme & derniere observation est, que cette teinture ne paroîtroit pas fort noire, & ne tiendroit pas sur une toile qui n'auroit pas été préparée avec le cadou.

Après avoir dessiné & peint avec le noir, tout les endroits où cette couleur convient, on dessine avec le rouge, les fleurs & autres choses qui doivent être terminées par cette couleur. Il faut faire attention qu'on ne fait que dessiner, parce qu'il n'est pas tems encore de

peindre avec la couleur rouge : on doit appliquer le bleu auparavant, ce qui demande bien des préparations. Il faut d'abord mettre la toile dans l'eau bouillante, & l'y laiſſer pendant une demie heure. Si vous mettez avec la toile deux ou trois cadou, le noir en ſera plus beau. En ſecond lieu, ayant délayé dans de l'eau, des crottes de brebis ou de chèvres, vous mettez tremper la toile dans cette eau, & vous l'y laiſſez pendant toute la nuit : on doit la laver le lendemain & l'expoſer au ſoleil.

Quand on demande aux Peintres Indiens à quoi ſert cette derniere opération, ils s'accordent tous à dire qu'elle ſert à enlever de la toile la qualité qu'elle avoit reçue du cadou ; & que ſi elle la conſervoit encore, le bleu qu'on prétend appliquer, deviendroit noir.

Il y a encore une autre raiſon qui rend cette opération néceſſaire, c'eſt celle de donner plus de blancheur à la toile ; car on doit ſe reſſouvenir qu'elle n'eſt qu'a demie blanchie quand on a commencé à y travailler. En l'expoſant au ſoleil, on ne l'y laiſſe pas ſécher entiérement, mais on y répand de l'eau de tems en tems pendant un jour, enſuite

on la bat ſur une pierre au bord de l'eau, mais non pas avec un battoir, comme il ſe pratique en France. La méthode Indienne eſt de la plier en pluſieurs doubles, & de la frapper fortement ſur une pierre, avec le même mouvement que font les Serruriers & les Maréchaux, en frappant de leurs gros marteaux, le fer ſur l'enclume.

Quand la toile eſt ſuffiſamment battue en un ſens, on la bat dans un autre, & de la même façon ; vingt ou trente coups ſuffiſent pour une ſeule opération. Après qu'elle eſt finie ſur tous les ſens, on trempe la toile dans du canje : le mieux ſeroit, ſi l'on en avoit la commodité, de prendre du kevarou, de le broyer, de le mettre ſur le feu avec de l'eau, comme ſi on vouloit le faire cuire ; & avant que cette eau ſoit fort épaiſſe, y tremper la toile, la retirer auſſitôt, la faire ſécher & la battre, comme on a déja fait pour la liſſer, avec le cottapou-Carapouli.

Le bleu ne ſe peignant pas avec un pinceau ; mais s'appliquant en trempant la toile dans de l'indigo préparé, il faut peindre ou enduire la toile de cire, généralement par-tout, excepté

aux endroits où il y a du noir, & à ceux où il doit y avoir du bleu ou du verd. Cette cire ſe peint avec un pinceau de fer, le plus légerement qu'on peut d'un côté, prenant bien garde qu'il ne reſte ſans cire, que les endroits dont on a parlé, autrement ce ſeroit autant de taches bleues qu'on ne pourroit pas effacer. Cela étant fait, on expoſe au ſoleil la toile cirée de la ſorte ; mais il faut être très-attentif à ce que la cire ne ſe fonde, qu'autant qu'il eſt néceſſaire pour qu'elle pénétre de l'autre côté : alors on la retire promptement ; on la retourne à l'envers, & on la frotte en paſſant fortement la main par-deſſus : le mieux ſeroit d'employer un vaſe de cuivre rond par le fond ; par ce moyen la cire s'étendroit mieux par-tout. Cette préparation étant achevée, le Peintre donne ſa toile au Teinturier en bleu, qui la rend au bout de quelques jours. Il eſt à remarquer que ce ne ſont pas les Peintres ordinaires, mais les ouvriers ou teinturiers particuliers qui ſont cette teinture.

L'indigo ſe prépare ici d'une maniere différente de celle de l'Amérique ; mais ellle n'a rien d'intéreſſant. Pour tein-

dre la toile en bleu, on la trempe dans l'indigo aprété, après l'avoir pliée en double, ensorte que le dessus de la toile soit en dehors, & l'envers en dedans. On la laisse tremper environ une heure & demie, puis on la retire teinte en bleu aux endroits convenables. On voit par-là que les toiles Indiennes méritent autant le nom de teintes que de toiles peintes.

La longueur & la multiplicité de toutes ces opérations, pour teindre en bleu, me fit naître, dit le P. Cœurdoux, une difficulté, ce semble assez naturelle, que je proposai à un des Peintres que je consultois. Ce fut de savoir si l'on n'auroit pas plutôt fait de peindre avec un pinceau les fleurs bleues, sur-tout quand il y en a peu de cette couleur dans le dessein. Il me répondit qu'on le pourroit sans doute; mais que le bleu peint ainsi ne tiendroit pas & disparoîtroit après deux ou trois lessives.

Je lui fis une autre question, & lui demandai à quoi il attribuoit principalement la tenacité & l'adhérence de la couleur bleu. Il me répondit, sans hésiter, que c'étoit à la graine de tavarei. J'avois déja reçu la même réponse d'un

autre Peintre. Cette graine eſt de ce pays-ci, quoiqu'il n'y en ait pas partout. Elle eſt d'un brun clair, ou olivâtre, cylindrique, de la longueur d'une ligne, & comme tranchée par les deux bouts. On a de la peine à la rompre avec les dents; elle eſt inſipide & laiſſe une petite amertume dans la bouche.

Après le bleu, c'eſt le rouge qu'il faut peindre; mais on doit auparavant retirer la cire de la toile, la blanchir & la préparer à recevoir cette couleur. Pour retirer la cire, on met la toile dans de l'eau bouillante; la cire ſe fond, on diminue le feu afin qu'elle ſurnage plus aiſément, & on la retire avec une cuillere, le plus exactement qu'il eſt poſſible; on fait de nouveau bouillir l'eau afin de retirer ce qui pourroit y être reſté de cire. Quoique cette cire ſoit devenue fort ſale, elle ne laiſſe pas de ſervir encore au même uſage.

Il faut maintenant achever de blanchir la toile avant d'y appliquer le rouge. Pour cela, on la lave dans de l'eau ſimple, on la bat neuf à dix fois ſur la pierre, & on la met tremper dans une autre eau où l'on a délayé des crottes de brebis. On la lave encore & on l'é-

tend pendant trois jours au ſoleil, obſervant d'y repandre légerement de l'eau de tems en tems, ainſi qu'on l'a dit plus haut. On délaye enſuite dans de l'eau froide une ſorte de terre nommée *olla*, dont ſe ſervent les blanchiſſeurs, & l'on y met tremper la toile pendant environ une heure, après quoi on allume du feu ſous le vaſe; & quand l'eau commence à bouillir, on en ôte la toile pour aller la laver dans un étang, ſur le bord duquel on la bat environ quatre cent fois ſur la pierre, puis on la tord fortement. On la met tremper enſuite pendant un jour & une nuit dans de l'eau où l'on a délayé une petite quantité de bouſe de vache ou de bufle femelle. On la retire, on la lave de nouveau dans l'étang, & on la déploie pour l'étendre pendant un demi-jour au ſoleil, & l'arroſer légerement de tems en tems. On la remet encore ſur le feu dans un vaſe plein d'eau; & dès que l'eau à un peu bouilli, on en retire la toile pour la laver une derniere fois dans l'étang : la battre un peu & la faire ſécher.

Enfin pour rendre la toile propre à recevoir & retenir la couleur rouge, il

faut réitérer l'opération du cadoucaie, comme on l'a rapportée ci-devant, c'eſt-à-dire qu'on trempe la toile dans une infuſion ſimple de cadou; qu'on la lave enſuite, qu'on la bat ſur la pierre, & qu'on la fait ſécher; qu'après cela on la fait tremper dans du lait de bufle; qu'on l'y agite & qu'on la frotte pendant quelque tems avec les mains: que quand elle en eſt parfaitement imbibée on la retire, on la tord & on la fait ſécher; qu'alors, s'il doit y avoir dans les fleurs rouges, des traits blancs, comme ſont ſouvent les piſtils, les étamines & autres: on peint ces endroits avec de la cire, après quoi on peint enfin avec un pinceau Indien, le rouge qu'on a préparé auparavant. Ce ſont communément les enfans qui peignent le rouge, parce que ce travail eſt moins pénible, à moins qu'on ne voulût donner une grande perfection à l'ouvrage.

La maniere de préparer le rouge conſiſte en ce qui ſuit. On prend de l'eau âpre, c'eſt-à-dire de l'eau de certains puits particuliers, à laquelle on trouve ce goût. Sur deux pintes d'eau, on met deux onces d'alun, réduit en poudre; on y ajoute quatre onces d'un

bois rouge nommé *vartangui*, ou bois de *ſapan*, auſſi réduit en poudre. On met le tout au ſoleil pendant deux jours, avec attention qu'il n'y tombe rien d'aigre ni de ſalé, autrement la couleur perdroit beaucoup de ſa force. Si l'on veut que le rouge ſoit foncé, on y ajoûte de l'alun; on y verſe plus d'eau pour qu'il le ſoit moins. C'eſt par ces deux moyens qu'on fait les nuances & les dégradations du rouge.

Pour compoſer une couleur lie de vin, & un peu violette, il faut prendre une partie du rouge dont on vient de parler, & une partie du noir dont on a vu plus haut la compoſition. On y ajoûte une partie égale de canje de ris, gardé pendant trois mois; & de ce mêlange, il en réſulte la couleur dont il s'agit. Il regne une ſuperſtition ridicule parmi pluſieurs gentils, au ſujet de ce canje aigri : celui qui en a s'en ſervira lui-même tous les jours de la ſemaine; mais le Dimanche, le jeudi & le vendredi, il en refuſera à d'autres qui en manqueroient, dans l'opinion que ce ſeroit chaſſer leur Dieu de leur maiſon, que d'en donner ces jours-là. Au défaut de ce vinaigre de canje, on peut ſe ſervir de vinaigre de

de callou, ou de vin de palmier.

On peut composer différentes couleurs dépendantes du rouge, qu'il est inutile de rapporter. Il suffit de dire qu'elles doivent se peindre en même-tems que le rouge, c'est-à-dire avant que de passer aux opérations dont on va parler, après avoir fait quelques observations sur l'eau âpre qu'on emploie. Les puits qui la fournissent ne sont pas fort communs même dans l'Inde. Quelquefois il ne s'en trouve qu'un seul dans une ville. J'ai goûté de cette eau, rapporte le Missionnaire jésuite, je ne lui ai point trouvé le goût qu'on lui attribue; mais elle m'a paru moins bonne que l'eau ordinaire. On se sert de cette eau préférablement à tout autre, afin que le rouge soit plus beau, disent les uns; & suivant ce qu'en disent d'autres, plus communément. C'est une nécessité de s'en servir, parce qu'autrement le rouge ne tiendroit pas.

Quelque vertu qu'ait l'eau âpre, pour rendre la couleur rouge adhérente, elle ne tiendroit pas suffisamment, & manqueroit d'éclat si l'on manquoit d'y ajoûter la teinture d'imbouré, c'est ce qu'on appelle plus communément *chayaver*, ou

racine de *chaïa*. Mais avant que de la mettre en œuvre, il faut préparer la toile en la lavant dans l'étang le matin, en l'y plongeant plusieurs fois, afin qu'elle s'imbibe d'eau, ce qu'on a principalement en vue, & ce qui ne se fait pas promptement, à cause de l'onctuosité du lait de busle, où auparavant l'on avoit mis cette toile. On la bat une trentaine de fois sur la pierre, & on la fait sécher à moitié.

Tandis qu'on préparoit la toile, on a dû aussi préparer la racine de chaia: on y procéde ainsi. On prend de cette racine bien séche, on la réduit en poudre très-fine, en la pilant dans un mortier de pierre, & non de bois; & on y jette de tems en tems un peu d'eau âpre. On met ensuite environ trois livres de cette poudre dans deux sceaux d'eau ordinaire, tiéde, & on agite le tout avec la main. Cette eau devient rouge; mais elle ne donne à la toile qu'une assez vilaine couleur : aussi ne s'en sert-on que pour donner aux autres couleurs rouges leur derniere perfection. Pour cela, on plonge la toile dans cette teinture, on l'agite & on la tourne dans tous les sens pendant une demi-heure qu'on augmen-

te le feu ſous le vaſe ; & lorſque la main ne peut plus ſoutenir la chaleur de la teinture, ceux qui veulent que leur ouvrage ſoit plus propre & plus parfait, ne manquent pas d'en retirer leur toile, de la tordre & de la faire bien ſécher. En voici la raiſon ; quand on peint le rouge, il eſt difficile qu'il n'en tombe quelques gouttes dans des endroits où il ne doit pas y en avoir ; il eſt vrai qu'alors le Peintre a ſoin de les enlever avec le doigt, autant qu'il peut, à peu près de la même maniere dont nous en uſons lorſque que quelque goutte d'encre eſt tombée ſur le papier où nous écrivons ; mais il reſte toujours des taches que la teinture de chaia rend d'abord plus ſenſibles : c'eſt pourquoi avant que de paſſer outre, on retire la toile, on la fait ſécher comme on vient de le dire, & l'ouvrier recherche ces taches & les enleve le mieux qu'il peut avec un limon coupé en deux parties.

Les taches étant effacées, on remet la toile dans la teinture ; on augmente le feu juſqu'à ce que la main ne puiſſe plus ſoutenir la chaleur : on a ſoin de la tourner & retourner en tous ſens, pendant une demi-heure ou environ. On

éteint alors le feu; & quand la teinture eſt tiéde, on en retire la toile qu'on tord fortement, & que l'on garde ainſi humide, juſqu'au lendemain.

Voyons un peu ce que c'eſt que le chaia, avant de paſſer aux autres couleurs. Cette plante naît d'elle-même, & on ne laiſſe pas d'en ſemer auſſi pour le beſoin qu'on en a. Elle ne pouſſe hors de terre que d'environ un demi-pied. Sa feuille eſt d'un verd clair, large de près de deux lignes, & longue de cinq à ſix, ſa fleur eſt extrêmement petite & bleuâtre. La graine n'eſt gueres plus groſſe que celle du tabac. Cette petite plante pouſſe en terre une racine qui va quelquefois juſqu'à près de quatre pieds, & ce n'eſt pas la meilleure; on lui préfére celle qui n'a qu'un pied ou un pied & demi de long. Cette racine eſt fort menue. Quoiqu'elle pouſſe ſi avant en terre & tout droit, elle ne jette de côté & d'autre que fort peu & de très-petits filamens. Elle eſt jaune quand elle eſt fraîche, & devient brune en ſe ſéchant. Ce n'eſt que quand elle eſt ſéche qu'elle donne à l'eau la couleur rouge, ſur quoi je remarquai une particularité qui m'étonna. J'en avois mis tremper dans de

l'eau qui étoit devenue rouge ; pendant la nuit, un accident fit repandre la liqueur ; mais je fus bien ſurpris de trouver, le lendemain, au fond du vaſe, quelques gouttes d'une liqueur jaune qui s'y étoit ramaſſée. Je ſoupçonnai que quelque corps étranger qui étoit tombé dans le vaſe, avoit cauſé ce changement de couleur ; j'en parlai à un Peintre : il me répondit que cela ne marquoit autre choſe, ſinon que le chaïa dont je m'étois ſervi étoit de bonne eſpéce ; & que lorſque les ouvriers réduiſoient en poudre cette racine, en y jettant un peu d'eau, comme on l'a dit, il étoit aſſez ordinaire qu'elle fût de couleur de ſafran. Je fis encore une autre remarque, c'eſt qu'autour du vaſe renfermé, il s'étoit attaché une pellicule d'un violet aſſez beau. Cette plante ſe vend en paquets ſecs ; on en retranche le haut où ſont les feuilles deſſéchées, & on n'emploie que les racines pour cette teinture.

Comme la toile y a été plongée entierement, & qu'elle a dû être imbibée de cette couleur, il faut la retirer, ſans craindre que les couleurs rouges ſoient endommagées par les opérations ſuivantes.

Elles sont les mêmes que celles dont on a déja parlé; c'est-à-dire, qu'il faut laver la toile dans l'étang, la battre dix ou douze fois sur la pierre, la blanchir avec des crottes de mouton, & le troisieme jour la savonner, la battre & la faire secher en l'humectant légerement de tems en tems. On la laisse humide pendant la nuit, on la lave encore le lendemain, & on la fait secher comme la veille. Enfin à midi on la lave dans de l'eau chaude pour en tirer le savon & toutes les ordures qui pourroient s'y être attachées, & on la fait bien secher.

La couleur verte qu'on veut peindre sur la toile, demande également les préparations suivantes.

On prend un palam ou un peu plus d'une once, de fleur de cadou, une poignée de chayaver; & si l'on veut que le verd soit plus beau, on y ajoute une écorce de grenade. Après avoir réduit ces ingrédiens en poudre, on les met dans trois bouteilles d'eau que l'on fait bouillir, jusqu'à diminution des trois quarts, on verse cette teinture dans un vase, en la passant par un linge; sur une bouteille de cette teinture, on y met une demie once d'alun en poudre;

on agite le tout, & la couleur eſt préparée.

Si on l'applique ſur le bleu, on a de fort beau verd. C'eſt par cette raiſon que lorſque l'ouvrier teint ſa toile en bleu, il a eu ſoin de ne pas peindre de cire les endroits, où il avoit deſſein de peindre du verd, afin que la toile teinte en bleu fût en état de recevoir le verd dans ſon tems. Il eſt ſi néceſſaire de le peindre ſur le bleu, qu'on n'auroit qu'une couleur jaune, ſi on le peignoit ſur une toile blanche.

Il faut avertir que le verd ne tient pas comme le bleu & le rouge; enſorte qu'après avoir lavé la toile quatre ou cinq fois, il diſparoît, & il ne reſte à ſa place que le bleu ſur lequel on l'avoit peint. Il y a cependant un moyen de fixer cette couleur, de façon qu'elle dure autant que la toile même. C'eſt de prendre l'oignon du bananier, de le piler encore frais, & d'en tirer le ſuc. Sur une bouteille, de teinture verte on met quatre à cinq cuillerées de ce ſuc, & le verd devient ineffaçable. L'inconvénient eſt que ce ſuc fait perdre au verd une partie de ſa beauté.

Il ne reſte plus à parler que de la

couleur jaune ; elle ne demande pas une longue explication. La même couleur qui sert pour le verd, en peignant sur le bleu, sert pour le jaune, en peignant sur la toile blanche. Mais cette couleur n'est pas fort tenace, elle disparoît après avoir été lavée un certain nombre de fois. Cependant quand on se contente de savoner légerement ces toiles, ou de les laver dans du petit lait aigri, mêlé de suc de limon, ou bien encore de les faire tremper dans de l'eau où l'on aura délayé un peu de bouze de vache, & qui aura été passée au travers d'un linge, ces couleurs durent bien plus long-tems.

Faisons un peu connoître les pinceaux Indiens. Ils ne sont autre chose qu'un petit morceau de bois de bambou aiguisé & fendu par le bout, à la distance d'un travers de doigt de la pointe. On y attache un petit morceau d'étoffe imbibée de la couleur qu'on veut employer, & on le presse avec les doigts pour l'exprimer. Celui dont on se sert pour peindre la cire, est de fer, de la longueur de trois travers de doigt, ou un peu plus. Il est mince par le haut & s'insere dans un petit bâton pour servir de manche ; il est fendu par le bout, &

forme un cercle au milieu, autour duquel on attache un pelotton de cheveux de la grosseur d'une mascade. Ces cheveux s'imbibent de la cire chaude qui coule peu à peu par l'extrêmité de cette espéce de pinceau.

Ajoutons ici la lettre d'un savant naturaliste sur les méthodes Indiennes qu'on vient de voir. Monsieur le Poivre à qui elles sont dûes, a résidé longtems dans l'Inde, & a essayé plusieurs fois de mettre en pratique ce que le P. Cœurdoux avoit écrit sur les toiles peintes. C'est ce qui lui a fait faire des observations & des réflexions qui sont la matiere de cette lettre adressée au P. Cœurdoux même. Elles ont le double mérite d'être l'ouvrage de l'expérience, & de la théorie la plus profonde. Pourroient-elles manquer d'être agréables aux amateurs des beaux arts dont elles ont la perfection en vûe?

Mon premier essai de peindre à la façon Indienne est enfin achevé; il l'auroit été plutôt, sans cette paresse & cette lenteur dont les ouvriers de ce pays ne se défont jamais. Il m'a fallu user de beaucoup de patience pour les suivre dans toutes leurs opérations; ainsi

il n'a pas tenu à moi de vous ſatisfaire plutôt ſur les remarques que vous m'avez demandées.

Dans mon premier ouvrage mon deſſein a été, non-ſeulement de m'inſtruire de la façon dont les Malebares peignent leurs toiles, mais encore de faire diverſes expériences, pour ſavoir ſi en Europe on ne pourroit pas ſuppléer aux drogues dont ils ſe ſervent, & que nous n'avons pas.

Je n'ai même ſuivi la méthode avec laquelle ils travaillent, & dont ils ſont eſclaves, qu'autant que je l'ai crue néceſſaire pour la connoître moi-même & pour la ſavoir. D'ailleurs je m'en ſuis ſouvent écarté, pour voir ſi l'on ne pourroit pas réuſſir autrement, & faire avec moins de façons des ouvrages plus finis.

Je vous avouerai que je n'ai réuſſi qu'imparfaitement en bien des articles; d'autres ont manqué abſolument. Quelquefois j'ai été plus heureux. C'eſt le ſort de ceux qui ſont les premieres expériences, & qui voulant perfectionner des arts trop imparfaits, commencent par ſecouer le joug de la coutume, & par s'affranchir des regles ordinaires. Voici donc en peu de mots, les remar-

ques que m'ont fourni les premiers essais.

Je dois rendre justice aux recherches que vous avez faites. Vos découvertes sont très-justes & fort exactes. Les amateurs des arts doivent vous savoir bon gré des connoissances nouvelles que vous leur avez fournies sur cet article. Je trouve dans votre lettre les différentes opérations de nos peintres expliquées assez clairement, & bien détaillées ; je désirerois seulement que vous pussiez donner en Europe une notion plus distincte des diverses drogues qui entrent ici dans la peinture des indiennes ; ce seroit rendre un service réel à nos curieux d'Europe, que de leur donner quelques explications sur le fruit que vous nommez cadoucaie, & sur la plante dont vous avez parlé sous le nom de chaia. Ce sont-là les deux ingrédiens les plus essentiels, dont le défaut de connoissance, pourroit empêcher de réussir ceux qui voudroient tenter en Europe d'imiter les peintures de l'Inde.

Le cadoucaie est un vrai myrobolan dont, comme vous savez, nos droguistes distinguent jusqu'à cinq espéces. Le myrobolan Citrin, le myrobolan Indien ou noir, le chébule, l'emblique, & le

myrobolan Bellerique. Nos Malebares ne se servent que des deux premieres espéces qui ont beaucoup de sel essentiel & d'huile. Après les avoir broyées, ils les mettent avec du lait de bufle. Cette espéce de lait n'est point absolument nécessaire. J'ai éprouvé que celui de vache fait le même effet. Si c'est l'onctuosité du premier qui le rend préférable au second dans ce pays-ci, la même raison n'est pas pour l'Europe, où le lait de vache est beaucoup plus onctueux que tous les laits que l'on peut trouver dans l'Inde.

Je ne crois pas que l'on doive attribuer l'adhérence des couleurs à cette premiere préparation que l'on fait ici aux toiles. Elle ne sert absolument qu'à les rendre susceptibles de toutes les couleurs que l'on veut ensuite y appliquer, lesquelles s'emboiroient ou se répandroient trop, à peu près comme fait notre encre sur un papier qui n'est pas aluminé.

Les Chinois ont, comme les Indiens, le secret de peindre les toiles, du moins avec la couleur rouge. Avant d'y travailler, ils y donnent les mêmes préparations qu'à leurs papiers; c'est-à-dire,

qu'ils les imbibent d'une mixtion d'alun & de colle extrêmement claire. Leurs ouvrages n'en sont pas moins ineffaçables, quoiqu'il n'y ait ni cadou, ni lait de bufle. Ce cadou ne me paroît donc avoir aucune autre utilité que celle de noircir ce premier trait dont les Malebares se servent pour marquer d'abord leur dessein, après en avoir tiré le poncis ; en effet j'ai remarqué que cette drogue n'est d'abord qu'une eau roussеatre chargée de parties vitrioliques, qui ne devient noire que lorsqu'elle est appliquée sur la préparation du cadoucaie ; ainsi la noix de galle fera le même effet.

J'ai fait une autre expérience qui m'a réussi. C'est que nos toiles d'Europe sont tout aussi susceptibles des mêmes peintures, que celles de l'Inde. J'ai teint un mouchoir blanc d'une toile commune de Bretagne, avec la préparation de bois de sapan, lequel fait un fort bel effet. Je l'ai fait laver plusieurs fois, & la couleur en est toujours également brillante.

Je crois qu'au lieu de bois de sapan, on pourroit se servir avec plus d'avantage de teinture de bois de fernanbouc

ou même de cochenille. Celle-ci l'emporteroit infiniment ſur tout ce que l'on peut faire avec le bois de ſapan qui eſt abſolument le même que ce que nous appellons en France bois de Breſil. J'en ai fait l'expérience avec un peu de carmin, lequel quoiqu'entierement gâté, a pourtant ſur la toile autant d'éclat que les peintures les plus fraiches des Indiens.

Pour ce qui regarde le chayaver, il eſt viſible que c'eſt à ſa racine que les couleurs, au moins le rouge, doivent leur adhérence & leur ténacité. Avant de faire bouillir la toile peinte dans une décoction de cette racine, on ne peut impunément confier la nouvelle peinture au blanchiſſage. La couleur s'efface ; elle ne devient ſuffiſamment adhérente que lorſqu'elle a été ſuffiſamment pénétrée des ſels alcalis de cette racine.

Il me paroît que cette plante n'eſt autre choſe que ce que M. Tournefort appelle *gallium album vulgare*. La deſcription que ce ſavant botaniſte fait de ſa plante, eſt abſolument la même que celle qu'on pourroit faire du chayaver.

Au moins eſt-il vrai que les deux plantes, ſi elles ſont différentes, ont un même effet, qui eſt de faire cailler le lait. C'eſt une expérience que j'ai faite.

Cette lettre, dit enſuite le P. Cœurdoux, m'a donné occaſion de faire quelques recherches, & de nouvelles réflexions qui pourront être auſſi de quelque utilité.

1°. Quoique le cadoucaie ſoit la premiere eſpéce de myrobolan de nos droguiſtes, les Indiens ne le confondent pas comme eux ſous le même nom, avec des fruits produits par des arbres fort différens.

2°. Comme nous diſtinguons les cerneaux des noix mûres, de même auſſi les peintres & les marchands indiens diſtinguent les pindjou cadoucaies; c'eſt-à-dire, ceux qu'on a cueillis encore verds & tendres pour les faire ſecher en cet état de ceux qu'on a laiſſé mûrir avant que de les cueillir. Ils paroiſſent fort différens à la vûe, mais il eſt ſûr que ce ſont les fruits des mêmes arbres.

La raiſon de cette diſtinction, & des différentes récoltes de cadoucaie vient de la différence des eaux âpres, propres à la peinture dont on a parlé ailleurs,

lesquelles ne sont pas absolument les mêmes, ni si bonnes par-tout, & au défaut desquelles il faut suppléer par des cadoucaies plus âpres, comme ayant été recueillis avant leur maturité.

Par exemple la qualité des eaux de Madras exige qu'on se serve des pindjous cadoucaies, au lieu qu'à Pondichery il faut se servir de ceux qui ont été cueillis en mâturité; tous les peintres ne conviennent pas que ce soit le défaut d'un certain degré d'aprêté dans les eaux qui oblige à se servir des myrobolans cueillis tendres. Il y en a qui prétendent au contraire que c'est avec les eaux plus âpres qu'il faut user des pindjous cadoucaies, lesquels ont, selon eux, moins d'aprêté que ceux qui ont bien mûri. Quoi qu'il en soit, il est assez étonnant que les Indiens, ayent découvert, dans la différence de maturité de ces fruits, le supplément au défaut de certaines eaux propres, d'ailleurs à la teinture & à la peinture.

Ces cadoucaies pindjous sont d'autant meilleurs qu'ils sont plus petits. Il y en a qui ont à peine six lignes de longueur; ils sont les uns de couleur brune, & les autres assez noirs; mais cette dif-

férence de couleur n'eſt qu'accidentelle, & ne déſigne point des eſpèces différentes. Comme ils ont été cueillis verds, il n'eſt pas étonnant que leur ſuperficie ſe trouve toute couverte de rides, lorſqu'ils ſont deſſechés. Mais parce qu'il a fallu beaucoup plus de travail pour les ramaſſer & pour les faire ſecher, leur prix eſt beaucoup plus haut que celui des Cadoucaies qui ont bien mûri.

Il faut mettre au nombre des pindjous cadoucaies une ſorte de myrobolans bruns ou noirs, comme les petits dont on vient de parler, mais qui ſont plus gros & plus grands que ceux dont ſe ſervent les peintres de Pondichery, quoiqu'ils ayent été cueillis étant mûrs. J'avois peine à le croire, obſerve le P. Cœurdoux; mais un Peintre Indien m'en convainquit, en caſſant devant moi un de ces gros cadoucaies & ſon noyau, dont il me fit remarquer la pulpe mal nourrie, & couverte d'une peau brune ; au lieu qu'un cadoucaie bien mûr qu'il caſſa auſſi, avoit dans ſon noyau une pulpe bien conditionnée & blanche comme une amande. La raiſon de cette différence eſt, que ſous un même genre d'arbre de cadou, il y en a pluſieurs

eſpéces, donc les fruits ſont de groſſeur différente, comme nos pommes ne ſont pas toutes d'égale groſſeur, conſéquemment aux différentes eſpéces de pommiers qui les portent.

J'ai appris tout ce détail, continue notre Miſſionnaire, que nous laiſſerons parler juſqu'à la fin, de l'art des teintures indiennes, d'un marchand droguiſte du pays. Il m'a aſſuré que c'étoit ſur tout du côté des provinces du nord que venoient les gros cadoucaies, & que tels étoient ceux qu'on apportoit de Surate. Il me confirma auſſi ce que j'ai dit plus haut, ſur la foi des peintres Indiens, que les cadoucaies pindjous & les autres qui n'ont été ramaſſés qu'après avoir bien mûri, étoient abſolument les mêmes fruits & des mêmes arbres, m'aſſurant que dans ſa jeuneſſe il avoit voyagé à l'oueſt de Pondichery, & juſqu'à la chaîne des montagnes voiſines de la côte de Malebar d'où l'on apporte ces fruits, & qu'il en avoit vû faire la récolte.

Il ne faut pas omettre ici une autre production de l'arbre cadou, & qu'on appelle cadoucaïpou; c'eſt-à-dire, fleur de cadoucaie, quoique ce ne ſoit rien moins que ſa fleur. C'eſt une eſpèce de

fruit ſec, ou ſimplement une coque aplatie, & ſouvent orbiculaire de couleur de feuille morte par deſſus, & d'un brun velouté en dedans. Elle eſt vuide & paroît n'avoir jamais rien contenu, ſi ce n'eſt les œufs des inſectes qui ont probablement occaſionné ſa naiſſance: car cette eſpéce de noix ſe trouve ſur les feuilles mêmes du cadou, & eſt produite de la même façon que les noix de galle, & quelques autres excroiſſances pareilles qui ſe trouvent ſur les feuilles de certains arbres en Europe.

Il y a des cadoucaïpou qui ont juſqu'à un pouce de diametre. Il y en a de beaucoup plus petits. La deſcription que fait Lemery, de la noix vomique, convient fort au cadou caipou. Dans le doute, ſi ce ne l'étoit point en effet, on en a donné une doſe conſidérable à un chien qui n'en a point été incommodé. Il a même paru que cette drogue lui avoit fait du bien comme aux hommes. Les médecins du pays l'employent utilement contre les tranchées & les cours de ventre, moyennant quelques préparations: Il eſt étonnant qu'une drogue auſſi efficace que celle-ci, ſoit inconnue en Europe, ainſi que m'en

a assuré M. Mabile, docteur en médecine.

Quoiqu'il en soit, cette espéce de noix de galle est d'une grande utilité pour peindre les toiles, ainsi qu'on l'a vû ci-devant. Les teinturiers l'employent aussi pour teindre en jaune, & la méthode est plus simple. Pour teindre six coudées de toile; on prend quatre palams de cadoucaipou, on les brise en petits morceaux, & on les fait tremper ou infuser environ une demi-heure dans seize ou dix-sept livres d'eau âpres, ou même d'autre eau, pourvû qu'elle ne soit ni salée ni saumache; on la fait bouillir ensuite, jusqu'à diminution d'un quart: quand elle est un peu réfroidie, on y trempe la toile, ensorte qu'elle soit bien imbibée de la liqueur; on la tord ensuite légerement, & on la fait bien secher au soleil.

On fait de plus dissoudre dans seize livres d'eau, deux palams d'alun réduit en poudre; on le fait chauffer jusqu'à ce qu'elle soit plus que tiede, & on y plonge alors la même toile qu'on tord légerement, & qu'on fait ensuite secher une seconde fois au soleil. Une toile bleue teinte dans la même préparation

& de la même façon, ſe trouve teinte en verd. On teint encore en jaune avec moins de préparation & de frais. Pour la même quantité de toile, on prend un palam de cadoucaipou qu'on briſe ſur une pierre avec un cilindre; on y jette un peu d'eau, enſorte que cet ingrédient forme une eſpéce de pâte. On la fait tremper dans deux ou trois pintes d'eau qu'on paſſe enſuite par un linge, & on y ajoute trois fois autant de la plante appellée *terramerita* que l'on prépare de la même façon que le cadoücaipou. On fait chauffer cette eau, & on y plonge la toile qui ſe trouve teinte en jaune après qu'on l'a fait ſecher, non pas au ſoleil, mais à l'ombre, ſans quoi cette couleur qui n'eſt ni belle ni tenace, rougiroit ou bruniroit promptement.

Quant à la qualité du cadoucaie, de contribuer à l'adhérence des couleurs, M. le Poivre croit devoir la lui refuſer, en quoi je ne puis être entierement de ſon ſentiment. Celui des Indiens lui eſt auſſi oppoſé. Le mémoire de M. Paradis, ſur la teinture en rouge qu'on verra ci-après, prouve qu'on emploie ce fruit pour des teintures dans leſquelles il ne

s'agit nullement de gommer la toile ; comme on en use avec le papier à écrire : l'exemple des Chinois qui peignent fort bien en rouge sans cadoucaie, prouve au plus que c'est un ingrédient qui leur manque, & qu'ils y suppléent d'ailleurs comme ils ont fait pour le chayaver qui paroît leur être inconnu.

Pour décider la question ; savoir, si le chayaver est la même plante que le *gallium album vulgare*, le plus court seroit d'en envoyer de la même graine en France ; mais ce qui peut faire douter que ces deux plantes soient la même, malgré les rapports qu'elles peuvent avoir, c'est qu'aucun botaniste n'attribue au *gallium album vulgare* les longues racines qui caractérisent en quelque sorte le chayaver des Indes.

Pour achever de recueillir tout ce que les Missionnaires ont écrit sur l'art de teindre les toiles dans les Indes, il ne nous reste plus qu'à donner ici l'extrait d'un mémoire sur les différentes façons de teindre en rouge.

Les teinturiers Indiens s'y prennent de trois façons. Elles seront expliquées chacune à son rang ; mais prévenons que la premiere, bien plus composée

que les deux autres, eſt auſſi la meilleure & donne un rouge plus adhérent, & que la derniere eſt la plus imparfaite.

Premiere façon de teindre les toiles en rouge.

Pour teindre un coupon de toile de coton de cinq coudées de long, on prend d'abord la tige d'une plante nommée nayourivi, avec les branches & les feuilles que l'on fait ſecher, puis bruler pour en avoir la cendre. On met cette cendre dans un vaſe de terre contenant environ neuf pintes d'eau âpre dont on a parlé ci-devant, & on la laiſſe infuſer pendant trois heures. Alors on paſſe cette eau dans un linge, & l'on en prend une quantité ſuffiſante pour en bien mouiller & imbiber les toiles. On y délaiſſe des crottes de brebis de la groſſeur d'un œuf, auxquelles on joint la valeur d'un verre ordinaire d'un levain, dont on trouvera ci-après la compoſition.

Enfin on verſe ſur le tout une ſerre (a)

(a) La ſerre eſt une meſure cilindrique de trois pouces de diametre & d'autant de profondeur. C'eſt auſſi un poids Indien qui équivaut à neuf de nos onces.

d'huile de gergelin (*a*). Lorſque toutes ces drogues ont été bien délayées, ſi l'infuſion de cendres eſt bonne, l'huile rendra l'eau blanchâtre, & ne ſurnagera pas. Le contraire arriveroit ſi les cendres étoient mêlées avec celles de quelque autre bois que le nayourivi. Cette préparation faite, on y trempe la toile qu'on pétrit bien dans le fond du vaſe, & on la laiſſe enſuite ramaſſée pendant douze heures; c'eſt-à-dire, du matin au ſoir. Alors on verſe deſſus un peu d'eau de cendre ſimple, afin d'y entretenir l'humidité néceſſaire pour pouvoir, en la pétriſſant encore, la pénétrer dans toutes ſes parties; après quoi on la laiſſe encore ramaſſée dans le fond du même vaſe, juſqu'au lendemain matin.

Ce ſecond jour on agite la toile, & on la pétrit comme la veille, de façon qu'elle ſe trouve humectée également. Enſuite l'ayant tordue & ſecouée pluſieurs fois, on l'étend au ſoleil le plus ardent, juſqu'au ſoir qu'on la replonge,

(*a*) L'huile de gergelin, comme on l'appelle aux Indes, du terme Portugais, n'eſt autre choſe que l'huile de ſeſame. A ſon défaut on peut ſe ſervir de ſain-doux liquefié.

&

& qu'on l'agite dans la même préparation qu'on a eu ſoin de conſerver, & dans laquelle on l'a laiſſée paſſer la nuit. Mais comme cette préparation ſe trouve diminuée, on remplace ce qu'elle a perdu par de l'eau de cendre ſimple qui la rend à la fois plus liquide & plus propre à embraſſer toutes les parties de la toile. L'opération dont on vient de parler, doit ſe répéter pendant huit jours & huit nuits. Voyons en quoi conſiſte ce levain dont nous avons promis la compoſition.

Ce levain n'eſt autre choſe que de l'eau âpre dans laquelle on a fait infuſer des cendres de Nayourivi, à laquelle on a joint la fiente de cabri & l'huile de gergelin, & qu'on a laiſſé fermenter pendant deux fois vingt-quatre heures. On conſerve ce levain dans des vaſes de terre, & on s'en ſert chaque fois qu'on veut préparer les toiles, ainſi qu'on vient de le voir.

La toile ayant donc été préparée pendant huit jours & huit nuits, on la lave dans l'eau où l'on a fait infuſer des cendres ordinaires pour en tirer l'huile, juſqu à ce qu'elle blanchiſſe un peu, & de-là dans de l'eau ſimple, mais toujours

âpre ; enſuite on la fait ſecher au ſoleil ; pendant les préparations dont on a parlé, on fait ſecher & pulvériſer de la feuille de *cacha*. (*a*) On en prend une ſerre qu'on détrempe dans de l'eau âpre toute ſimple, & en quantité ſuffiſante pour en bien impregner la toile que l'on agite cinq à ſix fois, & qu'on laiſſe paſſer la nuit dans cette eau. Ceci ne ſe fait qu'une fois. Le lendemain matin on tord la toile, & l'on en exprime l'eau à un certain point ; enſuite on la fait ſecher au ſoleil juſqu'au ſoir. Cette préparation qui lui donne un œil jaunâtre étant achevée, on paſſe à la ſuivante.

Après avoir fait ſecher & pulveriſer la peau ou l'écorce des racines d'un arbre nommé *nouna* (*b*) par les Indiens,

---

(*a*) Le cacha eſt un grand arbre commun aux Indes, & dont la feuille eſt d'une conſiſtance aſſez ſemblable à celle du laurier, mais plus moelleuſe, plus courte & plus arrondie par le bout. Sa fleur eſt bleue.

(*b*) Le nouna eſt un grand arbre dont les feuilles ſont longues d'environ trois pouces & demi, & larges de quinze lignes. Son fruit eſt à peu près de la groſſeur d'une petite noix, & couvert d'une peau verte contenant dans des

& *naucoul* par les Portugais de ce pays-ci, on prend une ſerre de cette poudre qu'on délaye comme celle du cacha dans l'eau ſimple. On y plonge, & l'on y agite pareillement la toile; & l'on l'y laiſſe auſſi paſſer la nuit, pour l'en retirer le lendemain, la tordre, & la faire ſecher, juſqu'au ſoir qu'on la replonge dans la même eau. Elle y paſſe une ſeconde nuit, & on la retire le troiſieme jour pour la faire ſecher. Cette derniere préparation lui communique une couleur rougeâtre à laquelle le chaver donne la force & l'adhérence.

Pendant qu'on prépare la toile, comme on vieut de le dire, on doit auſſi préparer les racines de chayaver; ce qui conſiſte à les émonder, à rejetter les extrémités du côté du gros bout, de la longueur d'un pouce, à hacher le reſte, de la longueur de cinq à ſix lignes, pour le piler plus facilement dans un mortier de pierre, en quantité à peu près d'une ſere; enfin à l'humecter avec

cellules, cinq à ſix pepins ou noyaux. Les Malebares mangent de ce fruit en *acharts*; c'eſt-à-dire, préparé de la même maniere que nos cornichons.

de l'eau ſimple, tant pour former une eſpéce de pâte de cette racine, que pour empêcher que la pouſſiere ne s'éleve & ne ſe perde.

Ce chayaver ainſi préparé, on le délaye dans environ neuf pintes d'eau ſimple. On y plonge & agite la toile qu'on y laiſſe paſſer la nuit. Le lendemain matin on la tord fortement, & on la fait ſecher au ſoleil pendant huit jours conſécutifs. Chacun de ces huit jours, charge de plus en plus cette toile de couleur qui parvient enfin à un rouge foncé. Les huit jours expirés, on prend deux ſerres de la même poudre de chayaver qu'on met dans un autre vaſe de terre avec environ dix pintes d'eau qu'on fait chauffer ſur un feu moderé, juſqu'à ce que l'eau s'éleve un peu; & quand l'eau bout bien fort, on retire le bois qui reſtoit ſous le vaſe qu'on laiſſe ſur la braiſe pendant dix-huit heures, ſans le toucher, ni alimenter le feu par de nouveau bois.

Pendant toute cette opération on a grand ſoin d'agiter la toile avec un bâton, afin que la teinture en pénétre mieux toutes les parties. Les dix-huit heures paſſées, on retire cette toile,

on la lave dans de l'eau ſimple & fraîche, & enſuite on la ſuſpend pour la faire ſecher, & de cette façon la toile eſt teinte en rouge foncé de la premiere ſorte.

Une remarque à faire, eſt que, quand on a commencé une teinture avec une ſorte d'eau, il ne faut plus la changer, mais s'en ſervir dans toutes les opérations juſqu'à la fin. Les plus fraiches racines du chaya ou chayaver ſont les meilleures, fuſſent-elles tirées de la terre le jour même, pourvû qu'elles ayent le tems de ſecher; ce qui ſe peut faire bien promptement, vû la fineſſe de cette racine. Cependant au bout d'un an elles ſont encore bonnes, & même leurs qualités exiſtent encore après trois ans, mais elles diminuent toujours de bonté.

Seconde façon de teindre les toiles en rouge.

Pour teindre un coupon de toile de cinq coudées de longueur, on commence par la faire blanchir, après quoi on prend deux cadoux pour chaque coudée de toile; on en tire les noyaux, & on broye les fruits ſur une pierre avec un cylindre, ayant attention de l'humecter avec de l'eau âpre; de façon

que le tout forme une eſpéce de pâte plus ſeche que liquide, que l'on délaye dans l'eau en quantité ſuffiſante, pour bien humecter la toile qu'on a à teindre. Cette toile ainſi humectée, on la tord légerement pour qu'elle ne ſoit pas trop deſſechée; puis après l'avoir ſecouée, on l'étend à l'ombre où on la laiſſe ſecher. Cette préparation qui lui donne un œil jaunâtre, la diſpoſe à recevoir la couleur du chayaver, & l'y attache plus intimement.

La toile étant ainſi apprêtée, on prend un vaſe de terre dans lequel on fait un peu chauffer environ une pinte d'eau. On y verſe un palam d'alun pulverisé, qui fond ſur le champ, & auſſitôt on retire de deſſus le feu le vaſe dans lequel on verſe deux ou trois pintes d'eau fraiche; enſuite on étend la toile ſur l'herbe au ſoleil, & on prend un chiffon de linge net que l'on trempe dans cette eau, & que l'on paſſe ſur le côté apparent de cette toile d'un bout à l'autre, en retrempant d'inſtant en inſtant, le chiffon dans l'eau. On en fait enſuite autant à l'autre côté de la toile, & on la laiſſe ſecher; puis on la porte à l'étang dans lequel on l'agite trois ou

quatre fois pour enlever une partie d'alun, & étendre plus également le reſte. De-là on va l'étendre encore ſur l'herbe, où on lui donne une ſeconde couche d'alun, de la même façon qu'on vient de le dire, & on la laiſſe ſecher.

On obſerve ſeulement cette derniere fois, qu'il ne faut pas que la toile ſoit abſolument ſeche pour lui donner la ſeconde eau d'alun, ſans doute afin que celle-ci s'étende plus facilement & plus également.

Cette double opération étant finie & la toile bien ſeche, on la reporte à l'étang où on la plonge une vingtaine de fois, en la frappant chaque fois d'une dixaine de coups, ſur des pierres de taille placées exprès ſur le bord de cet étang; ce qui ſe fait en fronçant la toile, & en la ramaſſant dans la main par un côté de ſes lés, & en reprenant enſuite le côté de l'autre lé. On frappe la pierre en empoignant la toile par les plis qu'on a fait, paſſant l'extrêmité qu'on tient à celle qu'on bat, juſqu'à ce que cette toile ait été frappée deux cents fois; cette toile ainſi lavée, on l'étend au ſoleil, & on la laiſſe ſecher.

Alors on prend la quantité de cinq

livres & demie de racine de chayaver qu'on prépare, ainsi qu'il est marqué ci-devant, & qu'on verse dans un grand vase de terre, contenant environ quinze pintes d'eau, plus que tiede, mais qui ne bouillonne pas encore; ayant bien remüé cette eau pendant une demi heure, on y plonge la toile, après quoi l'on augmente le feu, de façon à faire fortement bouillir pendant cinq heures, le tout qu'on laisse encore trois heures sur le feu, tel qu'il est, sans y mettre d'autre bois pour l'entretenir. On observera, pendant cette préparation, de soulever & de remuer la toile avec un bâton, au moins de demi heure en demi heure, afin qu'elle puisse être plus facilement & plus également pénétrée de la teinture.

Les huit heures expirées, on retire la toile du chayaver, pour la secouer, la tordre & la laisser ramassée sur elle-même pendant une nuit. Le lendemain matin l'ayant lavée à l'étang pour en détacher les brins de chayaver & les autres ordures, on la fait secher au soleil, en l'etendant bien; moyennant quoi cette toile se trouve teinte en rouge.

Troisieme façon de teindre les toiles en rouge avec le bois de sapan ou de bresil.

La même longueur de toile blanchie ou crue, se prépare avec le cadou broyé & détrempé, comme dans la seconde façon, & on la fait secher à l'ombre.

On prend du bois de sapan brisé en plusieurs petits morceaux, de la longueur du doigt, qu'on laisse infuser douze à quinze heures dans neuf à dix pintes d'eau fraiche toujours âpre, laquelle on met sur le feu, jusqu'à ce qu'elle ait fait trois ou quatre bouillons. On la retire alors du feu pour la séparer de son sédiment. On la verse par inclinaison dans un autre vase de terre où on la laisse réfroidir. Dans cet état on en prend une partie, dans laquelle on plonge la toile qu'on y agite un peu, & qu'on retire aussi-tôt. On la tord jusqu'à un certain point, & on la fait secher à l'ombre. Quand cette toile est seche, on recommence cette opération, & on la répéte jusqu'à ce qu'on ait remarqué que la couleur n'est pas assez foncée.

Cela fait, on met dans un vase de terre environ une demi pinte d'eau,

dans laquelle on jette un demi palam d'alun pulvérisé, & l'on fait chauffer le tout, jusqu'à ce qu'on voye fremir l'eau. On la verse aussi-tôt dans un autre vase, contenant une pinte d'eau fraiche. Ayant bien agité le tout, on y plonge la toile; & lorsqu'elle est bien imbibée de cette composition, on la tord légerement, de peur d'en détacher la couleur, après quoi on l'étend & on la fait secher à l'ombre; ce qui acheve cette sorte de teinture à la vérité assez imparfaite, puisqu'elle se détache à la lessive, & s'évapore au soleil. On remarquera, que cette derniere préparation d'alun, occasionne un changement notable dans la couleur de cette toile qui, d'un rouge orangé, passe aussitôt à un rouge foncé, tirant sur la couleur de sang de bœuf.

A la suite du Mémoire qu'on vient de lire, sont jointes les remarques du P. Cœurdoux. Elles sont trop intéressantes pour être suprimées.

Le nayourivi est une plante qui croît par tout aux Indes, sans qu'on la seme. Quoique les Indiens la fassent entrer dans leurs remedes, ainsi que presque toutes les autres plantes, on pourroit

la mettre au nombre des mauvaiſes herbes, ſi elle n'étoit employée auſſi utilement qu'elle l'eſt pour teindre les toiles & le fil en rouge. Voici la deſcription de cette plante, par M. Binot, Docteur en Médecine.

La racine du nayourivi eſt fort longue, fibreuſe, recouverte d'une écorce cendrée, ſe caſſant très-difficilement, & s'enfonçant en terre en forme de pivot. De la circonférence de cette racine principale, naiſſent, de diſtance en diſtance, des filets fort longs qui en donnent d'autres plus petits. Il y a de ces filets qui ont plus d'un pied de longueur.

Du collet de cette racine, qui a quelquefois trois lignes de diametre, ſort une tige qui ſe diviſe ſouvent en pluſieurs autres dès ſon origine. Chaque tige a des nœuds de diſtance en diſtance, & ordinairement de chaque nœud ſortent deux branches qui ont auſſi leurs nœuds, d'où ſortent d'autres branches plus petites, & à l'extrémité de chacune de ces branches naiſſent des fleurs.

Les feuilles ſont oppoſées & naiſſent deux à deux, de maniere que les deux d'en bas forment une croix avec les deux autres qui les ſurmontent, & ainſi

ſucceſſivement, ces deux feuilles enveloppent toujours un des nœuds de la tige.

Ces feuilles ont environ quatre pouces de long ſur deux, dans leur plus grande largeur, Elle ſont arrondies à leur extrémité, & ſe terminent en pointe à leur baſe. Elles portent ſur la tige par un pédicule fort grêle & long au plus d'une ligne. De la côte principale naiſſent pluſieurs nervûres oppoſées; les feuilles ſont fort minces, d'un verd-pâle en deſſus, & d'un verd plus pâle en deſſous ; elles ſont légerement vélues des deux côtés; les tiges ſont verdâtres, & dans quelques endroits rougeâtres; elles contiennent dans leur intérieur une moëlle blanchâtre : les nœuds de cette plante ſont fort dûrs. La plante à un port déſagréable, & croît à la hauteur de quatre pieds ou environ.

Les parties qui compoſent la fleur de cette plante ſont ſi petites qu'on a beſoin d'une bonne loupe pour les diſtinguer. Cette fleur eſt à étamines. Du fond d'un calice, compoſée de cinq parties croiſées juſqu'à leur baſe, naiſſent cinq étamines diſpoſées autour d'un embrion qui devient dans la ſuite une ſemence.

Cet embrion eſt terminé par un ſtilet très-fin, garni d'une petite tête à ſon extrémité ; les étamines ont environ une demi-ligne ou trois quarts de ligne de longueur, ſurmontée par de petites têtes rougeâtres.

Chacune des parties qui compoſent le calice, eſt coriace, très-dur, un peu vélue en dehors, verdâtre en deſſus, terminée par une pointe fort aigue, tirant ſur le rouge ; le contour de chacune de ces feuilles tire un peu ſur le blanc ; elles ont une ligne & un quart environ de longueur, ſur un tiers de ligne au plus de largeur. La partie inférieure du calice eſt collée contre la tige, & on n'y remarque point de pellicule. De la baſe de ce calice, naiſſent deux petites pellicules d'un rouge fort vif, de la même figure que les feuilles du calice, mais beaucoup plus petites, n'ayant au plus qu'une demi-ligne de longueur. La diſpoſition de tous ces calices eſt ſinguliere, en ce qu'ils ont tous la pointe tournée contre terre. Ces calices ſont diſpoſés en rond autour des extrémités de quelques branches, éloignés les uns des autres d'environ deux lignes, au nombre quelquefois de deux ou trois

cent ; ce qui forme des eſpéces de queues hériſſées.

Chaque calice renferme un embrion de graine, qui devient dans la ſuite une ſemence longuette , d'un brun foncé ou noirâtre, cylindrique, longue d'environ une demi-ligne ſur un quart de ligne de diametre.

On connoît ſi l'infuſion des cendres de nayourivi eſt trop ou trop peu chargée par les expériences ſuivantes. Sur une cuillerée ou environ de cette infuſion , on y laiſſe tomber quelques gouttes d'huile de gergelin, ou de ſéſame, & on les mêle enſemble avec le doigt. Si l'eau eſt trop chargée des ſels de la plante, elle prendra une couleur jaunâtre ; ſi elle l'eſt trop peu, l'huile ne ſe mêlera pas bien, & ſurnagera en partie. Quand l'infuſion eſt telle qu'elle doit être , elle devient blanche comme du lait : d'où il s'enſuit que ſi l'infuſion eſt trop foible , il faut y ajouter des cendres ; ſi elle trop forte, on y verſe de l'eau. Il n'eſt point du tout indifférent de ſe ſervir d'une infuſion exacte ou non ; l'infuſion trop forte rendroit les fils caſſants & difficiles à être tiſſus.

Non-ſeulement le ſaindoux peut ſup-

pléer à l'huile de ſéſame, mais il lui eſt préférable, & on ne ſe ſert de cette derniere dans l'Inde, que par économie : l'inconvénient, pour l'Europe, ſeroit d'en avoir qui demeura toujours liquide. On ajoute auſſi que les crottes de brebis ſont meilleures que celles de chèvres, leſquelles étant plus chaudes de leur nature, peuvent brûler les toiles. L'on ne fait pas difficnlté de rapporter ces minuties, en faveur de ceux qui voudront faire des expériences, parce que ſouvent des eſſais ne réuſiſſent mal que par l'omiſſion de quelques circonſtances intéreſſantes.

Laiſſons parler ici le P. Cœurdoux, qui a pris ſoin de conſulter les ouvriers Indiens. Le Teinturier, dit ce Miſſionnaire, m'a aſſuré qu'il valoit mieux ſe contenter de ſecouer la toile, que de la tordre, comme le dit le memoire, en parlant de la premiere opération, ſuivant laquelle on l'a laiſſée dans le fond du vaſe pendant la nuit. Il m'avertit encore qu'il pouvoit arriver que la toile que l'on prépare n'eût pû bien ſécher, ſoit à cauſe de la pluie dont il faut préſerver les toiles qu'on prépare, ou pour quelque autre raiſon; & qu'en ce cas,

au lieu de la remettre dans l'eau ainſi qu'il eſt dit, il faudroit attendre au lendemain pour la faire ſécher plus parfaitement, après quoi on la remettroit dans l'eau pour y paſſer la nuit.

On doit conclure de la derniere remarque, qu'il peut arriver des circonſtances, & des ſaiſons où l'opération de faire ſécher & retremper la toile, doit ſe répéter non-ſeulement huit jours & huit nuits, mais encore davantage. La ſeule difficulté eſt de connoître combien de fois il faut la réitérer, outre l'uſage & le coup d'œil de l'ouvrier, par lequel il connoît ſi la toile a acquis le degré de préparation convenable : il peut ſe ſervir du moyen ſuivant. Il faut uſer ſur une pierre humectée, un peu de ſafran bâtard, ou *terra merida*, dont on fait grand uſage aux Indes pour les ragoûts. On prend un peu de l'eſpéce de pâte qui en réſulte, & on la met ſur un coin de la toile, laquelle prend une couleur rouge, ſi elle eſt ſuffiſamment préparée; dans le cas où elle ne le feroit pas, elles ne ſe teint point en cette couleur; mais c'eſt ſur-tout au coup d'œil de l'ouvrier, à juger ſi cette préparation qui eſt une eſpéce de blanchiſſage, eſt

ſuffiſante ; plus la toile eſt devenue blanche, mieux elle eſt préparée. Cette préparation eſt en effet, une eſpéce de blanchiſſage, parce qu'effectivement le coupon de toile crue, que l'on prépare, devient blanc par ces opérations. Il ne ne faut pas oublier, qu'elles devroient ſe faire également,pour teindre en rouge, une toile déja blanche.

La choſe la plus néceſſaire & en même-tems la plus difficile a avoir en Europe, pour teindre à la maniere Indienne, étant la plante nayourivi, j'ai eſſayé, continue le P. Cœurdoux, par pluſieurs expériences, de découvrir la vertu & la qualité des cendres de cette plante, & d'y trouver, s'il eſt poſſible; un ſupplément, Je crois y avoir réuſſi.

Je mis de l'huile de lin avec l'infuſion de nayourivi, elle ſe mêla preſque auſſi bien que l'huile de ſéſame; mais il ſurnagea quelques parties jaunes & fort groſſieres de cette huile, qui d'ailleurs étoit vieille & fort épaiſſe. L'huile d'amende douce mêlée avec la même infuſion, fait auſſi à peu près le même effet que l'huile de ſéſame ; on en peut dire autant de la graiſſe de poule fondue. Je tentai encore l'expérience, avec l'huile

d'olive ; je fus ſurpris de voir qu'elle ne ſe mêla point avec l'infuſion de nayourivi. Au lieu de ſurnager, elle ſe précipita & forma une eſpéce de congélation au fond du vaſe, & donna une couleur jaunâtre à l'infuſion qui ſurnageoit par deſſus l'huile. Malgré l'expérience, je crois voir des qualités analogues entre les ſels de nayourivi & ceux de la ſoude. J'en fis diſſoudre dans l'eau ; je fis avec cette diſſolution du ſel de ſoude, les mêmes expériences que j'avois faites avec celle de nayourivi ; & elles me réuſſirent également : il n'y a que celle que j'avois faite avec l'huile d'olive qui ſe trouva toute différente ; car au lieu que cette huile ne ſe mêla point avec l'infuſion de nayourivi, elle ſe mêla très-bien avec le ſel de ſoude, & donna une très-belle couleur de lait, à l'exception de quelques parties groſſieres de l'huile qui ſurnagerent. Au reſte, cela ne pouvoit manquer d'arriver, la ſoude & l'huile d'olive étant la baſe du ſavon. Je fis plus encore, je donnai à un Teinturier du ſel de ſoude & un morceau de toile d'Europe, lui recommandant de faire avec l'un & l'autre les mêmes opérations qu'il avoit coutume de faire

avec ſon infuſion de nayourivi. Il le fit, & non-ſeulement cela produiſit le même effet; mais il prétendit que l'effet de la diſſolution de la ſoude étoit préférable à celle de la plante Indienne : d'où l'on peut conclure que l'un pourroit ſuppléer à l'autre, quoi que leur nature ne ſoit pas abſolument la même. Voici encore une obſervation qui confirme ce rapport de la ſoude & du nayourivi, c'eſt que le levain dont il eſt parlé dans le Mémoire, & qui n'eſt autre choſe que de l'huile de ſéſame mêlée avec l'infuſion gardée quelque tems; ce levain, dis-je, étant conſervé avec ſoin, ſe fige enfin & devient dur, & alors il eſt, dit-on, excellent. Il eſt aiſé de voir par-là que l'huile de ſéſame avec la plante de nayourivi, forme un ſavon fort reſſemblant en tout à celui qui réſulte du mêlange des ſels de ſoude & de l'huile d'olive.

Les expériences qui ont été faites ſur l'eau, qui ſervent aux Teinturiers Indiens, pouvant être à la fois agréables & utiles, nous les rapporterons d'après le même Miſſionnaire, auquel le frere du Choiſel les avoit communiquées.

Cette eau a un goût inſipide & dé-

goûtant, qui m'a fait croire qu'elle étoit chargée de quelques parties de nitre. L'expérience m'en a convaincu, puisqu'ayant fait diſſoudre dans huit onces d'eau ordinaire, un demi-gros de nitre, je lui ay trouvé en partie le goût de celle-ci, ce qui n'eſt point arrivé à différens autres ſels minéraux que j'ai fait pareillement diſſoudre. Cette eau eſt un peu plus légere que celle qu'on boit à Pondichery. Elle peſe un gros de moins, ſur 29 onces.

J'ai diſtillé ſept livres quatre onces de la même eau dans un alembic de cuivre étamé; j'en ai tiré la moitié environ par la diſtillation. Cette eau diſtillée, qui eſt moins chargée de ſel, a un goût un peu moins déſagréable & moins dégoûtant. J'ai remarqué qu'elle peſoit alors un peu moins qu'auparavant, ſavoir d'un gros & demi ſur la quantité de vingt-neuf onces; & conſéquemment deux gros & demi de moins, que l'eau ordinaire de Pondichery.

Cette eau diſtillée a dépoſé, au bout de quelques jours, quelques filamens, ainſi que l'eau ſimple diſtillée d'une plante, lorſqu'elle a repoſé quelque tems. J'ai fait évaporer au feu nu, la

moitié de l'eau qui restoit dans la cucurbite, après la distillation. Je l'ai filtrée par le papier gris qui s'est trouvé couvert d'une poudre blanche que j'ai regardée comme le *caput mortuum* de cette eau, parce qu'elle n'avoit ni goût ni saveur.

J'ai exposé la liqueur filtrée à un lieu frais, pour voir si elle déposeroit quelque sel au fond du vase, parce qu'elle avoit un goût un peu salé. Trois jours après, voyant qu'elle n'avoit rien déposé, j'ai fait évaporer, au bain-marie, la moitié de la liqueur que j'ai filtrée une seconde fois. Je l'ai encore exposée à un lieu frais, sans en retirer plus que la premiere fois. J'ai enfin fait évaporer le reste de l'humidité, toujours au bain-marie, & j'en ai retiré un gros, & quatre demi grains de sel salé, approchant du sel marin. J'aî mis quelques grains de ce sel dans une cueillerée de vinaigre, il s'y est dissous, & le vinaigre y a perdu un peu de sa force, sans qu'il y ait eu de fermentation sensible. J'ai cherché pourquoi ce sel avoit une qualité alkali, ayant cependant un goût acide. Pour cela, j'ai jetté ce sel dans une quantité suffisante d'eau commune. J'en ai fait évaporer la moitié ; ce sel a

eu de la peine à ſe diſſoudre dans cette eau, & même il ne s'y eſt pas diſſous entiérement. J'ai filtré cette diſſolution à travers un papier blanc. Le filtre eſt demeuré couvert d'une poudre groſſiere qui n'avoit aucun goût ſalé. La liqueur n'a dépoſé aucun ſel dans le vaſe qui la contenoit, après avoir repoſé vingquatre heures. J'ai fait évaporer toute l'humidité ſur un feu fort doux; après cette évaporation, le ſel étoit fort blanc à la ſuperficie, & luiſant. Je voulus retirer ce ſel, mais je trouvai que le deſſous étoit fort gris, parce que cette partie de ſel étoit apparemment encore chargée de terre. Je n'ai pû faire cryſtalliſer ce ſel, parce que je n'en avois pas une aſſez grande quantité. D'ailleurs, on ſait que le ſel fixe alkali, ne ſe cryſtalliſe pas auſſi facilement que les autres ſels.

Ce ſel étoit alkali apparemment à cauſe de la quantité de terre qui y étoit unie; car il avoit la ſalure comme le ſel marin, qui eſt un ſel acide chargé d'un peu de terre. J'ai remarqué que tout le ſel que j'ai tiré après en avoir ſéparé la terre, n'étoit pas ſalé davantage, d'où il s'enſuit qu'une partie de

ſon acidité s'eſt perdue dans les différentes évaporations que j'en ai faites.

J'ai fait évaporer trente onces de cette eau, ſans aucun autre préparation, & j'en ai tiré un demi-gros de ſel fixe plus blanc que celui que j'ai tiré au bain-marie; il avoit le même goût que l'autre; & comme je n'en avois rien ſéparé par la filtration, j'en tirai trois grains de plus, à proportion que je n'en avois eu dans l'autre opération. Tout ceci confirme la premiere penſée que j'ai eue, que cette eau étoit chargée de nitre. Le nitre eſt un ſel foſſille ſalé, composé d'un ſel acide & d'une terre abſorbante. M. l'Emery, ſavant Chymiſte, a fort bien remarqué que lorſqu'on faiſoit bouillonner dans une trop grande quantité d'eau, une petite quantité de ſalpêtre, on n'en retire qu'un ſel ſalé, ſemblable au ſel marin, ou au ſel gemme, c'ſt à-dire un ſel acide, chargé d'une terre abſorbante.

J'ai remarqué de plus, que cette eau, quoi qu'inſipide & dégoûtante, diſſout bien le ſavon, ainſi que celle qui eſt bonne à boire, & elle differe en cela de l'eau des puits de Paris, & de la plupart de ceux de France, qui n'eſt pas

bonne à cet uſage. J'ai fait diſſoudre un peut de nitre dans de l'eau commune que l'on boit à Pondichery, & enſuite j'y ait fait diſſoudre du ſavon. Il s'y eſt diſſous comme dans l'eau que les Peintres & les Teinturiers Indiens emploient dans leurs ouvrages. Je finis par les remarques auxquelles les Indiens prétendent diſtinguer les eaux propres à leurs teintures. L'eau âpre, aſſurent-ils, donne au ris une couleur rougeâtre, lorſqu'on s'en ſert pour le faire cuire. La couleur de cette eau tire un peu ſur le brun, & ſon goût la fait aſſez connoître à ceux qui ont coutume de l'employer. D'ailleurs, l'expérience apprend que ſi l'on ſe ſert d'une autre eau que celle-là, la préparation qui ſe fait pour les toiles peintes, avec le lait de bufle & le cadoucaye, ne s'attache pas bien à la toile. Nous ne pouvons terminer cet article utile des teintures, d'une maniere plus intéreſſante qu'en joignant ici les Obſervations de M. Bourdier, Médecin, qui a réſidé à Pondichery, & le long de la côte de Coromandel, depuis 1754, juſqu'en 1765.

Ce Médecin, qui s'eſt attaché particulierement à l'exameu des différens procédés,

procédés, relatifs à la préparation & à la teinture des toiles, a eu la complaisance de nous communiquer le fruit de ses Observations. L'aveu que nous faisons ici, des obligations que nous lui avons, annonce notre reconnoissance. Nous espérons que nos lecteurs la partageront.

OBSERVATIONS

sur les procédés rapportés par les Missionnaires Jésuites, au sujet des toiles des Indes Orientales, de leur préparation, & de leur teinture.

Le P. Cœurdoux a oublié la premiere façon que les Indiens donnent à la toile neuve, qui a déja souffert un premier blanchissage chez le Tisserand, c'est de la mettre à nud sur leurs corps; de façon que tout ce qui compose leur maison est habillée de la toile que l'on doit travailler. Huit ou dix jours après, elle est lavée & trempée dans une mixtion de cadoucaye, qui est le mirobolan bien pilé & du lait de bufle caillé; il est préféré à celui de vache, parce qu'il est commun & à meilleur marché.

On ne bat les toiles qu'autant qu'elles sont dures & difficiles à s'imbiber. Les

toiles qui ont été portées longtems, & qui sont comme usées, n'ont pas besoin de cette opération; je pense que le mirobolan ne sert qu'à mieux faire pénétrer la teinture dans la toile. Il est vrai qu'il porte avec lui une gomme assez âpre, qui peut aussi servir de mordant.

On se sert des bois de tamarinier & de *porchi* on *porcher*, parce qu'ils sont plus communs & qu'ils se cassent moins en battant les toiles.

Quoique les fruits du cadoucaye, ou mirobolan, paroissent différer entr'eux, ils ne sont cependant produits que par le même arbre, comme le fait remarquer le P. Cœurdoux. Ces différences ne consistent que dans la grosseur des fruits, & dans les degrés de maturité qu'ils acquierent. Comme l'Indien sait tirer parti de tout, il ramasse exactement les fruits, à mesure qu'ils tombent de l'arbre, soit verreux ou non murs, jusqu'au tems de la récolte, où ces fruits ne sont jamais en parfaite maturité & au même degré, attendu que dans l'Inde les arbres sont dans une végétation presque perpétuelle.

Quand ces fruits sont secs, les mar-

chands en font un choix de cinq à six sortes & les vendent à raison de leur bonté. C'est ce qui a donné lieu à l'erreur où nos droguistes ont été jusqu'à présent. Ce n'est donc pas la différence des eaux qui fait faire les différentes récoltes du cadoucaye, comme le P. Cœurdoux le dit.

Les Indiens emploient les mirobolans qui ne sont pas bien murs avec des eaux vives, qui dissolvent plus aisément la gomme de ce fruit. Lorsqu'ils trouvent des eaux moins vives, ils emploient les fruits qui sont venus dans leur maturité, où la gomme n'est pas aussi difficile à dissoudre que dans les premiers.

La bonté des teintures vient d'une eau qui m'a paru être un peu chargée du *natrum* qui est répandu dans toutes les terres de ce pays-là. Bien des Indiens m'ont assuré qu'on se servoit pour toutes les teintures, particuliérement pour la rouge, de l'eau de pluie qui se conserve dans de grandes marres ou étangs. Je crois que le terrein, qui est le moins chargé de sel de mer, produit la meilleur eau.

Je m'étonne que le P. Cœurdoux pa-

roiſſe vouloir donner le nom de noix vomique au cadoucaïpou, qui eſt une excroiſſance de la feuille de l'arbre du *mirobolan*, occaſionnée par de petits inſectes, ſemblable à celle qu'on trouve ſur les feuilles d'ormes & autres arbres d'Europe.

Cette drogue, dans le cours de ventre, ne produit pas un effet différent des mirobolans. La noix vomique eſt bien différente de cette excroiſſance ou cadoucaïpou. C'eſt le fruit d'un grand arbre qui reſſemble à notre poirier, & qui produit des fruits, à coques de la groſſeurs d'un citron, & de la couleur d'une orange de la chine.

Une coque renferme huit à dix graines qui ſont la vraie noix vomique. Ces graines ſont applaties comme un bouton d'habit. Quand elles ſont fraîches, elles ont un luiſant argenté. J'en ai cueilli ſur un grand arbre qui eſt à Gingy. Cet arbre étoit plus beau qu'un oranger couvert de fruits. J'ai auſſi cultivé de ces petits arbres que je devois envoyer au Jardin du Roi.

Le cadoucaïpou, que les Européans appellent fleur de mirobolan, ſert beaucoup dans les teintures ; elle abonde

en sel essentiel & en gomme âpre & onctueuse ; on la mêle avec l'alun, afin d'en procurer une plus grande dissolution.

Le chaïaver, à qui la belle couleur rouge doit presque son brillant & sa tenacité sur la toile, m'a paru être une espéce de *gallium album vulgare*. Il est étonnant que les Teinturiers d'Europe ne l'aient pas mis en usage plutôt. Etant au collége, j'achetai le secret de teindre le crin en rouge, pour faire des bagues ; tout ce secret consistoit à faire bouillir de la racine de *gallium album* avec le crin blanc, ce qui produisoit le plus beau rouge du monde. Lorsque j'arrivai dans l'Inde, je reconnus dans la plante que les Indiens employoient à teindre les toiles, la même à peu près que j'avois employée à teindre le crin. La seule différence que je remarquai au *gallium album* de l'Inde ; c'est que ses fleurs sont bleuâtres, & qu'il produit plus de graines que celui d'Europe, qui donne des fleurs blanches & moins de graines dans ses capsules.

Les racines de cette plante sont longues, parce qu'elles viennent dans des terres légeres & sabloneuses. Il est bon

d'obſerver que cette racine ne produit un beau rouge, qu'autant qu'elle croît dans de certaines terres ſablonneuſes, où il y a beaucoup de coquillages caſſés & pourris. Les terres fortes & graſſes ne produiſent pas un bon chaïaver. C'eſt auſſi une remarque que l'on me fit faire pour mon petit ſecret, de ne me ſervir que des plantes que je trouverois ſur de vieux murs ou parmi des décombres.

Le P. Cœurdoux a aſſez bien décrit les ingrédiens & les manipulations des différentes teintures, excepté de la rouge, dont il paroît n'avoir pas été à portée de prendre une parfaite connoiſſance. Les ouvriers, à Pondichery, ne réuſſiſoient pas dans cette couleur.

A Maſulipatam, à Paliacat, où le rouge eſt admirable, on prépare les toiles comme pour toutes les autres couleurs, avec le mirobolan & le lait caillé de buſle, ſuivant la méthode indiquée dans les Lettres Edifiantes; enſuite on les trempe dans une mixtion de bois de ſapan & d'alun : un jour après elles ſont retirées, paſſées à l'eau & ſéchées. Si le rouge n'eſt pas beau, elles ſont remiſes une ſeconde fois dans la mix-

tion pour les relaver & les resſécher ; de-là on les mouille pour les mettre dans une décoction de chaïaver, où elles reſtent juſqu'à ce que la décoction ſoit bien refroidie ; on répéte cette opération en lavant & ſéchant chaque fois, juſqu'à ce que la couleur ſoit d'un beau rouge que l'ouvrier déſire. Pour que cette couleur réſiſte aux différens blanchiſſages, on trempe les toiles dans de la graiſſe de porc fondue, ou de l'huile de *gengely*, qui eſt notre ſeſam. On les retire de cette graiſſe pour les tordre & les faire ſécher, & enſuite bien laver ; on répéte cette opération juſqu'à trois fois. J'ai un *guingon* que j'ai fait paſſer à l'huile juſqu'à quatre fois

La graiſſe de porc eſt préférée à l'huile de gengely ; les beaux mouchoirs qui nous viennent de Paliacat & de Maſulipatam, ont tous paſſé par la graiſſe ; c'eſt cette façon qui rencherit ces ſortes de mouchoirs : auſſi les maîtres Teinturiers en font parmi eux un très-grand ſecret.

Les Indiens ne trempent leur toile dans de l'eau de bouze de vache & de crottes de cabris, que pour la bien blanchir.

Ils se servent aussi d'une terre qu'ils appellent *ola*, c'est une espéce de sable savoneux, dont les blanchisseurs font un grand usage pour les lessives.

La facilité que les Indiens ont de faire sécher leur toile en bien peu de tems, par les grandes chaleurs qu'il fait dans ce pays-là, ne contribue pas peu à fixer les différentes couleurs dont ils se servent. Pour la teinture noire, on ajoute du sucre de palmier ; quand on s'apperçoit que la teinture est trop mordicante, & pourroit brûler la toile. Quand les toiles peintes ont été bien blanchies, de façon que les rayes blanches se distinguent, on les trempe dans une eau de ris bouilli, que l'on appelle *cange*.

Lorsqu'elles commencent à sécher, on les frotte & on les lisse avec une bouteille, ou un caillou extrêmement uni ; c'est ce qu'on appelle *canger*, ou donner le lustre aux toiles.

Continuons d'examiner l'industrie indienne : ce n'est pas seulement dans l'art de fabriquer, de teindre & de peindre les toiles qu'elle mérite notre admiration. Le P. Papin (*a*) nous per-

(*a*) Tom. 9, pag. 418.

ſuade que les Indiens excellent dans tous les arts méchaniques. Que l'on déchire en deux une piece de mouſſeline, dit ce Miſſionnaire, & qu'on la donne à racommoder à un Rentrayeur Indien, il ne ſera pas poſſible de découvrir l'endroit où elle aura été déchirée. Cette même habileté ſe montre encore à réunir les morceaux d'un vaſe de terre ou de porcelaine qui a été briſé.

Les Orfévres y travaillent en filigrane avec une délicateſſe infinie; ils imitent parfaitement les ouvrages de l'Europe, ſans que la forge dont ils ſe ſervent, ni leurs autres outils leur reviennent à plus d'un écu.

Le métier dont ſe ſervent les Tiſſerands, ne coûte pas davantage, & avec ce métier, on les voit accroupis au milieu de leur cour, ou ſur le bord du chemin, travailler à ces belles toiles qui ſont recherchées de tout l'univers.

On n'a pas beſoin de vin ici pour faire de l'eau-de-vie. On en fait avec du ſirop, du ſucre, quelques écorces & quelques racines; & cette eau-de-vie eſt auſſi forte & brule mieux que celle de l'Europe.

On peint des fleurs, & on dore fort bien ſur le verre. On ne peut s'empêcher d'admirer certains vaſes de leur façon propres à rafraichir l'eau, qui n'ont pas plus d'épaiſſeur que deux feuilles de papier collées enſemble.

Les bateliers Indiens rament d'une maniere bien différente des Européans; c'eſt avec le pied qu'ils font jouer l'aviron, & leurs mains leur ſervent d'hypomochlion, ou de point d'appui.

Les laboureurs en Europe piquent leurs bœufs avec un aiguillon pour les faire avancer; les Indiens ne font ſimplement que leur tordre la queue. Ces animaux ſont très-dociles; ils ſont inſtruits à ſe coucher & à ſe relever, pour prendre & pour dépoſer leur charge.

On ſe ſert dans les Indes d'une eſpéce de moulin à bras pour rompre les cannes de ſucre; il ne revient pas à plus de dix ſols.

Un remouleur fabrique lui-même ſes pierres à aiguiſer, avec de la laque & de l'émery.

Un maçon carrelera la plus grande ſale d'une eſpéce de ciment qu'il fait avec de la brique pilée & de la chaux, ſans qu'il paroiſſe autre choſe qu'une

ſeule pierre beaucoup plus dure que le tuf.

On fait des auvents très-longs, quelquefois même de quarante pieds, larges de huit, & épais de quatre à cinq pouces, qu'on éleve, & qu'on attache à la muraille par un ſeul côté, ſans y mettre aucun autre appui.

C'eſt avec une corde à pluſieurs nœuds que les pilotes prennent hauteur. Ils en mettent un bout entre leurs dents; & par le moyen d'un bois qui eſt enfilé dans la corde, ils obſervent facilement la queue de la petite ourſe qui s'appelle communément l'étoile du nord ou l'étoile polaire.

La chaux ſe fait aux Indes avec des coquillages & des écailles d'huitre. Celle qui ſe fait de coquilles de limaçon, ſert à blanchir les maiſons; & celle de pierre, à mâcher avec des feuilles de betel.

La façon de faire le beurre eſt de la derniere ſimplicité, & on ſe ſert du premier vaſe qui tombe ſous la main. On fend un bâton en quatre parties, & on l'étend à proportion du pot où eſt le lait; enſuite on tourne en divers ſens ce bâton, par le moyen d'une corde qui y eſt attachée, & en peu de tems

le beurre ſe trouve fait. Ceux qui en vendent ont enſuite le ſecret de le faire paſſer pour frais, quand il eſt vieux & qu'il ſent le rance. Il conſiſte à le faire fondre, & à y jetter du lait aigre & caillé. Huit heures après on le retire en grumeaux, en le paſſant par un linge.

Les chymiſtes employent le premier pot qu'ils trouvent pour révivifier le cynabre, & pour les autres préparations du mercure; ce qu'ils font d'une maniere fort ſimple. Ils n'ont pas de peine à réduire en poudre tous les métaux. Ils font grand cas du talc & du cuivre jaune. Ils prétendent qu'il conſume les humeurs les plus viſqueuſes, & qu'il leve les obſtructions les plus opiniâtres.

A préſent ſi nous paſſons au détail des arts libéraux Indiens, nous ne trouverons plus en eux cette ſupériorité qui excite notre envie & cauſe notre ſurpriſe dans leurs arts méchaniques. Comme ils n'ont point d'imprimerie, tous leurs livres ſont écrits à la main, & en fort beaux caracteres, ſur des feuilles de palmiers. Ils ſe ſervent, pour écrire, d'un ſtyle de fer qu'ils manient avec aſſez d'adreſſe.

Le P. Lalane (*a*) nous apprend que l'aſtronomie a été depuis long-tems en uſage dans l'Inde. Les brames ont les tables des anciens aſtronomes pour calculer les éclipſes, & ils ſavent même s'en ſervir. Leurs prédictions ſont aſſez juſtes, aux minutes près qu'ils ſemblent ignorer, & dont il n'eſt point parlé dans leurs livres, qui traitent des éclipſes du ſoleil & de la lune. Eux-mêmes, quand ils en parlent, ils ne font aucune mention de minutes, mais ſeulement de *gari*, de *demi gari*, d'un quart & demi quart de *gari*: or un *gari* eſt une de leurs heures, mais qui eſt bien petite en comparaiſon des nôtres; car elle n'eſt que de 29 minutes & environ 43 ſecondes. L'éclypſe de ſoleil qui arriva en 1704, étoit marquée dans leur livre appellé panjangam, qui eſt la table des ſaiſons de l'année; mais le calcul ne s'en trouva pas tout-à-fait juſte ni conforme à celui du P. Tachard. (*b*)

Quoiqu'ils ſachent l'uſage de ces tables, & qu'ils prédiſent les éclypſes, il s'en faut beaucoup qu'ils ſoient fort

(*a*) Tom. 10, pag. 36.
(*b*) Tom. 10, pag. 401.

habiles dans cette ſcience. Tout leur ſavoir conſiſte dans une pure méchanique, & dans quelques opérations d'arithmétique; ils en ignorent abſolument la théorie, & n'ont nulle connoiſſance des rapports & des liaiſons que ces choſes ont entre elles. Il ſe trouve toujours quelque brame qui s'applique à entendre l'uſage de ces tables. Il l'enſeigne enſuite à ſes enfans; & ainſi par une eſpéce de tradition, ces tables ont été tranſmiſes des peres aux enfans, & on a conſervé l'uſage qu'il en falloit faire. Ils regarden un jour d'éclipſe, comme un jour d'indulgence pléniere; car ils croyent qu'en ſe lavant ce jour-là dans l'eau de la mer, ils ſe purifient de tous leurs péchés.

Comme ils n'ont qu'un faux ſyſtême du ciel & des aſtres, il n'y a point d'extravagance qu'ils ne diſent du mouvement du ſoleil & des autres planetes. Ils tiennent par exemple, que la lune eſt au-deſſus du ſoleil; & quand on veut leur prouver le contraire par le raiſonnement tiré de l'éclipſe de cet aſtre, ils s'emportent par la ſeule raiſon qu'on contredit leurs principes. Ils croyent

encore que le ſoleil après avoir éclairé notre hémiſphere, va ſe cacher durant la nuit, derriere une montagne. Ils admettent neuf planetes, en ſuppoſant que les nœuds aſcendant & deſcendant ſont des planettes réelles qu'ils nompour cela *ragon* & *kedon*. De plus ils ne peuvent ſe perſuader que la terre ſoit ronde, & ils lui donnent une figure très-bizarre.

Il eſt vrai pourtant qu'ils reconnoiſſent les douze ſignes du zodiaque, & que dans leur langue ils leur donnent les mêmes noms que nous leur donnons; mais la maniere dont ils diviſent & le zodiaque & les ſignes qui le compoſent, mérite d'être rapportée. Ils diviſent la partie du ciel qui répond au zodiaque, en vingt ſept conſtellations: chacune de ces conſtellations eſt compoſée d'un certain nombre d'étoiles qu'ils déſignent comme nous par le nom d'un animal ou d'une autre choſe inanimée. Ils compoſent ces conſtellations du débris de nos ſignes, & de quelques autres étoiles qui ſont voiſines. La premiere de leur conſtellation commence au ſigne du belier, & renferme une ou deux de ſes étoiles avec

quelque autre du voiſinage. Ils l'appellent *achovini*, qui veut dire en leur langue, cheval, parce qu'ils croyent y voir la figure d'un cheval. La ſeconde ſe prend enſuite en montant vers le ſigne du taureau, & s'appelle *barany*, parce qu'ils prétendent qu'elle a la figure d'un éléphant, & ainſi des autres.

Chaque ſigne renferme deux de ces conſtellations, & la quatrieme partie d'une autre ; ce qui fait juſtement vingt-ſept conſtellations dans toute l'étendue du zodiaque ou des douze ſignes. Ils ſubdiviſent chacune deſdites conſtellations en quatre parties égales, dont chacune eſt déſignée par un mot d'une ſeule ſyllabe; & par conſéquent toute la conſtellation eſt appellée d'un mot bizarre de quatre ſyllabes qui ne ſignifie rien, & qui exprime ſeulement les quatre parties égales. Ils diviſent encore chaque ſigne en neuf quarts de conſtellations qui ſont autant de degrés à leur mode, & qui en valent trois des nôtres, & 20 minutes de plus. Enfin, ſelon ces mêmes principes, ils diviſent tout le zodiaque en cent huit de leurs degrés; de ſorte que quand ils veulent marquer le lieu du ſoleil, ils nomment

premierement le ſigne enſuite la conſtellation, & enfin le degré ou la partie de la conſtellation à laquelle répond le ſoleil; ſi c'eſt la premiere partie, ils mettent la premiere ſyllabe; ſi c'eſt la ſeconde, ils y mettent la ſeconde ſyllabe, & ainſi du reſte.

Le P. Pons nous donne eu 1740, (a) de nouvelles notions de l'aſtronomie Indienne. L'aſtronomie dont la fin étoit l'aſtrologie, fut toujours, dit ce Miſſionnaire, le principal objet de l'étude des brames, parce que la ſuperſtition des grands & du peuple, leur rendoit cette ſcience d'une utilité plus ſûre & plus conſtante. Ils ont pluſieurs méthodes d'aſtronomie. Un ſçavant grec, qui, comme Pythagore, voyagea autrefois dans les Indes, ayant appris les ſciences des brames, leur enſeigna à ſon tour ſa méthode d'aſtronomie; & afin que ſes diſciples en fiſſent un myſtere aux autres, il leur laiſſa dans ſon ouvrage les noms grecs des planettes, des ſignes, du zodiaque, & pluſieurs termes, comme *hora*, vingt-quatrieme partie d'un jour; *kendra*, centre, &c.

(a) Tom. 26, pag. 235.

j'eus cette connoiſſance à Delhy, & elle me ſervit pour faire ſentir aux aſtronomes du Raja Jaeſing qui ſont en grand nombre dans le fameux obſervatoire qu'il a fait bâtir dans cette capitale, qu'anciennement il leur étoit venu des maîtres d'europe.

Le Prince pour ſe convaincre de la vérité de ce que j'avois avancé, voulut ſavoir l'étimologie de ces mots grecs, & je la lui donnai. J'appris auſſi des Brames de l'Indouſtan, que le plus eſtimé de leurs auteurs avoit mis le ſoleil au centre des mouvemens de Mercure & de Venus. Le Raja Jaeſing ſera regardé dans les ſiecles à venir, comme le reſtaurateur de l'aſtronomie dans l'Inde. Les tables de M. Delahire, ſous le nom de ce Prince, auront cours par tout dans peu d'années.

Les médecins Indiens ſont en général plus ignorans que les aſtronomes, ils ne donnent point de remedes qu'ils n'y faſſent entrer quelque choſe de ſuperſtitieux. Leur grand remede, c'eſt l'abſtinence générale de toute eſpéce d'alimens, même de l'eau, & cette diette outrée eſt beaucoup plus cruelle que la maladie. Cependant un malade

n'oseroit témoigner sa peine, dans la crainte de marquer de la foiblesse, & de faire voir qu'il a moins d'empire sur lui-même qu'une femme, parmi lesquelles on en voit qui gardent sept à huit jours de suite une abstinence rigoureuse. (*a*)

Les médecins, dit le P. le Caron, (*b*) sont de vrais charlatans fort ignorans, & qui font leurs expériences aux dépens de la vie de ceux qu'ils traitent. Toutes leurs drogues & leurs remedes se trouvent dans les bois; ce sont quelques simples dont ils expriment le jus qu'ils font prendre à leurs malades dans les fievres; durassent-elles trente ou quarante jours, on ne donne au malade qu'un peu d'eau chaude. Leur maxime est de chasser le mal, en affoiblissant la nature. Si le malade meurt, c'est, disent-ils, la force du mal qui l'emporte, & non pas le défaut de nourriture. J'étois fort contraire à ce régime, dit notre Missionnaire, lorsque j'arrivai dans la mission; mais ayant vû mourrir trois ou quatre de nos catéchistes, pour avoir

(*a*) Tom. 15, pag. 271.
(*b*) Tom. 16, pag. 137.

pris de la nourriture après quinze ou ſeize jours d'abſtinence, je changeai de ſentiment; & en effet je fus témoin qu'un enfant de quinze ans fut quitte de la fievre le vingt-ſeptiéme jour de ſa maladie, quoiqu'on ne lui donnât pendant tout ce tems qu'un peu d'eau chaude. Le trentiéme jour, & les cinq ou ſix jours ſuivans, on ne lui donnoit que plein la main de ris, & au bout de peu de jours il fut parfaitement rétabli.

Le P. Papin (*a*) nous apprend en quoi conſiſtent les remedes des médecins Indiens, & il rapporte en avoir vû des effets extraordinaires; ils ſont, dit-il, plus réſervés que ceux d'europe à ſe ſervir du ſouffre. Ils le corrigent avec le beurre. Ils font auſſi jetter un bouillon au poivre long, & font cuire le pignon d'Inde dans le lait. Ils employent avec ſuccès contre les fievres, l'aconit corrigé dans l'urine de vache, & l'orpiment corrigé dans le ſuc de limon.

Un médecin n'eſt point admis à traiter un malade, s'il ne devine ſon mâl, & quelle eſt l'humeur qui prédomine

(*a*) Tom. 2, pag. 425.

en lui. C'eſt ce qu'ils connoiſſent aiſément, en tâtant le pouls du malade.

Les maladies qui regnent principalement dans ce pays ci, ſont le *mordechin* ou le *colera morbus*. Le remede qu'on emploie pour guerir ce mal, eſt d'empêcher de boire celui qui en eſt attaqué, & de lui bruler la plante des pieds avec un fer rouge.

Le ſonipat ou la lethargie eſt une maladie qui, ſans troubler la raiſon, cauſe la mort en peu de tems; elle ſe guerit ici, en mettant dans les yeux du piment broyé avec du vinaigre. Contre l'eſpilhay ou les obſtructions de rate, on n'a point de remede ſpécifique, ſi ce n'eſt celui des pénitens Indiens. Ils font une petite inciſion ſur la rate, enſuite ils inſerent une longue aiguille entre la chair & la peau; c'eſt par cette inciſion, qu'en ſuçant avec un bout de corne, ils tirent une certaine matiere qui reſſemble à du pus.

La plupart des médecins commencent leur viſite par jetter une goutte d'huile dans l'urine de leurs malades. Si elle ſe répand, c'eſt, diſent-ils, une marque qu'il eſt fort échauffé au dedans; & dans le cas contraire, c'eſt ſigne qu'il

manque de chaleur. Le commun du peuple a des remedes fort ſimples. Pour la migraine, ils prennent, en forme de tabac, la poudre de l'écorce ſechée, d'une grenade broyée avec quatre grains de poivre. Pour le mal de tête ordinaire, ils font ſentir dans un nouet un mélange de ſel armoniac, de chaux & d'eau. Les vertiges qui viennent d'un ſang froid & groſſier, ſe gueriſſent en buvant du vin où on a laiſſé tremper quelques grains d'encens. Pour la ſurdité qui vient d'une abondance d'humeurs froides, ils font couler dans l'oreille une goutte de jus de limon. Quand on a le cerveau engagé & chargé de pituite, on ſent dans un nouet le cumin noir pilé. Pour le mal de dents, une pâte faite avec de la mie de pain, & de la graine de ſtramonia miſe ſur la dent malade, en étourdit la douleur. On fait ſentir la matricaire ou l'abſinthe broyée, à celui qui a une hemorragie. Pour la chaleur de poitrine & le crachement de ſang, ils enduiſent de pâte un giraumont, fruit qui a la forme d'une calebaſſe, & le gout d'une citrouille; ils le font cuire au four, & boivent l'eau qui en ſort. Quatre cuillerées d'eau où

l'on a fait bouillir de l'anis & un peu de gingembre à diminution, eſt le remede contre la colique venteuſe & pituiteuſe. On pile auſſi l'oignon cru avec du gingembre, & on l'applique froid ſur la partie du ventre où on ſent de la douleur. Pour la lienterie, on fait cuire une tête d'ail ſous la cendre, on la prend, en ſe couchant, dans ſa bouche, & on en ſuce le jus. La feuille de concombre broyée, eſt la médecine qu'on prend communément; on en boit le jus, & elle fait vomir.

Une maladie fort douloureuſe, & dont le remede eſt aſſez ſimple, c'eſt celle qui attaque les jambes, & qui eſt cauſée par des vers auſſi petits qu'une chanterelle de violon, & longs de quatre à cinq pieds. On prétend que ce mal eſt produit par la mauvaiſe qualité des eaux. Il s'annonce d'abord par une démangeaiſon inſupportable. Enſuite il ſe forme à l'endroit d'où le ver doit ſortir, une petite ampoule rouge à laquelle il paroît un trou où l'on pourroit inſinuer à peine une aiguille. C'eſt par-là que le ver commence à ſortir peu à peu. Il faut chaque jour le tirer inſenſiblement, en le roulant ſur un

morceau de linge roulé. Les Indiens prétendent qu'il eſt animé, cependant il eſt difficile d'y remarquer aucun ſigne de vie. (*a*) Il eſt rare qu'il ſorte tout entier, ſans ſe rompre. La partie qui reſte dans la chair & ſur les nerfs, y cauſe une grande inflammation formée par une matiere acre, qui eſt ſuivie de douleurs très-aigues; on eſt deux ou trois mois à guerir. Les Indiens prétendent que l'inciſion de cette tumeur ſeroit mortelle, ou que du moins on demeureroit eſtropié le reſte de la vie.

La difficulté d'uriner ſe guerit, en buvant une cuillerée d'huile d'olive bien mêlée avec une pareille quantité d'eau. Pour le cours de ventre, ils font torréfier une cuillerée de cumin blanc, & un peu de gingembre concaſſé, qu'on avale avec du ſucre.

On guerit les fievres, en faiſant prendre au malade avant l'accès, trois bonnes pilules faites de gingembre, de cuivre noir, & de poivre long. Contre les fievres tierces, on prend pendant trois jours trois cuillerées de jus de

(*a*) Tom. 13, pag. 20.

germandrée;

teucrium, ou de grosse germandrée, avec un peu de sel & de gingembre.

Pour soulager ceux qui sentent une grande douleur de tête avec des élancemens (*a*) nos médécins Indiens mêlent une cuillerée d'huile avec deux cuillerées d'eau; & après avoir bien agité ces deux liqueurs, ils en mettent dans le creux de la main, & en frottent fortement la fontaine de la tête, ils disent que rien n'est plus propre à rafraichir le sang. Ils donnent aussi la même dose à boire pour la rétention d'urine.

Les éréfipeles de la tête se traitent en y appliquant les sang-sues; & pour les faire mordre, on les irrite en les tirant avec les doigts trempés dans du son mouillé.

La chaux éteinte est d'un grand usage. On l'applique aux temples pour le mal de tête qui vient de froideur. On l'applique pareillement sur les piqueures de scorpions, de freslons & d'autres insectes. Mais pour tirer les humeurs froides des genoux enflés, du ventre, pour dissiper les vents, on mêle de cette chaux éteinte en petite quantité avec du miel,

(*a*) Tom. 15, pag. 405.

on en fait une eſpéce d'emplâtre qui tombe de lui-même, lorſqu'il a produit ſon effet. On a ſeulement la précaution de frotter d'huile la partie ſur laquelle on applique ce liniment.

Nos médecins Indiens prétendent que le meilleur remede contre les vers du ventre, c'eſt un verre d'eau de chaux pris trois matins de ſuite; un peu de chaux mêlé à du jus de tabac, s'emploie auſſi contre les vers qui s'engendrent dans les plaies.

Le *cucuma* ou *terra merita* n'eſt pas moins en uſage que la chaux, ils s'en frottent le front, le dedans des mains, & le deſſous des pieds pour en tirer la chaleur.

La feuille de haricots de bengale, broyée, miſe dans un nouet, & ſentie pluſieurs fois le jour, guerit, à ce qu'ils prétendent, de la fievre tierce. J'ai vû, pourſuit notre Miſſionnaire, un médecin qui donnoit dans un nouet la fleur entiere & non froiſſée de *leukantemum*, ou camomille blanche à ſentir pour le même mal; & deux heures avant l'accès, il prenoit un nouet où il y avoit une herbe froiſſée avec les doigts, & il en touchoit legerement le front,

les temples, la fontaine de la téte, l'endroit du bras où l'on faigne ordinairement, les poignets, le dedans & le dehors de la main, le nombril, les reins, les jarrets, le deffus & le deffous des pieds, & la région du cœur; après cette opération l'accès fut médiocre, & la fievre ne revint plus. Je crois que ce nouet étoit rempli de feuilles de haricots du pays, car ils n'employent jamais ceux d'Europe.

Je ne fais pas, continue le P. Papin, où un chirurgien Allemand avoit appris que les haricots font très-utiles contre le fcorbut. Il en ordonnoit le bouillon aux plus malades, aux autres, il les faifoit manger fricaffés avec de l'huile, & tous gueriffoient également. Les plus habiles médecins jugent de la grandeur du mal par le pouls. Le commun en juge par le froid ou par la chaleur extérieure. Ils prétendent que le froid occupe le dedans, quand la chaleur domine au dehors. Alors ils font inexorables pour ne point permettre de boire, par la crainte du fannipat.

De toutes les fievres, ils ne craignent que la double tierce. Pour celles qui

commencent par un frisson & par le tremblement, ils font avaler une espéce de bouillie de ris cuit avec une cuillerée de poivre entier, & une tête d'ail concassée. Ce rémede fait suer les malades, & les délivre de la soif. Quand on a froid au corps, & chaud aux mains & aux pieds, ils ordonnent de prendre trois matins de suite trois cuillerées du suc d'une petite herbe que je crois être le chamædris rampant, avec du jus de gingembre verd; peut-être que le gingembre sec avec du sucre auroit le même effet que le verd.

Il y en a qui pour décharger les poulmons d'une pituite, crasse & visqueuse, veulent qu'on fume, aulieu de tabac, de l'écorce seche de la racine de vervêne. D'autres, pour déterger cette humeur dans la toux, font torrefier parties égales de clouds de gerofle, de canelle, de poivre long qu'ils mêlent avec du miel corrigé par une tête de cloud rougie au feu. Cette composition étant faite, on en met de tems en tems sur la langue. J'ai vû des Persans qui, pour netoyer les vaisseaux, salivaires, & les amygdales, d'une humeur épaisse &

gluante, ſe gargariſoient avec une décoction de lentille, & ils s'en trouvoient bien.

Un Indien porte quelquefois au milieu du front la cicatrice d'une profonde brulure qu'on lui a faite à l'âge de douze ans, pour le guerir de l'épilepſie. Il avoit été brulé juſqu'à l'os avec un bouton d'or dans le paroxiſme, & il avoit été parfaitement gueri. Ils ont encore un autre remede plus aiſé. Dans le commencement du paroxiſme, ils appliquent derriere la tête, dans l'endroit où les deux gros muſcles qui la relevent ſe ſéparent, deux ou quatre groſſes ſang-ſues; & ſi elles ne produiſent rien, ils en ajoutent d'autres, juſqu'à ce que le malade revienne à lui.

Quand on eſt travaillé d'un cours de ventre avec tranchées & glaires, ils donnent à boire le matin un verre d'eau; dans lequel ils ont mis dès la veille au ſoir, une cuillerée de cumin blanc avec deux cuillerées de poivre concaſſé, & grillé comme du caffé. Si c'eſt un cours de ventre bilieux, ils mêlent de l'*opium* avec du miel, dont ils font un emplâtre qu'ils poſent ſur le nombril.

On écrase des écailles d'huitre sur une pierre avec de l'eau, & on en fait un liniment qui sert pour l'enflure du *scrotum*. On emploie le même remede pour toutes les fluxions froides.

Quand on veut faire suer un malade, on le fait asseoir sur un siege, on lui couvre tout le corps, excepté la tête, & dessous ce siege on met de l'eau chaude, dans laquelle on a fait bouillir la *stramonia*, la grosse germandrée, l'*erissimum*, &c. on pourroit y mettre aussi du buis, si on en avoit; mais le buis épineux de l'Inde n'a pas la même vertu que le buis d'Europe.

On voit dans le pays de Bengale une maladie assez commune & fort remarquable par les sueurs extraordinaires qui l'accompagnent, & qui causent la mort. Le remede est de donner des cordiaux, & de semer dans le lit du malade quantité de semence de lin, laquelle se mêlant avec la sueur, fait un mucilage qui resserre les pores par sa froideur.

Pour guerir les dartres, on met une larme d'encens mâle dans deux ou trois cuillerée de jus de limon, & on en bas-

ſine l'endroit où eſt la dartre. Ce remede y cauſe une petite fraicheur, & on eſt gueri en trois ſemaines.

Le panaris ſe guerit avec la même facilité. On fait mortifier ſur le feu un morceau de feuille d'une eſpéce de lys qui croît à Bengale, & on le met ſur le mal deux fois le jour. Dans trois jours le mal ſuppure. On emploie encore ce même remede pour réſoudre les froncles, les duretés, & pour les faire percer. Je m'en ſuis ſervi moi-même, dit le P. Papin, pour un abcès caché ſous les muſcles du bras. Je le fis ſortir d'abord avec un cataplaſme d'oignons & de gingembre verd fricaſſés dans l'huile de moutarde; enſuite quand l'abcès parut, les feuilles de lys le diſſiperent entierement. Ce même cataplaſme fait un bon effet ſur les parties attaquées de la goutte, & ſur le ventre pour les coliques venteuſes.

Le ſcorbut porte dans l'Inde le nom de Jari. Les médecins purgent d'abord celui qui en eſt attaqué, après quoi ils lui font boire une liqueur compoſée de jus d'oignon, de gingembre verd, & de grand baſilic, parties égales. Leur gargariſme ſe fait avec du miel & du

jus de limon. Ils prétendent que ce mal vient des ulceres qui ſont dans les entrailles.

Un autre mal encore fort commun, c'eſt celui qu'on appelle *Agrom*. La langue ſe fend & ſe coupe en pluſieurs endroits. Elle eſt quelquefois rude & ſemée de taches blanches. Nos Indiens craignent beaucoup ce mal qui vient, à ce qu'ils diſent, d'une grande chaleur d'eſtomach. Pour remede ils donnent à macher du baſilic à graine noire, ou bien ils en font avaler le ſuc ferré avec la téte d'un cloud; quelquefois ils donnent à boire le jus de la groſſe menthe.

Les gens du peuples ſont ſujets à une ſorte d'ulceres qu'ils appellent fourmilliere de vers: & en effet ce ſont pluſieurs ulceres qui ſe communiquent par de petits canaux, pleins de vers. L'un ſe guerit, & l'autre s'ouvre pour prendre ces vers; il y en a qui appliquent ſur la partie malade, de petites lames de plomb percées en pluſieurs endroits, & ſur le plomb ils attachent des figues du pays bien mûres. Les vers paſſent par les trous de plomb pour ſe jetter dans le fruit qu'on ôte auſſi-tôt, & alors l'ulcere ſe guerit.

Un chirurgien du pays, assura notre Missionnaire, qu'il avoit gueri un ulcere corrosif & très-infect qu'avoit un Indien au-dessus du pied, en lui mettant une couche de tabac grossierement pulverisé, de l'épaisseur d'une piece de 12 sols, & du sel pilé. Ce remede s'appliquoit tous les matins, & le mal fut gueri en vingt jours.

Avant de passer à l'examen de la religion des Indiens, nous devons nous occuper à faire connoître leur littérature, leur langue, leurs sciences, morales & leur philosophie par lesquelles les anciens Gymnosophistes s'étoient autrefois attiré tant de considération & de célébrité. C'est le P. Pons (*a*) qui a publié quelques détails sur ces différens objets; comme il est le seul des voyageurs & des Missionnaires qui en ait parlé; son récit en devient d'autant plus intéressant.

Les Brahmanes ont été dans tous les tems les seuls dépositaires des sciences, dans l'Inde, à l'exception, peut-être, de quelques provinces les plus méridionales, où parmi les *Parias*, qui pro-

(*b*) Tom. 26, pag. 218.

bablement ont été les premiers habitans de ces cantons, on trouve une caſte nommée *des-Vallouvers*, qui prétendent avoir été autrefois ce que ſont aujourd'hui les Brahmanes ; en effet, ils ſe mêlent encore d'Aſtronomie & d'Aſtrologie ; & l'on tient d'eux quelques ouvrages très-eſtimés, qui contiennent des préceptes de morale.

Par-tout ailleurs les Brahmanes ont toujours été, & ſont encore les ſeuls qui cultivent les ſciences, comme leur héritage. Ils deſcendent des ſept illuſtres Pénitens, qui ſe ſont multipliés à l'infini, & qui, des provinces ſeptentrionales, ſituées entre le mont *Hima* & la *Jamoune*, ou *Gemené*, riviere qui paſſe à Delhy, capitale de l'Empire Mogol & le Gange, juſqu'à *Patna*, ſe ſont répandus dans toute l'Inde. Les ſciences ſont leur partage ; & un Brahmane, qui veut vivre ſelon ſa régle, ne doit s'occuper que de la religion & de l'étude ; mais ils ſont tombés peu à peu dans un grand relâchement.

Ceux qui ſont de la véritable caſte des Rajas ou Ragepoutres, peuvent être inſtruits dans les ſciences, par les Brahmanes ; mais ces ſciences ſont

inacceſſibles à toutes les autres caſtes, auxquelles on peut ſeulement communiquer certains poëmes, la grammaire, la poëtique, & des ſentences morales. Les ſciences & les beaux arts, qui ont été cultivés avant autant de gloire que de ſuccès par les Grecs & les Romains, ont fleuri pareillement dans l'Inde, & toute l'antiquité rend témoignage au mérite des Gymnoſophiſtes. Ce ſont évidemment les Brahmanes, & ſur-tout ceux qui parmi eux renoncent au monde & ſe font *Saniaſſi*.

La grammaire des Brahmanes, peut être miſe au rang des plus belles ſciences ; jamais l'analyſe & la ſynthèſe ne furent plus heureuſemeut employées, que dans leurs ouvrages grammaticaux de la langue *Samskret* ou *Samskroutan*. Il me paroît que cette langue ſi admirable par ſon harmonie, ſon abondance & ſon énergie, étoit autrefois la langue vivante dans les pays habités par les premiers Brahmanes.

Après bien des ſiécles elle s'eſt inſenſiblement corrompue dans l'uſage commun ; de ſorte que le langage des anciens *Richi* ou *Pénitens*, dans les *Vedam*, ou livres ſacrés, eſt aſſez ſouvent inin-

telligible aux plus habiles qui ne ſavent que le *Samskret*, fixé par les grammaires.

Pluſieurs ſiécles après l'âge des *Richi*, de grands Philoſophes s'étudierent à en conſerver la connoiſſance, telle qu'on l'avoit de leur tems, qui étoit, à ce qu'il me ſemble, l'âge de l'ancienne poëſie. *Anoubhout* fut le premier qui forma un corps de grammaire : c'eſt le *Saraſvat*, ouvrage digne de Saraſvadi, qui eſt, ſelon les Indiens, la déeſſe de la parole, & la parole même.

Quoique ce ſoit la plus abrégée des grammaires, le mérite de ſon antiquité l'a miſe en grande vogue dans les écoles de l'Indouſtan. *Pania*, aidé du *Saraſvat*, compoſa un ouvrage immenſe des régles du *Samskret*. Le Roi *Jamour* le fit abréger par *Kramadiſvar* ; & c'eſt cette grammaire, dont j'ai fait l'abrégé, que j'envoyai, il y deux ans, & qui vous aura ſans doute été communiqué. (*a*) *Kalap*, en compoſa une plus propre

(*a*) On ne trouve rien dans les Lettres des Miſſionnaires, qui ait rapport à cet abrégé dont parle le P. Pons, vraiſemblablement il n'a pas été rendu public.

aux ſciences ; il y en a encore trois autres de différens auteurs, mais la gloire de l'invention eſt principalement dûe à *Anoubhout*.

Il eſt étonnant que l'eſprit humain ait pû atteindre à la perfection de l'art qui éclate dans ces grammaires. Les auteurs y ont réduit, par l'analyſe, la plus riche langue du monde, à un petit nombre d'élémens primitifs, qu'on peut regarder comme le *caput mortuum* de la langue. Ces élémens ne ſont par eux-mêmes d'aucun uſage ; ils ne ſignifient proprement rien ; ils ont ſeulement rapport à une idée : par exemple, *Kru*, a l'idée d'action : les élémens ſecondaires, qui affectent le primitif, ſont les terminaiſons qui le fixent à être, nom, ou verbe ; celles, ſelon leſquelles il doit ſe décliner ou conjuguer un certain nombre de ſyllabes, à placer entre l'élément primitif, & les terminaiſons, quelques propoſitions, &c. À l'approche des élémens ſecondaires, le primitif change ſouvent de figure ; *Kru*, par exemple, devient, ſelon ce qui lui eſt ajouté *Kar*, *Kâr*, *Kri*, *Kir*, *Kîr*, &c. La ſynthèſe, réunit & combine tous ces

élémens, & en forme une variété infinie de termes d'uſage.

Ce ſont les régles de cette union & de cette combinaiſon des élémens que la grammaire enſeigne ; de ſorte qu'un ſimple écolier, qui ne ſauroit rien que la grammaire, peut, en opérant, ſelon les régles, ſur une racine ou élément primitif, en tirer pluſieurs milliers de mots, vraiment, *Samskrets*. C'eſt cet art qui a donné le nom à la langue ; car *Samskret* ſignifie ſynthétique, ou compoſé.

Mais comme l'uſage fait varier à l'infini la ſignification des termes, quoiqu'ils conſervent toujours une certaine analogie à l'idée attachée à la racine : Il a été néceſſaire d'en déterminer le ſens, par des dictionnaires. Ils en ont dix-huit, faits ſur différentes méthodes. Celui qui eſt le plus en uſage, compoſé par *Amariſimha*, eſt rangé à peu près ſelon la méthode qu'a ſuivi l'auteur de l'*Indiculus univerſalis*. Le Dictionnaire intitulé *Viſvâbhidhânam* eſt rangé par ordre abphabétique, ſelon les lettres finales des mots.

Outre ces Dictionnaires généraux,

chaque ſcience a ſon introduction, où l'on apprend les termes propres, qu'on chercheroit en vain par-tout ailleurs. Cela a été néceſſaire pour conſerver aux ſciences un air de myſtere, tellement affecté aux Brahmanes, que non content d'avoir des termes inconnus au vulgaire, ils ont enveloppé, ſous des termes myſterieux, les choſes les plus communes.

Les traités de la verſification & de la poëſie, ſont en grand nombre. Le petit abrégé des régles que j'en ait fait, & que j'envoyai l'année derniere pour vous être communiqué, me diſpenſe d'en rien dire ici. (*a*) A l'égard de la grande poëſie, ou des poëmes de différentes eſpéces, la nature étant la même par-tout, les régles ſont auſſi à peu près les mêmes. L'unité d'action eſt moins obſervée dans leurs *Pouzânam* & autres poëmes, qu'elle ne l'eſt en particulier dans Homere & dans Virgile. J'ai pourtant vû quelques poëmes, & entre autres le *Dharmapouranam*, où l'on

(*a*) On n'a pas plus de connoiſſance de ce Traité de poëſie Indienne, que de la Grammaire dont on a parlé ci-devant.

garde plus ſcrupuleuſement l'unité d'action. Les fables Indiennes, que les Arabes & les Perſans ont ſi ſouvent traduites en leur langue, ſont un recueil de cinq petits poëmes parfaitement réguliers, composés pour l'éducation des Princes de *Patna*.

L'éloquence des orateurs n'a jamais été fort en uſage dans l'Inde ; & l'art de bien diſcourir y a été peu cultivé ; mais pour ce qui eſt de la pureté, de la beauté, & des ornemens de l'élocution, les *Brahmanes* ont un grand nombre de livres, qui en contiennent les préceptes, & qui ſont une ſcience à part, qu'on nomme *Alankârachâſtram :* ſcience de l'ornément.

De toutes les parties de la belle littérature, l'hiſtoire eſt celle que les Indiens ont le plus cultivée. Ils ont un goût infini pour le merveilleux, & les *Brahmanes* s'y ſont conformés pour leur intérêt particulier. Cependant, je ne doute pas que dans les palais des Princes, il n'y ait des monumens ſuivis de l'hiſtoire de leurs ancêtres, ſur-tout dans l'intérieur de l'Inde, où les Princes ſont plus puiſſans, & Ragepoutres de caſtes. Il y a même dans le Nord pluſieurs livres

qu'on appelle *Natak*, qui, à ce que des Brahmanes m'ont assuré, contiennent beaucoup d'histoires anciennes, sans aucun mêlange de fables.

Pour ce qui est des Mogols, ils aiment l'histoire; & celle de leurs Rois a été écrite par plusieurs savans de leur religion. La gazette de tout l'Empire, composée dans le palais même du grand Mogol, paroît au moins une fois le mois à Delhy. Dans les poëmes Indiens on trouve mille restes précieux de la vénérable antiquité, une Notion bien marquée du Paradis terrestre, de l'arbre de vie, de la source des quatre grands fleuves, dont le Gange en est un; & qui, selon plusieurs savans, est le phison de l'écriture, du Déluge, de l'Empire des Assyriens, des victoires d'Alexandre, sous le nom de *Javana-Raja*, Roi des Javans ou Grecs.

On assure que parmi les livres dont l'académie des Brahmanes de *Cangivouram* est dépositaire, il y en a d'histoire fort anciens, où il est parlé de Saint Thomas, de son martyr, & du lieu de sa sépulture. Ce sont des Brahmanes qui l'ont dit, & qui se sont offert à les communiquer, moyennant

des ſommes que les Miſſionnaires n'ont jamais été en état de leur donner. Peut-être même que depuis le vénérable Pere de Nobilibus, il n'y a eu perſonne aſſez habile dans le *Samskret*, pour examiner les choſes par ſoi-même. J'ai vû dans un manuſcrit du Pere de Bourzes, que dans certains pays de la côte de Malabar, les Gentils célébroient la délivrance des Juifs ſous Eſther, & qu'ils donnoient a cette fête le nom de *Yuda-Tirounal* fête de Juda.

Le ſeul moyen de pénétrer dans l'antiquité Indienne, ſur-tout en ce qui concerne l'hiſtoire, c'eſt d'avoir un grand goût pour cette ſcience, d'acquérir une connoiſſance parfaite du *Samskret*, & de faire des dépenſes auxquelles il n'y a qu'un grand Prince qui puiſſe fournir ; juſqu'à ce que ces trois choſes ſe trouvent réunies dans un même ſujet, avec la ſanté néceſſaire pour ſoutenir l'étude dans l'Inde ; on ne ſaura rien, ou preſque rien de l'hiſtoire ancienne de ce vaſte Royaume.

Entrons dans le ſanctuaire des Brahmanes, ſanctuaire impénétrable à tous les yeux vulgaires. Ce qui, après la nobleſſe de leur caſte, les éléve infini-

ment au-dessus du vulgaire, c'est la science de la Religion, des Mathématiques, & la Philosophie. Les Brahmanes ont leur religion a part; ils sont cependant les ministres de celle du peuple. Les quatre *Vedam* ou *Bed*, sont, selon eux, d'une autorité divine : on les a en Arabe à la Bibliothéque du Roi. Ainsi les Brahmanes sont partagés en quatre sectes, dont chacun a sa loi propre. *Roukou-Vedam*, où, selon la prononciation Indoustane, *Recbed* & le *Yajour-vedam*, sont plus suivis dans la Péninsule, entre les deux mers : le *Sâmavedam* & *Latharvena*, ou *Brahmavedam*, dans le nord. Les *Vedam* renferment la théologie des Brahmanes; & les anciens *Pouranam*, ou poëmes de la théologie populaire; les *Vedam*, autant que j'en peux juger par le peu que j'en ai vû, ne sont qu'un recueil de différentes pratiques superstitieuses, & souvent diaboliques des anciens *Richi* pénitens, ou *Mouni*, anachoretes. Tout est assujetti, & les dieux mêmes sont soumis à la force intrinséque des sacrifices & des *Mantram*; ce sont des formules sacrées dont ils se servent pour consacrer, offrir, invoquer, &c. Je fus surpris d'y

trouver celle-ci : *Om*, *Sântih*, *Sântih*, *Sântih*, *Harih*. Vous ſavez, ſans doute, que la lettre, ou ſyllabe, *ôm*, contient la Trinité en unité, le reſte eſt la traduction littérale de *Sanctus*, *Sanctus*, *Sanctus*, *Dominus*. Harih eſt un nom de Dieu, qui ſignifie *Raviſſeur*.

Les *Vedam*, outre les pratiques des anciens *Richi* & *Mouni*, contiennent leurs ſentimens ſur la nature de Dieu, de l'ame, du monde ſenſible, &c. Des deux théologies Brahmanique, & populaire, on a compoſé la ſcience ſainte, ou de la vertu, *Dharmachâſtram*, qui contient la pratique des différentes religions, des rits ſacrés, ou ſuperſtitieux, civils ou prophanes, avec les loix pour l'adminiſtration de la juſtice. Les traités *Dharmachâſtram*, par différens auteurs, ſe ſont multipliés à l'infini. Je ne m'étendrai pas plus au long ſur une matiere qui demanderoit un grand ouvrage à part, & dont apparemment la connoiſſance ne ſera jamais que très-ſuperficielle. On a vu ci-devant que les Brahmanes ont cultivé l'Aſtronomie ; il en a été de même de preſque toutes les parties Mathématiques. Mais ce qui a rendu plus célébre dans l'antiquité le

nom des Gymnoſophiſtes, c'eſt leur Philoſophie, dont il faut ſéparer d'abord la Philoſophie morale; non qu'ils n'en ayent une très-belle dans beaucoup d'ouvrages du *Nitichâſtram*, ſcience morale, qui eſt renfermée ordinairement dans des vers ſententieux, comme ceux de Caton; mais c'eſt que cette partie de la philoſophie eſt communiquée à toutes les caſtes. Pluſieurs auteurs choutres, & même Parias, s'y ſont acquis un grand nom.

La philoſophie, qu'on nomme ſimplement & par excellence *Châſtram*, ſcience, eſt bien plus myſtérieuſe. La Logique, la Métaphyſique, & un peu de Phyſique bien imparfaite, en ſont les parties. Son unique fin, le but où tendent toutes les recherches philoſophiques des Brahmanes, eſt la délivrance de l'ame, de la captivité, & des miſeres de cette vie, par une félicité parfaite, qui, eſſentiellement eſt, ou la délivrance de l'ame, ou ſon effet immédiat.

Comme parmi les Grecs, il y eût pluſieurs écoles de philoſophie, l'ionique, l'académique, &c.; il y a eu dans l'antiquité, parmi les Brahmanes, ſix

principales écoles, ou ſectes philoſophiques, dont chacune étoit diſtinguée des autres, par quelque ſentiment particuliers ſur la félicité & ſur les moyens d'y parvenir, *Nyâyam*, *Vedântam*, *Sankiam*, *Mimamſa*, *Patanjalam*, *Bhaſſyam*, ſont ce qu'ils appellent ſimplement les ſix ſciences, qui ne ſont que ſix ſectes ou écoles. Il y en a encore pluſieurs autres, comme *Lâgamachâſtram* & *Bauddamatham*, &c. qui ſont autant d'héréſies en matiere de religion, très-oppoſées au d'*Harmachâſtram* dont il a été parlé, qui contient le polythéiſme univerſellement approuvé..

Les ſectateurs de l'*âgamam* ne veulent point de différence de condition parmi les hommes, ni de cérémonies légales, & ſont accuſés de magie. On peut juger par-là de l'horreur qu'en ont les autres Indiens. Les Bauddiſtes, dont l'opinion de la metempſycoſe a été univerſellement reçue, ſont accuſés d'Athéiſme, & n'admettent pour principes de nos connoiſſances, que nos ſens. Boudda eſt le *Photo*, révéré par le peuple, à la Chine; & les Bauddiſtes ſont de la ſecte des Bonzes & des Lamas, comme les *Ahamiſtes* ſont de la ſecte

des peuples du *Mahâsin*, ou *grand Sin*, qui comprend tous les Royaumes de l'Occident au-delà de la Perse.

Nos Philosophes Indiens, par leur conduite, ne donnent point d'atteinte à la religion commune ; & quand ils veulent réduire leur théorie à la pratique, ils renoncent entiérement au monde, & même à leur famille qu'ils abandonnent. Toutes les écoles enseignent que la sagesse ou la science certaine de la vérité *tâtragniânam* est la voye où l'ame se purifie, & qui peut la conduire à sa délivrance, *Moukti*, jusques-là, elle ne fait que rouler de misere en misere, dans différentes transmigrations que la seule sagesse peut faire finir. Aussi toutes les écoles commencent par la recherche & la détermination des principes des connoissances vraies. Les unes en admettent quatre, les autres trois ; & d'autres se contentent de deux.

Les principes établis ; elles enseignent à en tirer les conséquences par le raisonnement, dont les différentes espéces se réduisent en sillogismes : ces régles du sillogisme sont exactes ; elles ne différent principalement des nôtres,

qu'en ce que le ſillogiſme parfait, ſelon les Brahmanes, doit avoir quatre membres, dont le quatriéme eſt une application de la vérité conclue des prémices, à un objet qui la rend indubitablement ſenſible. Voici le ſillogiſme, dont les écoles retentiſſent ſans ceſſe: Là où il y a de la fumée, il y a du feu; il y a de la fumée à cette montagne, donc il y a du feu, comme à la cuiſine.

Il faut obſerver qu'ils n'appellent point fumée, ni les brouillards, ni autres choſes ſemblables.

L'école de *Nyâyam*, *raiſon, jugement,* l'a emporté ſur toutes les autres, en fait de Logique, ſur-tout depuis quelques ſiécles, que l'académie de *Noudia*, dans le Bengale, eſt devenue la plus célébre de toute l'Inde, par les fameux profeſſeurs qu'elle a eus, & dont les ouvrages ſe ſont répandus de tous côtés. *Gottam* fut autrefois le fondateur de cet école, à *Tirat*, dans l'Indouſtan, au nord du Gange, vis-à-vis le pays de *Patna*. C'eſt là qu'elle a fleuri pendant bien des ſiécles.

Les anciens enſeignoient à leurs diſciples, toute la ſuite de leur ſyſtême philoſophique. Ils admettoient, comme

me les modernes, quatre principes de ſcience : le témoignage des ſens bien expliqués, *Pratyackam ;* les ſignes naturels, comme la fumée l'eſt du feu, *Anoumânam ;* l'application d'une définition connue au défini, juſques-là inconnu, *Oupâmanam ;* enfin, l'autorité d'une parole infaillible, *Aptachabdam*. Après la Logique, ils menoient leurs écoliers par l'examen de ce monde ſenſible, à la connoiſſance de ſon auteur, dont ils concluoient l'exiſtence par l'*Anoumânam*. Ils concluoient de la même maniere ſon intelligence ; & de ſon intelligence, ſon immortalité.

Quoique Dieu, de ſa nature, ſoit eſprit, il a pû ſe rendre, & s'eſt effectivement rendu ſenſible. De *Nirâkra*, il eſt devenu *Sâkâra*, pour former le monde, dont les atômes indiviſibles, comme ceux des Epicuriens, & éternels, ſont par eux-mêmes ſans vie ?

L'homme eſt un compoſé d'un corps & de deux ames, l'une ſuprême *Paramâtma*, qui n'eſt autre que Dieu ; & l'autre animale *Sivâtmâ*, c'eſt en l'homme, le principe ſenſitif du plaiſir & de la douleur, du deſir, de la haine, &c. Les uns veulent qu'elle ſoit eſprit, les

autres qu'elle ſoit matiere, & un onziéme ſens dans l'homme; car ils diſtinguent les organes actifs, des organes ſenſitifs ou paſſifs, & ils en comptent dix de cette façon.

Enfin, en ce qu'ils appellent ſuprême ſageſſe, il me ſemble qu'ils tombent dans le Stoïciſme le plus outré. Il faut éteindre ce principe ſenſitif; & cette extinction ne peut ſe faire que par l'union au *Paramâtmâ*; cette union *Yogam*, ou *Jog*, d'où vient le nom de *Jogui*, à laquelle aſpire inutilement la ſageſſe des philoſophes Indiens, de quelque ſecte qu'ils ſoient. Cette union commence par la méditation & la contemplatition de l'Etre ſuprême, & ſe termine à une eſpéce d'identité, où il n'y a plus de ſentiment, ni de volonté. Juſques-là les travaux des Metempſycoſes durent toujours. Il eſt bon de remarquer que, par le mot d'*ame*, on n'entend que le *ſoi-même*, que le *moi*.

Aujourd'hui, on n'enſeigne preſque plus dans les écoles de *Nyâyam*, que la Logique, remplie par les Brahmanes, d'une infinité de queſtions beaucoup plus ſubtiles qu'elles ne ſont utiles. C'eſt un cahos de vétilles, tel qu'étoit,

il y a près de deux siécles, la Logique en Europe. Les étudians passent plusieurs années à apprendre mille vaines subtilités sur les membres du Sillogisme, sur les causes, sur les négations, les genres, les espéces, &c. Ils disputent avec acharnement sur de semblables niaiseries, & se retirent sans avoir acquis d'autres connoissances. C'est ce qui a fait donner au *Nyâyam* le nom de *Tarkachâstram*.

De cette école, sortirent autrefois les plus fameux adversaires des *Bauddhistes*, dont ils firent faire, par les Princes, un horrible massacre dans plusieurs Royaumes. *Oudayanâchârya* & *Battâ*, se distinguerent dans cette dispute; & le denier, pour se purifier de tant de sang qu'il avoit avoit fait répandre, se brûla avec grande solemnité à *Jagannâth*, sur la côte d'Oricha, ou Orixa (*a*).

L'école de *Vedantam*, fin de la loi, dont *Sankrdchârya* fut autrefois le fondateur, a pris le dessus sur toutes les autres écoles, pour la Métaphysique; en

(*a*) Cette côte fait partie de celle de Coromandel, & regne depuis le 18e. degré de latitude septentrionale, jusqu'au 24e.

ſorte que les Brahmanes qui veulent paſſer pour ſavans, s'attachent aveuglement à ſes principes ; je crois même qu'on ne trouveroit plus aujourd'hui de Saniaſſi hors de cette école. Ce qui la diſtingue des autres, c'eſt l'opinion de l'utilité ſimple d'un être exiſtant, qui n'eſt autre que le *moi*, ou l'*ame* : rien n'éxiſte que ce *moi*.

Les notions que donnent ſes ſectateurs, de cet être, ſont admirables. Dans ſon unité ſimple, il eſt en quelque façon trin par ſon exiſtence, par ſa lumiere infinie, & ſa joye ſuprême. Tout y eſt éternel, immatériel, infini; mais parce que l'expérience intime du *moi* n'eſt pas conforme à cette idée ſi belle. Ils admettent un autre principe, mais purement négatif; & qui par conſéquent n'a aucune réalité d'être. C'eſt le Mâyâ du *moi*, c'eſt-à-dire, l'erreur : par exemple, je crois actuellement vous écrire ſur le ſyſtême du *Vedamtam* ; je me trompe. A la vérité, je ſuis *moi* ; mais vous n'exiſtez pas ; je ne vous écris point ; perſonne n'a jamais penſé, ni a Vedamtam, ni à Syſtême ; je me trompe : voilà tout ; mais mon erreur n'eſt point un être. C'eſt ce qu'ils expliquent

par la comparaifon qu'ils ont continuellement à la bouche, d'une corde à terre qu'on prend pour un ferpent.

J'ai vû dans un poëme (car ils en ont de philofophiques, inconnus au vulgaire; les fentences des premiers maîtres font même en vers); j'ai vû, dit notre Miffionnaire, que Vaffichta racontoit à fon difciple Rama, qu'un Samiaffi, dans un étang, abîmé dans la contemplation du Maya, fut ravi en efprit. Il crut naître dans une cafte infame, & éprouver toutes les avantures des enfans de cette condition; étant parvenu à un âge plus mûr, il alla dans un pays éloigné, où fur fa bonne mine il fut mis fur le trône; après quelques années de regne, il fut découvert par un voyageur de fon pays, qui le fit connoître à fes fujets, lefquels le mirent à mort; & pour fe purifier de la fouillure qu'ils avoient contractée, fe jetterent tous dans un bûcher où ils furent confumés par les flammes. Le *Saniaffi*, revenu de fon extafe, fortit de l'étang, l'efprit tout occupé de fa vifion. A peine étoit-il de retour chez lui, qu'un Saniaffi étranger arriva, lequel après le premieres civilités lui ra-

conta toute l'hiſtoire de ſa viſion, comme un fait certain, & la déplorable cataſtrophe qui venoit d'arriver dans un pays voiſin, dont il avoit été témoin oculaire Le Saniaſſi comprit alors que l'hiſtoire & la viſion, auſſi peu vraies l'une que l'autre, n'étoient que le Mâyâ qu'il vouloit connoître.

La ſageſſe conſiſte donc à ſe délivrer du Mâyâ, par une application conſtante à ſoi-même, en ſe perſuadant qu'on eſt l'être unique, éternel, & infini, ſans laiſſer interrompre ſon attention à cette prétendue vérité, par les atteintes du Maya. La clef de la délivrance de l'ame eſt dans ces paroles, que ces faux ſages doivent répéter ſans ceſſe avec un orgueil outré. Je ſuis l'être ſuprême, *Aham ava param brahma.*

La perſuaſion ſpéculative de cette propoſition doit en produire la conviction expérimentale, qui ne peut être ſans la félicité. Ce que dit S. Paul aux Romains : *Evanuerunt in-cogitationibus ſuis*, ne fut jamais plus exactement vérifié que dans la perſonne de ces ſuperbes philoſophes, dont le ſyſtéme extravagant domine parmi les ſavans, dans des pays immenſes. Le commerce

des Brahmanes a communiqué ces folles idées à presque tous ceux qui se piquent de bel esprit. C'est pourquoi les nouveaux Missionnaires doivent être sur leur garde lorsqu'ils entendent les Brahmanes parler si emphatiquement de l'unité simple de Dieu, *adduitam*, & de la fausseté des biens & des plaisirs de ce monde, *Mâyâ*.

L'école de *Sankiam*, *numérique*, fondée par *Kapil*, qui rejette l'*Oupoumânam* de la Logique, paroît d'abord plus modeste ; mais dans le fonds, il dit presque la même chose. Il admet une nature spirituelle, & une nature matérielle, toutes deux réelles & éternelles. La nature spirituelle, par sa volonté de se communiquer hors d'elle-même, s'unit par plusieurs degrés à la nature matérielle. De la premiere union, naissent un certain nombre de formes & de qualités : les nombres sont déterminés. Parmi les formes est l'égoïsme par lequel chacun dit : Moi, je suis tel, & non un autre. Une seconde union de l'esprit déja embarrassé dans les formes & les qualités avec la matiere, produit les élémens ; une troisiéme, le monde visible. Voilà la synthèse de l'univers.

La sagesse, qui produit la délivrance de l'esprit, en est l'analyse. Heureux fruit de la contemplation, par laquelle l'esprit se dégage, tantôt d'une forme, ou qualité, & tantôt d'un autre part, ces trois vérités : Je ne suis en aucune chose, aucune chose n'est à moi ; le *moi-même* n'est point, *nâsinin*, *name*, *mâham*. Enfin le tems vient où l'esprit est délivré de toutes ces formes ; & voilà la fin du monde, où tout est revenu à son premier état.

Kapil, enseigne que les religions qu'il connoissoit, ne font que serrer les liens dans lesquels l'esprit est embarassé, au lieu de l'aider à s'en dégager ; car, dit-il, le culte des divinités subalternes, qui ne sont que les productions de la derniere & plus basse union de l'esprit, avec la matiere, nous unissant à son objet, au lieu de nous en séparer, ajoute une nouvelle chaîne à celles dont l'esprit est déja accablé. Le culte des divinités supérieures, *Brahma*, *Vichnou*, *Routren*, qui sont, à la vérité, les effets des premieres unions de l'esprit à la matiere, ne peut qu'être toujours un obstacle à son parfait dégagement. Voilà pour la religion des Vedam, dont les

dieux ne ſont que les principes, deſquels le monde eſt composé, où les parties même du monde composé de ces principes. Pour celle du peuple, qui eſt, comme la religion des Grecs & des Romains, chargée des hiſtoires fabuleuſes, infames & impies des Poëtes, elle forme une infinité de nouveaux liens à l'eſprit, par les paſſions qu'elle favoriſe, & dont la victoire eſt un des premiers pas que doit faire l'eſprit, s'il aſpire à ſa délivrance. Ainſi raiſonne *Kapil*.

L'école de *Mimâmſâ*, dont l'opinion propre eſt celle d'un deſtin invincible, paroît plus libre dans le jugement qu'elle porte des autres opinions. Ses ſectateurs examinent les ſentimens des autres écoles, & parlent pour & contre, à peu près comme les Académiciens d'Athènes.

Paſſons à l'examen de la religion de l'Inde, & au détail des uſages qu'elle preſcrit, ou du moins dont elle eſt le but. C'eſt un point ſi compliqué qu'il ne faut rien laiſſer échapper de ce que les Miſſionnaires nout ont tranſmis à cet égard. Cependant comme leurs témoignages paroiſſent n'être pas à l'abri de

la défiance, à cause des préjugés de leur état, & de l'ardeur de leur foi, qui leur fait voir des pratiques diaboliques où il ne se trouve que des superstitions imbecilles, dont tous les peuples ont fourni des exemples; nous terminerons ce paragraphe par les reflexions qu'un voyageur Anglois, très-moderne, a publiées sur cette matiere.

Nous allons suivre l'ordre chronologique des rapports des Missionnaires, en commençant par donner ici celui du P. Lalane, (a) qui est le premier qui ait parlé de la religion des Indiens.

On ne peut douter que ces peuples ne soient véritablement idolâtres, puisqu'ils adorent des dieux étrangers; mais il est évident, par quelques-uns de leurs livres, qu'ils ont eu autrefois des connoissances assez distinctes du vrai Dieu. C'est ce qu'il est aisé de voir à la tête du livre appellé *Panjangan*, dont voici les paroles que j'ai traduites mot pour mot:

J'adore cet être qui n'est sujet à aucun changement, ni à l'inquiétude; cet

(a) Tom. 10, page 18.

être dont la nature eſt indiviſible ; cet être dont la ſimplicité n'admet aucune compoſition de qualités; cet être qui eſt l'origine & la cauſe de tous les êtres, & qui les ſurpaſſe tous en excellence; cet être qui eſt le ſoutien de l'univers, & la ſource de la triple puiſſance. Mais ces expreſſions ſi belles, ſont mêlées dans la ſuite d'une infinité d'extravagances.

On peut conjecturer parce qu'on vient de voir, que les Prêtres du pays ont, par leurs fictions, effacé peu à peu de l'eſprit de ces peuples, les traits de la Divinité. La plupart des livres Indiens ſont des ouvrages de poëſie pour leſquels ils ſont fort paſſionnés, & c'eſt de là vraiſemblablement que leur idolâtrie tire ſon origine.

Il y a apparence auſſi que les noms de leurs faux dieux, Chiven, Ramen, Vichnou & d'autres ſemblables, ſont les noms de quelques anciens Rois que la flatterie des Indiens, & ſur-tout des Brames, a diviniſés, ou par une apothéoſe, ou par des poëmes compoſés à leur honneur. Ces ouvrages ont été pris dans la ſuite pour des régles de culte ; & de cette façon la véritable

idée de la Divinité s'eſt effacée entierement. Les plus anciens livres, qui contenoient une doctrine plus pure, étant écrits dans une langue fort ancienne, ont été négligés peu à peu, & l'uſage de cette langue s'eſt aboli inſenſiblement. Cela eſt certain, à l'égard du livre de la religion appellé *Vedam*, que les ſavans du pays n'entendent plus. Ils ſe contendent de le lire & d'en apprendre par cœur quelques endroits qu'ils récitent d'une maniere myſtérieuſe, pour en impoſer plus facilement au peuple.

Ce qu'on vient de dire ſur l'origine de l'idolâtrie Indienne, ſe confirme par un exemple aſſez récent. Il y a environ cinquante ans, (notre Miſſionnaire parloit ainſi en 1709) que mourut le Roi de Trichenapaly. Ce Prince faiſoit de grandes largeſſes aux Brames, gens les plus flatteurs qu'on puiſſe voir. Les Prêtres, par reconnoiſſance, ou pour exciter les autres Rois à imiter ſon exemple, lui ont bâti un temple, lui ont érigé des autels où l'on ſacrifie à ce nouveau dieu. Il ne faut pas douter que dans quelques années l'on oublie le dieu Ramen lui-même, ou quel-

qu'autre ancienne divinité du pays, pour mettre à sa place le Roi de Trichenapaly. Il en sera apparemment de ce Roi, comme de Ramen, qu'on compte parmi les anciens souverains ; les livres Indiens marquent son âge, le tems & les circonstances de son regne.

Outre *Vichnou* & *Chiven*, qui sont regardés comme les deux principales divinités, & qui partagent nos Indiens en deux sectes différentes. Ils admettent encore un nombre presque infini de divinités subalternes. Brama, tient le premier rang parmi celles-ci. Selon leur théologie, les dieux supérieurs l'ont crée dans le tems, en lui donnant des prérogatives singulieres. C'est lui, disent-ils, qui a crée toutes choses, & qui les conserve par un pouvoir spécial que la Divinité lui a communiqué ; c'est lui encore qui a, comme l'intendance générale sur toutes les divinités inférieures ; mais son gouvenement doit finir dans un certain tems.

Les Indiens n'observent que les huit principaux rhumbs de vent qu'ils placent comme nous à l'horison. Or, ils prétendent que dans chacnn de ces endroits, un demi dieu a été posté par

Brama, pour veiller au bien général de l'univers. Dans l'un eſt le dieu de la pluie; dans l'autre, le dieu des vents; dans un troiſiéme, le dieu du feu, & àinſi des autres qu'ils appellent les huit gardiens. Divendiren, qui eſt comme le premier miniſtre de Brama, commande immédiatement à ces dieux inférieurs. Le ſoleil, la lune, les plantes ſont auſſi des dieux. En un mot ils comptent juſqu'à trois millions de ces divinités ſubalternes, dont ils rapportent mille fables impertinentes.

Il eſt vrai que dans la converſation, pluſieurs ſavans tombent d'accord qu'il ne peut y avoir qu'un ſeul Dieu, qui eſt un pur eſprit; mais ils ajoutent que Chiven, Vichnou & les autres, ſont les miniſtres de ce Dieu, & que c'eſt par leur moyen que nous approchons du trône de la Divinité, & que nous en recevons des bienfaits. Néanmoins, dans la pratique, on ne voit aucun ſigne qui perſuade qu'ils croyent en un ſeul Dieu: ce n'eſt qu'à Chiven, à Vichnou, qu'on bâtit des temples, & qu'on fait des ſacrifices. Ainſi l'on peut dire qu'on ne ſait guères ce que croyent ces prétentendus ſavans, qui ſont en effet de véritables ignorans.

La métempſycoſe eſt une opinion commune dans toute l'Inde, & il eſt difficile de déſabuſer les eſprits ſur cet article ; car rien n'eſt plus ſouvent répété dans leurs livres. A la vérité, ils croyent un paradis ; mais ils font conſiſter la félicité dans les plaiſirs ſenſuels, bien qu'ils qu'ils ſe ſervent des termes d'union avec Dieu, de viſion de Dieu, & d'autres ſemblables qu'emploie notre théologie, pour exprimer le bonheur des ſaints. Ils croyent auſſi un enfer ; mais ils ne peuvent ſe perſuader qu'il dure éternellement. Tous les livres que j'ai vus ſuppoſent l'immortalité de l'ame. Je ne voudrois pourtant pas garantir que ce ſoit l'opinion de pluſieurs ſectes, non plus que de pluſieurs Brames. Mais au fonds, ils ont des idées ſi peu nettes de toutes ces choſes, qu'il n'eſt pas aiſé de bien démêler ce qu'ils penſent.

Pour ce qui eſt de leur morale religieuſe, ils admettent cinq péchés qu'ils regardent comme les plus énormes. Le bramicide, ou tuer un Brame, l'yvrognerie, l'adultere commis avec la femme de ſon *Gourou* ou *Paſteur*, le vol, quand l'objet eſt conſidérable, & la fréquen-

tation de ceux qui ont commis quelqu'un de ces péchés. Ils ont auſſi des péchés capitaux, mais ils n'en comptent que cinq; ſavoir, la luxure, la colere, l'orgueil, l'avarice, & l'envie ou la haine. Ils ne condamnent pas la polygamie, mais elle eſt plus rare parmi eux que parmi les Maures. Ils ont horreur d'une coutume auſſi monſtrueuſe que biſarre, qui regne dans le *Malleamen*, pays ſitué ſur la côte de Malabar. Les femmes de cette contrée peuvent épouſer autant de maris qu'elles veulent, & elles obligent chacun d'eux à leur fournir les diverſes choſes dont elles ont beſoin, l'un des habits, l'autre, la nourriture, & ainſi du reſte.

En récompenſe, on voit parmi nos Gentils une autre coutume qui n'eſt guères moins monſtrueuſe. Les Prêtres des idoles cherchent tous les ans une épouſe à leurs dieux. Quand ils voient une femme à leur gré, ſoit qu'elle ſoit mariée, ſoit qu'elle ſoit libre, ils l'enlevent ou la font venir adroitement dans la Pagode, & là, ils font la cérémonie du mariage. On aſſure qu'ils en abuſent enſuite, ce qui n'empêche pas qu'elle ne ſoit reſpectée du peuple, comme l'épouſe d'un dieu.

C'eſt encore un uſage dans pluſieurs caſtes, ſur-tout dans les plus diſtinguées, de marier leurs enfans dês l'âge le plus tendre. Le jeune mari attache au col de celle qui lui eſt deſtinée, un petit bijou qu'on appelle *tali*, qui diſtingue les femmes mariées de celles qui ne le ſont pas, & dès-lors le mariage eſt conclu. Si le mari vient à mourir avant que le mariage ait pû être conſommé, on ôte le tali à la jeune veuve, & il ne lui eſt plus permis de ſe remarier. Comme rien n'eſt plus mépriſable, ſelon l'idée des Indiens, que cet état de viduité ; c'eſt en partie pour n'avoir pas à ſoutenir ce mépris que les femmes ſe brûloient autrefois avec le corps de leurs maris. Mais depuis que les Maures ſe ſont rendus maîtres du pays, & que les Européans occupent les côtes., on voit peu d'exemples d'une coutume ſi barbare. Cette loi n'a jamais regardé les hommes ; & un ſecond mariage ne les deshonore, ni eux ni leur caſte. Un des grands points de morale fort accrédité parmi les Indiens, c'eſt que pour être heureux, il faut enrichir les Brames, & qu'il n'y a guères de moyen plus efficace d'effacer ſes

péchés, que de leur faire l'aumône. Comme ces Brames sont les auteurs de la plupart des livres, ils ont inséré cette maxime presque à toutes les pages. J'ai connu plusieurs Gentils qui se sont presque ruinés pour avoir la gloire de marier un Brame, la dépense de cette cérémonie étant fort grande parmi ceux qui sont de bonne caste.

Quoiqu'il y ait lieu de croire que les sciences onr fleuri parmi ces nations forr anciennement, puisqu'on y voit encore des traces de la Philosophie, de Pythagore & de Démocrite, cependant on n'y trouve point de Brames qu'on puisse appeller savans. J'en ai vûs qui parlent des Atomes de Démocrite, mais néanmoins leur ignorance est extrême. Ils expliquent le principe de chaque chose par des fables ridicules, sans pouvoir apporter aucune raison physique des effets de la nature. Ce que j'ai vû de plus raisonnable daus un de leurs écrits, c'est une espéce de démonstration qu'on y emploie pour prouver l'existence de Dieu par les choses visibles. Mais après en avoir conclu l'existence d'un premier être, ils en font une peinture extravagante, en lui don-

nant une forme & des qualités qui ne peuvent lui convenir. Au reste s'il se trouve quelque chose de bon dans leurs livres, il y en a peu parmi les Indiens qui s'appliquent à les lire, ou qui en comprennent le sens.

Ils comptent quatre âges depuis le commencement du monde. Le premier qu'ils nous représentent comme un siecle d'or, a duré, selon eux, dix-sept cent vingt-huit mille ans. C'est alors que fut formé le Dieu Brama, & que prit naissance la caste des Brames qui en descendent. Les hommes étoient d'une taille gigantesque, leurs mœurs étoient fort innocentes, ils étoient exempts de maladie, & vivoient jusqu'à quatre cent ans.

Dans le second âge qui a duré douze cent quatre-vingt-seize mille ans, sont nés les Rajas ou Kchastrys, caste, noble, mais inférieure à celle des Brames. Le vice commença alors à se glisser dans le monde. Les hommes vivoient jusqu'à trois cent ans. Leur taille n'étoit pas si grande que dans le premier âge.

A celui-ci a succédé un troisieme âge qui a duré huit millions soixante-quatre mille ans. Le vice augmenta beaucoup.

La vertu commença à disparoître. On ne vécut plus alors que deux cent ans.

Enfin suivit le dernier âge qui est celui où nous vivons, & où la vie de l'homme est diminuée des trois quarts. C'est dans cet âge que le vice a pris la place de la vertu qui a été presque bannie du monde. Ils prétendent qu'il s'est écoulé déja, quatre millions vingt-sept mille cent quatre-vingt-quinze ans. Ce qui jette le plus grand ridicule sur toutes les rêveries que les Brames débitent fort sérieusement aux peuples, c'est qu'ils déterminent d'après leurs livres la durée du dernier âge, & qu'ils marquent le tems où le monde doit finir.

Le P. le Caron donne aussi sur la religion des Indiens, quelques détails intéressans. Elle est, dit ce Missionnaire, (a) un composé monstrueux de toutes sortes de fables. Ils admettent, selon ce qu'on voit dans leurs livres, jusqu'à trente millions de Dieux. Il y en a trois principaux dont les fonctions sont différentes; il attribuent à l'un, la création du monde; à l'autre, la conservation; & au troisieme, le pouvoir de

(a) Tom. 16, pag. 123.

détruire. Ces trois Dieux ſont indépendans l'un de l'autre, & chacun a ſon paradis; ſouvent ils ſe ſont fait la guerre, & l'un a coupé la tête à l'autre. Ils ont paru ſur la terre pluſieurs fois, & ſous différentes formes, ſous celle de poiſſon, de pourceau, &c. tout ce qui a ſervi à ces Dieux eſt divinifé. C'eſt pourquoi l'on voit preſque dans tous les temples, la figure d'un bœuf auquel on offre des ſacrifices; parce qu'il ſervit autrefois de monture à un de leurs Dieux. Mais ce qui eſt le plus ſurprenant au milieu de ces fables, c'eſt que ces peuples ont un Dieu nommé Chriſnen, né à minuit dans un étable, & adoré par des bergers. Ils obſervent un jeûne la veille de ſa fête qu'ils célébrent avec grand bruit. La vie de ce Dieu eſt un tiſſu d'actions infâmes. Boire, manger, chanter, ſe divertir, voilà quels ſont leurs exercices de piété, & en quoi conſiſte la ſolemnité de la fête.

Ils ne s'aſſemblent gueres dans leurs temples qui ſont de vraies demeures de démons. Il n'y vient de jour que par une porte très-étroite; du moins dans ceux que j'ai vûs, dit le Miſſionnaire, les dévots envoyent au ſacrificateur de

quoi faire le ſacrifice. Ce ſont ordinairement des fleurs, de l'encens, du ris & des légumes. Perſonne n'aſſiſte au ſacrifice. Comme j'ai été par haſard témoin d'une de ces cérémonies, je peux en faire le récit.

Dans un voyage que je fis le mois paſſé, je me retirai le ſoir dans un temple, à deſſein d'y paſſer la nuit. J'y trouvai le Prêtre des idoles qui ſe diſpoſoit à leur faire ſon ſacrifice. On venoit de lui envoyer de l'encens, du ris & des légumes. Je pris de-là occaſion de lui faire ſentir ſon aveuglement, & & je lui parlai du vrai Dieu, &c. je m'apperçus que mes paroles faiſoient impreſſion ſur ſon eſprit ; il convint même de la vérité de ce que je lui diſois. Cependant, *pourſuit le Miſſionnaire avec une ingénuité qui contrarie la prétendue perſuaſion du Prêtre idolâtre*, il me dit avec amitié que j'avois tort de paſſer la nuit en cet endroit, que la contrée étoit remplie de voleurs, & que je ſerois plus en ſûreté dans le prochain village. Comme je ne déférois pas à ſes conſeils, & que ma préſence l'importunoit, il excita tout-à-coup une fumée ſi épaiſſe, qu'elle me contraignit

de gagner la porte : ce fut de-là que je contemplai ſon manege. Il prépara le repas au coin du temple, puis il verſa ſur ſes idoles pluſieurs cruches d'eau, & les frotta long-tems; il mit du feu ſur un morceau de pot caſſé, & il brûla de l'encens qu'il préſenta au nés de chaque idole, en prononçant certaines paroles dont je ne compris pas le ſens. Enſuite il arrangea ſur un plat; c'eſt-à-dire, ſur ſept ou huit feuilles couſues enſemble, le ris & les légumes; après quoi ſe promenant autour des idoles. il leur fit pluſieurs révérences, comme pour les inviter au feſtin, puis il ſe mit à manger avec grand appétit. ce qu'il avoit préſenté à ſes Dieux. Ainſi ſe termina le ſacrifice.

Tous les Princes Indiens ſont fort ſuperſtitieux. Il en coûte à pluſieurs de groſſes ſommes pour celebrer la fête de leurs idoles. Le Prince de Ballabaram fait porter continuellement un de ſes Dieux ſur un palanquin, qui eſt précédé d'un cheval & d'un éléphant richement caparaſſonnés, dont il lui a fait préſent. Le bruit de quantité d'inſtrumens attire une foule incroyable d'infideles qui viennent adorer l'idole;

par intervalle un héraut fait faire silence, & il récite un hymne à la louange de la divinité. L'année derniere; c'est-à-dire, en 1719, la Princesse regnante tomba dangéreusement malade. Le Prince son mari, eut recours à toutes les idoles, & leur fit faire des sacrifices pour obtenir sa guerison. Afin de les flechir plus sûrement, il fit appliquer sur les deux épaules de la Princesse, la figure d'une de ses principales divinités, empreinte sur un fer rouge. La douleur abregea sans doute ses jours, car elle mourut après cette cruelle opération. Le Prince fut si fort irrité contre ses Dieux, qu'il cessa entierement de faire des fêtes en leur honneur; cependant sa colere se radoucit dans la suite, & au bout de quelques mois il donna une nouvelle fete plus magnifique que toutes les autres.

Mais parmi la multitude de divinités des Indiens, on retrouve le priape des Romains, le *phallum* des Egyptiens. Ils lui donnnent le nom d'Ishuren ou de Rudiren. Cette divinité deshonnête a grand nombre de sectateurs dans toute l'Inde, & ils l'adorent comme la source de la génération de tous les êtres vivans

vans. Elle eſt repréſentée dans les pagodes de deux manieres différentes ; l'une ſous la figure d'un homme avec trois yeux & ſeize mains ; l'autre ſous celle des parties naturelles de l'homme, ou de celles des deux ſexes réunies ; ils appellent cette repréſentation *lingam*, & ils la portent au corps, en en prenant un ſoin extrême, & lui offrant chaque jour des ſacrifices. Leurs gouroux, c'eſt-à-dire, leurs docteurs, ou peres ſpirituels, leur perſuadent que s'ils venoient à perdre leur *lingam*, il n'y auroit que la mort qui put expier une pareille faute. Le P. le Caron (*a*) rapporte d'après un livre Indien, une hiſtoire qui ſemble prouver que les linganiſtes n'ont pas tous une foi aveugle en leur *lingam*, & que les gouroux Indiens auſſi indulgens pour eux-mêmes que ſeveres à l'égard des autres, ſavent fort bien faire céder l'intérêt du ciel à celui de leurs perſonnes.

Le linganiſte avoit perdu ſon cher lingam, & alla s'accuſer de ce péché à ſon gourou. Celui-ci lui déclara qu'il devoit ſe réſoudre à la mort, parce que

(*a*) Tom. 16, pag. 130.

c'étoit le ſeul moyen d'appaiſer la colere des Dieux ; en même-tems il le conduiſit vers les bords d'un étang pour l'y précipiter. Le pénitent parut y conſentir. Arrivés près de l'eau, ce dernier demanda en grace à ſon directeur de lui prêter le lingam qu'il portoit, afin de lui faire ſon ſacrifice pour la derniere fois. Auſſi-tôt qu'il l'eut entre les mains, il le jetta dans l'eau. Nous voilà tous deux ſans lingam, lui dit-il, pour appaiſer le courroux des Dieux, nous devons nous précipiter de compagnie dans l'étang. Au même inſtant il prend les pieds du gourou, & commence à le tirer du côté de l'eau comme pour s'y jetter enſemble; mais le docteur lui prenant la main, lui adreſſa ces paroles conſolantes. Attendés, mon fils, il ne faut pas vous preſſer ; je peux vous diſpenſer de la peine que vous avez méritée ; je réparerai votre faute en vous donnant un autre lingam.

Il regne une coutume fort extraordinaire parmi la caſte des laboureurs; lorſqu'ils ſe font percer les oreilles, ou qu'ils ſe marient, ils ſont obligés de ſe faire couper deux doigts de la main, & de les préſenter à l'idole. Ils

vont ce jour-là au temple comme en triomphe; là en présence de l'idole on leur fait sauter deux doigts d'un coup de ciseau, & aussi-tôt on y applique le feu pour étancher le sang. Cependant on peut se dispenser de cette cérémonie douloureuse, en faisant présent de deux doigts d'or à la divinité.

Quelques autres dévots se font brûler les épaules en l'honneur de leur divinité, & il en coûte de l'argent pour cette opération. Le gourou qui la fait, commence par se faire payer; puis il applique sur les épaules nues, un fer rouge qui imprime l'image de la divinité pour laquelle on a une dévotion particuliere.

Au reste ces gouroux s'attirent la vénération par une vie très-austere. Ils ne mangent, la plupart, qu'une fois le jour; c'est-à-dire, à midi, du ris cuit à l'eau, & quelques herbes ou légumes. Le soir ils se contentent de boire un peu d'eau, & jamais ils ne goutent d'autre liqueur. Au reste, comme on l'a déja observé, le ris & les légumes sont la nourriture ordinaire de toutes les castes honorables & des gens religieux; on a le dernier mépris pour

ceux qui ſont uſage d'autre alimens.

Le P. le Gac (*a*) nous fait de ces gouroux un portrait ſi odieux, qu'il ſembleroit plutôt la déclamation d'un religieux zelé, que le témoignage de la vérité. Ils n'ont, dit-il, d'autre application que d'amaſſer de l'argent, & d'en tirer par toutes ſortes de voies de ceux qui s'abandonnent à leur conduite. J'ai été étrangement ſurpris de voir que les Indiens, qui la plupart ſont convaincus de la vie déréglée de ces prétendus directeurs, & qui même ſont ſouvent les témoins & les complices de leurs dèſordres, ne laiſſent pas d'avoir pour eux la plus profonde ſoumiſſion. Quelqu'uns de ces gouroux gardent en apparence le célébat, tandis qu'en ſecret ils ſe livrent aux plus grands excès du libertinage. Les autres ſont mariés, & c'eſt des vexations faites à leurs diſciples qu'ils entretiennent leur famille nombreuſe. L'argent qu'on leur préſente, ils ne le reçoivent point à titre d'aumône, mais commme une dette à laquelle c'eſt un très-grand péché de ne pas ſatisfaire. Ils ont une liſte

(*a*) Tom. 16, pag. 165.

de leurs difciples, & ils vont eux-mêmes, ou ils envoyent de leur part les vifiter pour lever le tribut ordinaire. Quelquefois on les voit parcourir les villes & les bourgades qu'habitent leurs dévots & leurs dévotes, accompagnés de leurs femmes, de leurs enfans, & de leurs domeftique. On juge de leur mérite, & on régle la fomme qu'on doit leur payer, à proportion que leur fuite eft nombreufe.

Lorfque le Gourou eft près d'arriver, il a foin d'en donner avis à fes difciples; auffi-tôt les principaux du lieu vont le recevoir à l'entrée de la bourgade. On le conduit au fon des inftrumens dans l'habitation qu'on lui a préparée : on le défraye, lui & fa fuite durant fon féjour, & jufqu'à ce qu'on lui ait remis la fomme convenue, à laquelle tous les difciples font obligés de contribuer. Si quelqu'un refufe de payer fa taxe, il eft cité auffi-tôt devant le Gourou qui lui reproche fon peu de zele & de piété. Dans le cas où ces reproches n'ont aucun effet, il lui fait couvrir le vifage de fiente de vache, & le déclare retranché de fa cafte. Il n'eft enfuite

réhabilité qu'en donnant le double de ce qu'il a d'abord refusé.

On voit de ces Gouroux qui impriment un fer rouge sur les épaules de leurs disciples; mais c'est une grace qu'ils n'accordent qu'après avoir reçû quelques fanons, petite monnoie qui vaut 5 sols de France; en d'autres endroits ils tiennent des assemblées nocturnes, où se rendent les plus fervens disciples de tout sexe. Là après avoir bû abondamment de l'arak, & s'être rempli de toute sorte de viandes, ils s'abandonnent aux plus infâmes excès.

Voyons un peu quelles sont les cérémonies qui accompagnent le fameux sacrifice appellé Egnam. Il ne se fait ordinairement que dans des circonstances importantes, soit pour demander des faveurs aux idoles, soit en actions de graces de celles qu'ils ont faites. Le P. le Gac (*a*) décrit une de ces fêtes dont il a été témoin; nous allons le laisser parler, en supprimant seulement tout ce qui n'est pas essentiellement lié à l'objet qu'on se propose.

(*a*) Tom. 16, page 269.

Une inondation avoit renversé la chaussée du grand étang de la ville d'*Anantapouram*, capitale des états d'un Raja Indien, qui sont situés près du royaume de Meyssour. On persuada au Prince que la chaussée se romproit toujours, si l'on ne faisoit l'Egnam. Il se détermina à l'ordonner. Voici en quoi il consiste.

Neuf jours de suite on sacrifie un belier dans un lieu hors de la ville. Le grand sacrificateur qu'on appelle *Saumeagi*, est assisté de douze autres ministres ou sacrificateurs, tous Brames. Ils sont habillés de toiles neuves de couleur jaune. On bâtit exprès une maison hors de la ville, on y creuse un fossé, & on y allume du feu qu'on entretient jour & nuit, & que par cette raison ils appellent feu perpétuel. Ils y jettent différentes sortes de bois odoriférant. Ils y versent du beurre, de l'huile & du lait, en récitant certaines prieres tirées du livre de leur loi. On procéde ensuite à la mort du belier : on lui lie les pieds & le museau : on lui bouche les narines & les oreilles pour lui ôter la respiration ; après quoi les plus robustes des sacrificateurs lui

donnent des coups de poing, en prononçant à haute voie certaines paroles. Lorſqu'il eſt à demi tué, le grand ſacrificateur lui ouvre le ventre & en tire le peritoine avec la graiſſe, qui ſe met ſur un petit faiſceau d'épines qu'on ſuſpend au-deſſus du feu perpétuel : enſorte que la graiſſe venant à ſe fondre, y tombe goute à goute. Le reſte du peritoine & de la graiſſe ſe mêle avec du beurre que l'on fait frire, & dont tous les ſacrificateurs doivent manger. On en diſtribue pareillement aux plus conſidérables de l'aſſemblée, comme une choſe ſainte. Le reſte de la victime eſt coupé par morceaux qu'on fait bouillir, & qu'on jette par petites parties dans le feu ; car il faut qu'il ne reſte rien de cette eſpéce d'holocauſte. Le ſacrifice achevé, on donne un feſtin à mille Brames, & il recommence tous les jours de cette neuvaine.

Le neuvieme jour le grand Sacrificateur entre dans la ville, porté ſur un char qui eſt tiré par les Brames. La cérémonie ſe termine par des préſens qu'on fait au ſaumeagi & à ſes douze aſſiſtans. Ils conſiſtent pour l'ordinaire en des piéces de coton & de ſoie, &

en de grands pendans d'oreille d'or qui tombent presque sur les épaules. Ce sont les marques distinctives du Saumeagi & du grand Docteur de la loi. Le Missionnaire estime la dépense que fit le Prince pour ce sacrifice, à plus de 11000 livres.

La dignité de grand Gourou (*a*) qui est vraisemblablement aussi grand Sacrificateur, est la plus grande qui soit dans cette religion Payenne. C'est lui qui nomme & établit les Gouroux subalternes, & qui décide en dernier ressort des affaires de religion. Son emploi est de prier, de jeûner, de se laver fréquemment pour l'expiation des péchés des hommes, de donner à ceux de sa secte des avis & des instructions. Sa jurisdiction pour le spirituel, s'étend sur toute une Province. Il a des revenus très-considérables, & les peuples ont pour lui la plus grande vénération. On est heureux, lorsqu'il daigne recevoir ce qu'on lui présente; & c'est une grande distinction pour un de ces disciples, lorsque ce pere spirituel lui fait présent de la feuille qui lui à servi d'assiette.

(*a*) Tom. 24, pag. 245.

Plaçons ici la description que fait le P. Saignes (*a*) d'un temple fameux dont les Indiens racontent beaucoup de merveilles. Il est situé sur une montagne appellée *tironnamaley* ; c'est-à-dire, la sainte montagne. Ce temple, ainsi que presque tous ceux de l'Inde, ressemble à une citadelle. Il est environné de fossés & d'une forte muraille de pierre de taille, & a un bon quart de lieue de circuit. Sa forme est quarrée, chaque angle est flanqué d'une tour aussi quarrée, & d'une hauteur prodigieuse. Les façades sont ornées de représentations de toute sorte d'animaux. Elles sont terminées en tombeau soutenu aux quatre coins de quatre taureaux, & surmonté de quatre petites pyramides. Sous chaque tour est une vaste salle où l'on conserve les chars qui servent à promener les idoles, & plusieurs autres meubles du temple. Il n'y a qu'une seule porte placée à l'orient, sur laquelle est une cinquieme tour plus belle que les autres, & chargée d'ouvrages de sculpture jusqu'au haut. La perspective y est si bien ménagée, qu'à proportion que

(*a*) Idem. Pag. 245, lettre du P. Saignes.

la tour s'éleve, les figures y sont aussi plus grandes. Cette tour s'appelle la tour de Vichnou, parce qu'on y a représenté les neuf metamorphoses que la théologie Indienne attribue à cette divinité; savoir, en poisson, en tortue, en cochon, en homme lion; c'est-à-dire, que la partie inférieure du corps étoit du lion, & celle supérieure de l'homme, en Brame, en un Roi nommé *Ramen*, & en un Heros auquel on donne le nom de *Chrimen*.

La salle qui est sous cette tour de Vichnou, sert de corps de garde à des soldats qui veillent à ce qu'il n'arrive point de désordre. Quand il se présente des étrangers de considération, on leur donne un soldat & un des gardiens du temple qui les conduisent par tout. En entrant dans cette vaste enceinte qui est toute pavée de pierre de taille, on voit d'abord la façade du temple qui a soixante pieds de hauteur, & est ornée de quatre corniches d'un travail bizarre. Sur les corniches on a placé de distance en distance des statues des Dieux. La longueur du temple est d'environ cent cinquante pieds, sur soixante de argeur. La voute est soutenue par deux

rangs de piliers chargés des hiſtoires de Brama. Les murailles ſont couvertes de peintures à l'huile qui repréſentent des ſacrifices & des danſes fort immodeſtes. Le fond du temple eſt rempli par ſix colomnes, ſur chacune deſquelles eſt poſée une déeſſe tenant des fleurs en ſes mains. (*a*) On eſt frappé de voir entre les colomnes une ſtatue de Routren d'une taille giganteſque qui eſt de bout, tenant de la main droite un ſabre nud, ayant des yeux étincelans & un air terrible. Auſſi l'appellet-on le Dieu deſtructeur. Un taureau furieux qui eſt ſa monture ordinaire, eſt placé en dehors à l'entrée du temple, ayant la tête tournée vers la prétendue divinité. Ce taureau qui eſt d'une grandeur naturelle, eſt fait d'une ſeule pierre noire auſſi polie que le marbre. C'eſt la figure la plus réguliere & la plus hardie qu'on voye en ce lieu; elle ſurprend véritablement. Tout le reſte

(*a*) Le P. Barbier dit qu'on nourrit & qu'on honore dans ce temple une multitude prodigieuſe de ſinges, & qu'il vit (en 1711) ſept ou huit monumens élevés aux endroits où des femmes s'étoient brulées après la mort de leur mari. Tom. 12, pag. 250.

paroît peu naturel, gêné & ſans expreſſion.

Au ſud de ce temple eſt une belle eſplanade terminée par un fort grand étang plus long que large. On y deſcend par de grandes rampes. C'eſt-là que les Brames viennent ſe laver & ſe purifier avant la priere, & avant de remplir les autres fonctions dont ils ſont chargés dans ce temple.

En tournant au nord de cette édifice, on voit une belle place qui regne le long de l'étang, & qui fait un point de vûe admirable; le fond eſt rempli par une colonnade magnifique ouverte de tous côtés, & plafonnée de belles pierres de taille. On compte neuf cent colomnes; chacune eſt d'une ſeule pierre haute de vingt pieds. Elles ſont toutes ſculptées, & l'on y voit repréſentés des combats de Dieux avec des geants & divers jeux de Dieux & de Déeſſes. Le travail en eſt immenſe. C'eſt-là que les pelerins qui viennent de toute l'Inde viſiter ce temple célébre, ſe retirent en partie durant la nuit. Derriere cette colonnade, à cinquante pas plus loin, commence un corps de logis fort conſidérable, où loge un grand nombre

de Brames, & d'autres Miniſtres du temple, de muſiciens, de chanteuſes & de danſeuſes: filles fort au-deſſous d'une vertu médiocre qu'on appellent pourtant par honneur, filles du temple, ou filles des Dieux.

Notre Miſſionnaire ajoute enſuite à cette deſcription, ſans doute pour égayer la matiere, le récit d'une petite hiſtoriette arrivée aux filles de ce temple. Le Gouverneur Maure de Tironnamaley fit dire à ces filles qu'il avoit une fête à donner un jour qu'il leur marqua; qu'il déſiroit qu'elles s'y trouvaſſent, & qu'elles en feroient tout l'agrément, pourvû qu'elles y vinſſent avec tous leurs atours; que s'il étoit content d'elles, il ſauroit bien leur en témoigner ſa reconnoiſſance.

Ces filles ne manquerent pas de ſe rendre à l'invitation du Gouverneur. Elles étoient au nombre de vingt, parées à l'envi des habits les plus magnifiques, & chargées de chaînes d'or, de colliers, de pendans d'oreille, de bagues, de bracelets, de diamans & de perles. Enfin tout ce qu'elles avoient de plus riche & de plus précieux ne fut point oublié.

Le feſtin fini, après avoir bien chanté

& danſé, & épuiſé tous leurs talens, & au moment où elles s'attendoient à être renvoyées avec de magnifiques préſens, le Gouverneur les invite à entrer dans une autre ſalle, & il les ſuit lui-même avec quatre de ſes officiers. On ferme la porte, & l'on fait ranger les danſeuſes par ordre d'ancienneté, & le Gouverneur leur adreſſa alors ce compliment. Aſſurément Meſdames on ne peut être plus content que je le ſuis, vous avez très-bien danſé; mais vous danſerés encore mieux, & votre légereté ſe déployera davantage, lorſque vous ſerez déchargées de tout ce poids d'ornemens inutiles. Mettés chacune ſur cette table tout ce vain attirail de bijoux. Puis s'adreſſant à la premiere du rang ; vous, Madame, qui êtes la plus ancienne, c'eſt à vous à donner l'exemple; elle obéit, & on lui ouvrit la porte. Toutes les autres furent traitées de la même façon, & le Gouverneur les fit reconduire enſuite au temple avec beaucoup de politeſſe. Il faut obſerver ici que les Maures regardent les gentils comme leurs eſclaves, & ne font nulle difficulté de s'approprier leurs biens quand ils peuvent en trouver l'occaſion.

Le P. Tachard (*a*) fait mention de la Pagode, de Ganjam sur la côte de Gergelin que l'on bâtissoit depuis vingt ans, & de l'Idole à laquelle ce temple étoit consacré; de la Pagode de Jagrenat, & de ce qui a donné lieu à son érection. Son récit entré dans notre plan, nous ne pouvons mieux le placer qu'à la suite de la description de la fameuse Pagode de Tironnamaley.

La Pagode de Ganjam n'est autre chose qu'une tour de pierre massive haute d'environ quatre-vingt pieds, sur trente ou quarante de base. A cette masse de pierre est jointe une espéce de salle où doit reposer l'Idole, lorsque l'édifice sera achevé. En attendant, elle est en dépôt dans une maison voisine où elle est servie par des Sacrificateurs & des *Devadachi;* c'est-à-dire, des filles des Dieux. Ce sont autant de prostituées, dont l'emploi est de chanter & de danser pendant les sacrifices, ou d'accompagner l'Idole, lorsqu'on la porte en procession. Plus loin, le P. Tachard ajoute qu'à Ganjam il entendit publier à son de trompe, qu'il y avoit

(*a*) Tome 12, page 412.

du danger chez les *Devadachi* qui demeuroient dans la Ville ; mais qu'on pouvoit voir en ſûreté celles qui deſſervoient le temple de Coppal. C'eſt le nom de l'Idole pour laquelle on bâtit un temple, & ſon hiſtoire eſt aſſez ſinguliere. Il y a environ trente ans, (en 1711) qu'un marchand étranger apporta une ſtatue aſſez mal faite; c'étoit à peu près la figure d'un homme haut d'un pied & demi, qui avoit quatre mains. Deux étoient élevées & étendues, & il tenoit dans les deux autres une eſpéce de flûte Allemande. Ce marchand expoſa cette figure en vente. Un Prêtre d'Idoles qui l'apperçut, fit publier par tout que ce Dieu lui avoit apparu, & qu'il vouloit être adoré à Ganjam avec la même ſolemnité qu'on adoroit Jagrenat. Le ſonge du Brame paſſa pour une révélation divine; on acheta la ſtatue de Coppal, & on promit de lui bâtir un temple. Le Gouverneur gentil n'eut garde de déſabuſer le peuple, il le laiſſa dans ſon erreur, & d'un conſentement général on impoſa une taxe pour les frais de l'édifice, & par ce moyen on leva au moins le triple de ce qui étoit néceſſaire.

Pendant mon ſéjour à Ganjam, je fus témoin d'une cérémonie également ſuperſtitieuſe & extravagante. Un vieux Brame accompagné des deux principales Dames de la Ville, ſe rendit auprès d'une petite élévation de terre que les fourmis blanches avoient formée. Là après avoir fait diverſes grimaces ridicules, il prononça quelques paroles, & jetta de l'eau ſur le morceau de terre. Les femmes vinrent enſuite d'un air dévot, jetter ſur le méme morceau de terre, du ris cuit, de l'huile, du lait, du beurre, & quantité de fleurs. Ce manege dura près de trois heures, ces femmes ſe ſuccédant les unes aux autres pour faire leur offrande. Je demandai ce que ſignifioit cette cérémonie, on m'apprit qu'il y avoit à cet endroit un repaire de ces ſerpens à chaperon appellés en Portugais *cobra capella*, & que ces femmes croyoient par leurs offrandes, préſerver leurs enfans & leurs maris de la piqueure de ces ſerpens.

La Pagode de Jagrenat eſt, ſans contredit, la plus célébre & la plus riche Pagode de l'Inde; elle eſt ſituée à une lieue de la mer, & à quinze à ſeize lieues au nord de Ganjam. L'édifice en eſt ma-

gnifique, il eſt fort élevé, & ſon enceinte eſt très-vaſte; mais ce qui rend ſur-tout ce temple conſidérable, c'eſt l'affluence prodigieuſe de pelerins qui y viennent de toutes parts; c'eſt l'or, les perles, les pierreries dont il eſt orné. Il donne ſon nom à une grande Ville qui l'environne, & même à un Royaume dont le Raja eſt tributaire du grand Mogol. L'ancienneté de cette Pagode, l'hiſtoire de ſon origine ajoutent encore beaucoup à ſa célébrité. Voici ce qu'en apprend la tradition du pays. Après un ouragan des plus furieux, quelques pêcheurs trouverent ſur la plage qui eſt fort baſſe, une poutre que la mer y avoit jettée. Elle étoit d'un bois particulier que perſonne ne connoiſſoit. On la deſtina à un ouvrage public, & ce ne fut qu'avec beaucoup de peine qu'on la traîna juſqu'à la premiere peuplade où l'on bâtit enſuite la Ville de Jagrenat. Au premier coup de hache que l'on donna à cette poûtre, il en ſortit un ruiſſeau de ſang. Le charpentier à demi interdit, crie au prodige; le peuple y accourt, & le proclame ſans examen; les Brames auſſi intéreſſés que ſuperſtitieux, ne manquent pas de

publier que c'étoit un Dieu qui vouloit être adoré dans le pays.

Voilà bien des cris, de la rumeur, & perſonne ne doute du miracle. Cependant y a-t-il réellement quelque choſe de ſurnaturel dans cet événement ? Point du tout. La poutre étoit d'un bois rouge, qui apparemment avoit été coupé dans ſa ſeve. Il avoit enſuite été rongé par les vers qui l'avoient creuſé juſqu'au cœur, & entraîné ou jetté dans l'eau qui avoit pénétré par tout, & rempli les vuides qu'elle avoit trouvé; elle s'étoit teinte de la couleur du bois. On entame la poûtre, une eau rouge en découle abondamment; on la transforme en ſang, le bois en Dieu; les prêtres publient ſon exiſtence, & parlent auſſi-tôt de lui bâtir un temple. C'eſt pour eux une heureuſe aubaine; pour le vulgaire c'eſt un prodige. On fit donc de cette poûtre une ſtatue de cinq à ſix pieds de hauteur ; elle eſt très-mal faite, & c'eſt plutôt la figure d'un ſinge que d'un homme; ſes bras ſont étendus & tronçonés un peu plus bas que le coude; c'eſt apparemment, parce qu'on a voulu faire la ſtatue d'une ſeule piéce, car on ne voit point de ſtatue mutilée dans

l'Inde : elles paſſent dans l'eſprit des peuples pour monſtrueuſes ; & lorſqu'ils voyent des images qui n'ont que le buſte, ils reprochent aux chrétiens leur cruauté de mutiler, ainſi des ſaints qu'ils réverent.

Le tribut qu'on tire des pelerins qui viennent viſiter le temple de Jagrenat, eſt un des plus grands revenus du Raja. On ne ſauroit croire quel eſt le concours de multitude pour cette dévotion. Il y en vient de toutes les parties de l'Inde. Les uns font trois cents lieues, en ſe proſternant continuellement par terre le long de la route ; c'eſt-à-dire, qu'en ſortant de leurs maiſons, ils ſe couchent tout de leur long, les mains étendues au-delà de la tête ; puis ſe relevant ils recommencent à ſe proſterner de la même maniere, en mettant les pieds où ils avoient mis les mains : ce qu'ils continuent de faire juſqu'à la fin de leur pelerinage qui dure quelquefois pluſieurs années ; d'autres traînent de peſantes & longues chaînes attachées à leur ceinture ; quelqu'uns ont les épaules chargées d'une cage de fer, dans laquelle leur tête eſt renfermée.

Pour achever de recueillir tout ce

qui a rapport à la religion Indienne; il ne nous reste plus qu'à donner l'analyse des lettres des PP. Calmette & Boucher : le premier prétend avoir trouvé dans un livre Indien une prophetie qui annonçoit clairement la venue de l'auteur de notre religion: & le second s'attache à démontrer que les Indiens ont tiré leur religion des livres de Moyse & des Prophetes, & qu'on découvre encore parmi eux des traces bien marquées de la religion chretienne qui leur a été annoncée dès les premiers siecles de son origine, & développe ensuite la doctrine de la métempsycose d'après les idées de Pythagore, en exposant la croyance des Indiens à ce sujet.

Dans le livre ou poëme nommé *barta chastram*, dit le P. Calmette, (*a*) lequel a pour titre *arannia parvam*, ou avantures de la forêt; après un long détail des désordes & des malheurs qui seront le partage du *caliongam*, qui est selon les Indiens, le quatrieme âge du monde, & celui où nous vivons; *Marcandeyoudon* sage Indien, adressant la

(*a*) Tom. 21, pag. 54.

parole à Darma Rajou, l'un de leurs plus grands Rois, s'exprime de la maniere ſuivante qui eſt la traduction littérale du texte Indien auſſi rapporté dans les lettres édifiantes.

C'eſt à la fin du *caliongam* qu'il naîtra un Brame dans la Ville de Scambelam; ce ſera *Vichnou-ïeſou*. Il poſſedera les divines écritures de toutes ſciences, ſans avoir employé pour les apprendre, que le tems qu'il faut pour prononcer une paroſe. C'eſt pourquoi on lui donnera le nom de *Sarva Baoumoudou*, celui qui ſait excellemment toutes choſes; alors ce qui étoit impoſſible à tout autre qu'à lui, ce *Vichnouïeſou* Brame, converſant parmi ceux de ſa race, purgera les pécheurs, y fera regner la juſtice, & la vérité offrira le ſacrifice d'un cheval, & ſoumettra l'univers aux Brames. Cependant lorſqu'il ſera parvenu au temps de la vieilleſſe, il ſe retirera dans le déſert pour faire pénitence; & voilà l'ordre qu'il établira parmi les hommes. Il fixera la vertu & la vérité parmi les Brames, & contiendra les quatre caſtes dans les bornes de leurs loix: c'eſt alors qu'on verra renaître le premier âge. Ce Roi

ſuprême rendra le ſacrifice ſi connu parmi toutes les nations, que les ſolitudes mêmes n'en ſeront pas privées. Les Brames fixés dans le bien, ne s'occuperont que des cérémonies de la religion & des ſacrifices; ils feront fleurir parmi eux la pénitence & les autres vertus qui marchent à la ſuite de la vérité, & répandront par tout la clarté des divines écritures. Les ſaiſons ſe ſuccédant avec un ordre invariable, les pluies en leur tems inonderont les campagnes, la moiſſon à ſon tour fera regner l'abondance, le lait coulera au gré de ceux qui le trairont; & la terre étant, comme dans le premier âge, enyvrée de joie & de proſpérité, tous les peuples gouteront des félicités innéfables.

Le Miſſionnaire ajoute à ce paſſage un commentaire qui lui ſert d'éclairciſſement; & que chacun des quatre âges Indiens étant compoſé de trois mille ans, & Vichnou incarné étant né ſous la forme du Brame *Oïeſoudon*, à la fin du *Caliougam* qui en eſt le quatrieme, conclut ce Miſſionnaire, nous ſommes à préſent dans la quatre mille huit cent trentieme année du *Caliougam*, ſelon le

calcul

calcul Indien ; il y a donc mille huit cent trente ans qu'il eſt fini, & que le Brame *Ieſeudon* eſt venu.

Quant au ſacrifice du cheval qui ne s'entend pas bien clairement, les Miſſionnaires penſent que l'auteur Indien s'eſt mépris, à ce ſens du mot hebreu *jaſah*, qui a bien rapport avec *aſſvam*; lequel ſignifie cheval en langue *ſamſſcroutam*, & qu'ils auront par une erreur de langue, ſubſtitué le ſacrifice du cheval à celui du rédempteur, ou même ils auront dit, comme quelqu'uns, la naiſſance de Vichnou en cheval. C'eſt aſſez ſur cet objet; le reſte du commentaire n'offre que des diſcuſſions & des conjectures peu importantes. Paſſons à la lettre du P. Bouchet. (*a*) Elle eſt très-intéreſſante & adreſſée à M. Huet, Evêque d'Avranches, ſi recommandable par ſes connoiſſances dans l'antiquité.

Il eſt certain que le commun des Indiens ne donne nullement dans les abſurdités de l'atheiſme. Ils ont des idées aſſez juſtes de la divinité, quoiqu'alterées & corrompues par le culte des idoles. Ils reconnoiſſent un Dieu infiniment

(*a*) Tom. 9, pag. 6.

parfait, qui exiſte de toute éternité, qui renferme en ſoi les plus excellens attributs. Juſques-là rien de plus beau & de plus conforme au ſentiment du peuple de Dieu ſur la divinité. Voici maintenant ce que l'idolatrie y a malheureuſement ajouté.

La plupart des Indiens aſſurent que ce grand nombre de divinités qu'ils adorent aujonrd'hui, ne ſont que des Dieux ſubalternes & ſoumis au ſouverain être, qui eſt également le ſeigneur des dieux & des hommes. Ce grand Dieu, diſent-ils, eſt infiniment élevé au-deſſus de tous les êtres; & cette diſtance infinie empêchoit qu'il eût aucun commerce avec de foibles créatures. Quelle proportion en effet, continuent-ils, entre un être infiniment parfait, & des êtres créés, remplis, comme nous, d'imperfections & de foibleſſes? C'eſt pour cela même, ſelon eux, que *Parabaravaſtou*, c'eſt-à-dire, le Dieu ſuprême, a créé trois Dieux iuférieurs; ſavoir, Brama, Vichnou & Routren. Il a donné au premier la puiſſance de créer; au ſecond le pouvoir de conſerver; & au troiſieme le droit de détruire.

Mais ces trois Dieux qu'adorent les

Indiens, ſont, au ſentiment de leurs ſavans, les enfans d'une femme qu'ils appellent *Para cahtti*; c'eſt-à-dire, la Puiſſance ſuprême. En réduiſant cette fable à ce qu'elle étoit dans ſon origine, on découvriroit aiſément la vérité, toute obſcurcie qu'elle eſt par les idées ridicules que l'eſprit de menſonge y a ajoutèes.

Les premiers Indiens ne vouloient dire autre choſe, ſinon que tout ce qui ſe fait dans le monde, ſoit par la création qu'ils attribuent à Brama, ſoit par la conſervation qui eſt le partage de Vichnou, ſoit enfin par les différens changemens qui ſont l'ouvrage de Routren, vient uniquement de la puiſſance abſolue de Parabaravaſtou, ou du Dieu ſuprême. Ils ont fait enſuite une femme de leur Parachatti, & lui ont donné trois enfans qui ne ſont que les principaux effets de la toute puiſſance. En effet, Chatti, en langue Indienne, ſignifie puiſſance, & Para, ſuprême ou abſolue.

Cette idée qu'ont les Indiens d'un Etre infiniment ſupérieur aux autres divinités, marque au moins que leurs anciens n'adoroient effectivement qu'un

Dieu, & que le Polytheiſme ne s'eſt introduit parmi eux, que de la maniere dont il s'eſt répandu dans tous les pays idolâtres.

Cette premiere connoiſſance ne prouve pas, à la vérité, d'une maniere bien évidente, le commerce des Indiens avec les Egyptiens, ou avec les Juifs. On ſait que, ſans un tel ſecours, l'Auteur de la nature a gravé cette vérité fondamentale dans l'eſprit de tous les hommes, & qu'elle ne s'altére chez eux que par le déréglement & la corruption de leur cœur. C'eſt pour la même raiſon que je ne dis rien, pourſuit notre Miſſionnaire, de ce que les Indiens ont penſé ſur l'immortalité de nos ames, & ſur pluſieurs autres vérités ſemblables.

Je m'imagine cependant que vous ne ſerez pas fâché de ſavoir comment nos Indiens trouvent expliquée dans leurs Auteurs, la reſſemblance de l'homme avec le ſouverain Etre. Voici ce qu'un ſavant Brame m'a aſſuré avoir tiré ſur ce ſujet d'un de leurs plus anciens livres. Imaginez-vous, dit cet Auteur, un million de grands vaſes tous remplis d'eau, ſur leſquels le ſoleil répande

les rayons de sa lumiere. Ce bel astre, quoiqu'unique, se multiplie en quelquelque sorte, & se peint tout entier en un moment dans chacun de ces vases ; on en voit par tout une image très-ressemblante. Nos corps sont ces vases remplis d'eau; le soleil est la figure du souverain Etre; & l'image du soleil peinte dans chacun de ces vases, nous représente assez naturellement notre ame crée à la ressemblance de Dieu même.

Je passe à qnelques traits plus marqués, & plus propre à satisfaire un discernement aussi exquis que le votre. Trouvez bon que je vous raconte ici simplement les choses telles que je les ai apprises.

Les Indiens, comme je l'ai dit déja; croyent que Brama est celui des trois Dieux subalternes qui a reçû du Dieu suprême la puissance de créer. Ce fut donc Brama qui créa le premier homme. Mais ce qui fait à mon sujet, c'est que Brama forma l'homme du limon de la terre encore toute récente. Il eut à la vérité quelque peine à finir son ouvrage. Il y revint à plusieurs fois, & ce ne fut qu'à la troisieme tentative que

ſes meſures ſe trouverent juſtes. La fable a ajouté cette derniere circonſtance à la vérité ; & il n'eſt pas ſurprenant qu'un Dieu du ſecond ordre ait eu beſoin d'apprentiſſage, d'eſſai pour créer l'homme dans la parfaite proportion de toutes les parties où nous le voyons. Mais ſi les Indiens s'en étoient tenus à ce que la narure, & probablement le commerce des Juifs leur avoient enſeigné de l'unité de Dieu, ils ſe ſeroient auſſi contentés de ce qu'ils avoient appris par la même voie, de la création de l'homme ; ils ſe ſeroient bornés à dire, comme ils font après l'écriture ſainte, que l'homme fut formé du limon de la terre tout nouvellement ſortie des mains du créateur.

Ce n'eſt pas tout, l'homme une fois crée par Brama, avec la peine dont on a parlé, le nouveau créateur fut d'autant plus charmé de ſa créature, qu'elle lui avoit plus coûté à perfectionuer. Il s'agit maintenant de la placer dans une habitation digne d'elle.

L'écriture eſt magnifique dans la deſcriptîon qu'elle nous fait du Paradis terreſtre. Les Indiens ne le font gueres moins dans les peintures qu'ils nous tra-

cent de leur Chorcam. C'eſt, ſelon eux, un jardin de délices où tous les fruits ſe trouvent en abondance. On y voit même, un arbre dont les fruits communiqueroient l'immortalité s'il étoit permis d'en manger. Il ſeroit bien étrange que des gens qui n'auroient jamais entendu parler du parrdis terreſtre, en euſſeut fait, ſans le ſçavoirs, une peinture ſi reſſemblante à celle de l'écriture.

Ce qu'il y a de merveilleux, c'eſt que les Dieux inférieurs, qui dès la création du monde ſe multiplierent preſque à l'infini, n'avoient pas, ou du moins n'étoient pas ſûrs d'avoir le privilege de l'immortalité, dont ils ſe ſeroient cependant fort accommodés. Voici une hiſtoire que les Indiens racontent à cet occaſion. Cette hiſtoire toute fabuleuſe qu'elle eſt, n'a point aſſurément d'autre origine que la doctrine des Hébreux, & peut-être même celle des Chrétiens.

Les Dieux, diſent nos Indiens, tenterent toutes ſortes de voies pour parvenir à l'immortalité; à force de chercher, ils s'aviſerent d'avoir recours à l'arbre de vie qui étoit dans le Chorcam.

Ce moyen leur réussit ; & en mangeant de tems en tems des fruits de cet arbre, ils se conserverent le précieux trésor qu'ils ont tant d'intérêt de ne pas perdre. Un fameux serpent nommé *cheien*, s'apperçut que l'arbre de vie avoit été découvert par les Dieux du second ordre. Comme apparemment on avoit confié à ses soins la garde de cet arbre, il conçut une si grande colere de la surprise qu'on lui avoit faite, qu'il répandit sur le champ une grande quantité de poison ; toute la terre s'en ressentit, & pas un homme ne devoit échapper aux atteintes de ce poison mortel. Mais le Dieu *Chiven* eut pitié de la nature humaine ; il parut sous la forme d'un homme, & avala sans façon, tout le venin dont le malicieux serpent avoit infecté l'univers.

Vous voyez, qu'a mesure que nous avançons, les choses s'éclaircissent toujours un peu. Ayez la patience d'écouter une nouvelle fable que je vais vous raconter ; car certainement ce seroit tromper, que de donner un autre nom à quelque chose d'aussi peu sérieux. Vous n'aurez pas de peine à y démêler l'histoire du Déluge, & les principales

circonſtances que nous en rapporte l'é-
criture.

Le dieu *Routren*, (c'eſt le grand deſ-
tructeur des êtres crées,) prit un jour la réſolution de noyer tous les hommes, dont ils prétendoit avoir lieu de n'en être pas content. Son deſſein ne pût être ſi ſecret qu'il ne fût preſſenti par *Vichnou*, conſervateur des créatures. Vous verrez qu'elles lui eurent, dans cette rencontre, une obligation bien eſſentielle. Il découvrit donc préciſément le jour auquel le Déluge devoit arriver. Son pouvoir ne s'étendoit pas juſqu'à ſuſpendre l'exécution des projets du dieu Routren. Mais auſſi ſa qualité de dieu conſervateur des choſes ſacrées, lui donnoit droit d'en empêcher, s'il y avoit moyen, l'effet le plus pernicieux : & voici la maniere dont il s'y prit :

Il apparut un jour à *Sattiavarti*, ſon grand confident, & l'avertit en ſecret qu'il y auroit bien-tôt un déluge univerſel ; que la terre ſeroit inondée, & que *Routren* ne prétendoit rien moins que d'y faire périr tous les hommes, & tous les animaux. Il l'aſſura cependant qu'il n'y avoit rien à craindre pour lui,

& qu'en dépit de *Routren*, il trouveroit bien moyen de le conſerver, & de ſe menager à ſoi-même ce qui lui ſeroit néceſſaire pour repeupler le monde. Son deſſein étoit de faire paroître une barque merveilleuſe au moment que *Routren* s'y attendoit le moins, d'y enfermer une bonne proviſion au moins huit cent quarante millions d'ames, & des ſemences d'êtres. Il falloit, au reſte, que *Sattiavarti* ſe trouvât au tems du déluge ſur une certaine montagne fort haute; qu'il eût ſoin de lui faire bien reconnoître. Quelque tems après, *Sattiavarti*, comme on le lui avoit prédit, apperçût une multitude infinie de nuages qui s'aſſembloient. Il vit avec tranquillité l'orage ſe former ſur la tête des hommes coupables; il tomba du ciel la plus horrible pluye qu'on vit jamais : les rivieres s'enflerent & ſe répandirent avec rapidité ſur toute la ſurface de la terre; la mer franchit ſes bornes, & ſe mêlant avec les fleuves débordés, couvrit en peu de tems les montagnes les plus élevées ; arbres, animaux, hommes, villes, royaumes, tout fut ſubmergé : tous les êtres animés en furent détruits.

Cependant, *Sattiavarti*, avec quelques-uns de ſes pénitens, s'étoit retiré ſur la montagne. Il y attendoit le ſecours dont le dieu l'avoit aſſuré; il ne laiſſa pas d'avoir quelques momens de frayeur. L'eau, qui prenoit toujours de nouvelles forces, & qui s'approchoit inſenſiblement de ſa retraite, lui donnoit de tems en tems de terribles allarmes. Mais dans l'inſtant qu'il ſe croyoit perdu, il vit paroître la barque qui devoit le ſauver. Il y entra incontinent avec les dévots de ſa ſuite: les huit cent quarante millions d'ames & de ſemences d'êtres s'y trouverent renfermées.

La difficulté étoit de conduire la barque, & de la ſoutenir contre l'impétuoſité des flos, qui étoient dans une furieuſe agitation. Le dieu *Vichnou* eût ſoin d'y pourvoir; car ſur le champ il ſe fit poiſſon, & il ſe ſervit de ſa queue comme d'un gouvernail, pour diriger le vaiſſeau. Le dieu poiſſon & pilote fit une manœuvre ſi habile, que *Sattiavarti* attendit, fort en repos dans ſon aſyle, que les eaux s'écoulaſſent de deſſus la face de la terre.

La choſe eſt claire, comme vous

voyez, & il ne faut pas être bien pénétrant, pour appercevoir dans ce récit mêlé de fables, & des plus bisarres imaginations, ce que les livres sacrés nous apprennent du Déluge, de l'Arche, & de la conservation de Noé avec sa famille.

Nos Indiens n'en sont pas demeurés là; & après avoir défiguré Noê, sous le nom de *Sattiavarti*, ils pourroient bien avoir mis sur le compte de *Brama*, les aventures les plus singulieres de l'histoire d'Abraham. En voici quelques traits qui me paroissent fort ressemblans.

La conformité du nom pourroit d'abord appuyer mes conjectures. Il est visible que, de *Brama*, à Abraham, il n'y a pas beaucoup de chemin à faire; & il seroit à souhaiter que nos savans, en matiere d'étymologie, n'en eussent point adoptées de moins raisonnables & de plus forcées.

Ce *Brama*, dont le nom est si semblable à celui d'Abraham, étoit marié à une femme que tous les Indiens nomment *Sarasvadi*. Vous jugerez, Monsieur, du poids que le nom de cette femme ajoute à la premiere conjecture,

Les deux dernieres ſyllabes du mot *ſaraſvadi*, ſont dans la langue Indienne une terminaiſon honorifique : ainſi *Vadi*, répond aſſez bien à notre mot françois *madame*. Cette terminaiſon ſe trouve dans pluſieurs noms de femmes diſtinguées. Par exemple, dans celui de *porvadi*, femme de *Routren*. Il eſt dès-lors évident que les deux premieres ſyllabes du mot *Saraſvadi*, qui ſont proprement le nom tout entier de la femme de *Brama*, ſe réduiſent à *Sara*, qui eſt le nom de Sara, femme d'Abraham,

Il y a cependant quelque choſe de plus ſingulier. *Brama*, chez les Indiens, comme Abraham chez les Juifs, a été le chef de pluſieurs caſtes, ou tribus différentes. Les deux peuples ſe rencontrent même fort juſte ſur le nombre de ces tribus. A *Trichenapali*, où eſt maintenant un des fameux temple de l'Inde, on célébre tous les ans une fète dans laquelle un vénérable vieillard mene devant ſoi douze enfans, qui repréſentent, diſent les Indiens, les douze chefs des principales caſtes. Il eſt vrai que quelques docteurs croient que ce vieillard tieut dans cette céré-

monie la place de *Vichnou ;* mais ce n'eſt pat l'opinion commune des ſavans, ni du peuple, qui diſent généralement que *Brama* eſt le chef de toutes les tribus.

Quoiqu'il en ſoit, Monſieur, je ne crois pas, que pour reconnoître dans la doctrine des Indiens, celle des anciens Hébreux, il ſoit néceſſaire que tout ſe rencontre parfaitement conforme de part & d'autre. Les Indiens partagent ſouvent à différentes perſonnes ce que l'écriture nous raconte d'une ſeule; ou bien raſſemblent dans une ſeule, ce que l'écriture diviſe dans pluſieurs. Mais cette différence, bien loin de détruire nos conjectures, doit ſervir, ce me ſemble, à les appuyer : & je crois qu'une reſſemblance trop affectée, ne ſeroit bonne qu'à les rendre ſuſpectes.

Cela ſuppoſé, Monſieur, je continue à vous raconter ce que les Indiens ont tiré de l'hiſtoire d'Abraham, ſoit qu'ils l'attr-buent à *Brama*, ſoit qu'ils en faſſent honneur à quelqu'autre de leurs dieurs, ou de leurs héros.

Les Indiens honorent la mémoire d'un de leurs Pénitens, qui, comme

le Patriarche Abreham, ſe mit en devoir de ſacrifier ſon fils à un des dieux du pays. Ce dieu lui avoit demandé cette victime; mais il ſe contenta de la bonne volonté du pere, & ne ſouffrit pas qu'il en vint juſqu'à l'exécution. Il y en a pourtant qui diſent que l'enfant fut mis à mort, mais que ce dieu le reſſuſcita.

J'ai donc trouvé que dans cette caſte, on garde la cérémonie de la circiſion ; mais elle ne ſe fait pas dès l'enfance. C'eſt environ à l'âge de vingt ans. Tous même n'y ſont pas ſujets, & il n'y a que les principaux de la caſte qui s'y ſoumettent. Cet uſage eſt fort ancien, & il ſeroit difficile de découvrir d'où leur eſt venue cette coutume, au milieu d'un peuple entierement idolâtre.

Vous avez vu, Monſieur, l'hiſtoire du Déluge & de Noé, dans *Vichnou* & dans *Sattiavarti.* Celle d'Abraham, dans *Brama* & dans *Vichnou.* Vous verrez encore avec plaiſir, celle de Moyſe, dans les même dieux ; & je ſuis perſuadé que vous la trouverez encore moins altérée que les précédentes.

Rien ne me paroît plus reſſemblant

à Moyse, que le *Vichnou* des Indiens, métamorphosé en *Chrichnen*. Car d'abord, *Chrichnen*, en langue Indienne, signifie *noir*. C'est pour faire entendre que *Chrichnen* est venu d'un pays où les habitans sont de cette couleur. Les Indiens ajoutent qu'un des plus proches parens de *Chrichnen*, fut exposé, dès son enfance, dans un petit berceau sur une grande riviere où il fut dans un danger évident de périr. On l'en tira, & comme c'étoit un fort bel enfans, on l'apporta à une grande Princesse, qui le fit nourrir avec soin, & qui se chargea ensuite de son éducation.

Je ne sais pourquoi les Indiens se sont avisés d'appliquer cet événement à un des parens de *Chrichnen*, plutôt qu'à *Chrichnen* même. Que faire à cela? Il faut bien dire les choses telles quelles sont; & pour rendre les aventures plus ressemblantes, je n'irai pas déguiser la vérité. Ce ne fut donc point *Chrichnen*, mais un de ses parens qui fut élevé au palais d'une grande Princesse. En cela, la comparaison avec Moyse se trouve défectueuse. Voici de quoi réparer un peu ce défaut.

Dès que *Chrichnen* fut né, on l'exposa aussi sur un grand fleuve, afin de le soustraire à la colere du Roi, qui attendoit le moment de sa naissance, pour le faire mourir. Le fleuve s'entrouvrit par respect, & ne voulût pas incommoder de ses eaux un dépôt si précieux. On retira l'enfant de cet endroit périlleux, & il fut élévé parmi des bergers. Il se maria dans la suite avec les filles des ces bergers, & il garda longtems les troupeaux de ses beaux-peres. Il se distingua bien-tôt parmi tous ses compagnons, qui le choisirent pour leur chef. Il fit alors des choses merveilleuses, en faveur des troupeaux & de ceux qui les gardoient. Il fit mourir le Roi, qui leur avoit déclaré une cruelle guerre. Il fut poursuivi par ses ennemis; & comme il ne se trouva pas en état de leur résister, il se retira vers la mer. Elle lui ouvrit un chemin à travers son sein, dans lequel elle enveloppa ceux qui le poursuivoient: Ce fut par ce moyen qu'il échappa aux tourmens qu'on lui préparoit.

Qui pourroit douter après cela, que les Indiens n'ayent connu Moyse,

ſous le nom de *Vichnou*, métamorphoſé en *Chrichnen* ? Mais à la connoiſſance de ce fameux conducteur du peuple de Dieu, ils ont joint celle de pluſieurs coutumes, qu'il a décrites dans ſes livres, & de pluſieurs loix qu'il a publiées, & dont l'obſervation s'eſt conſervée après lui.

Parmi ces coutumes, que les Indiens ne peuvent avoir tirées que des Juifs, & qui perſéverent encore aujourd'hui dans le pays, je compte les bains fréquens, les purifications, une horreur extrême pour les cadavres, par l'attouchement deſqnels ils ſe croyent ſouillés. L'ordre différent, & la diſtinction des caſtes, la loi inviolable qui défend le mariage hors de ſa tribu ou de ſa caſte particuliere. Je ne finirois point, ſi je voulois épuiſer ce détail. Je m'attache à quelques remarques qui ne ſont pas tout à fait ſi communes dans les livres des ſavans.

J'ai connu un Brame très-habile parmi les Indiens, qui ma raconté l'hiſtoire ſuivante, dont il ne comprenoit pas lui-même le ſens, tandis qu'il eſt demeuré dans les ténébres de l'idolâ-

trie. Les Indiens font un facrifice nommé *Ekiam*, (c'eft le plus célébre de tous ceux qui fe font aux Indes.) On y facrifie un mouton. On y récite une efpèce de priere dans laquelle on dit à haute voix ces paroles : *Quand fera-ce que le Sauveur naîtra ? Quand fera-ce que le Redempteur paroîtra ?*

Ce facrifice d'uu mouton me paroît avoir beaucoup de rapport avec celui de l'agneau Pafcal. Car il faut remarquer fur cela, que comme les Juifs étoient tous obligés de manger leur part de la victime ; auffi les Brames, quoiqu'ils ne puiffent manger de viande, font cependant difpenfés de leur abftinence au jour du facrifice de l'*Ekiam*, & font obligés par la loi, de manger du mouton qu'on immole ; & que les Brames partagent eutr'eux.

Plulieurs Indiens adorent le feu : leurs dieux même ont immolé des victimes à cet élémenr. Il y a un précepte particulier pour le facrifice d'*Oman*, par lequel il eft ordonné de conferver toujours le feu, & de ne le laiffer jamais éteindre. Celui qui affifte à l'*Ekiam*, doit tous les matins & tous les foirs mettre du bois au feu pour l'en-

tretenir. Ce ſoin ſcrupuleux répond aſſez juſte au commandement porté dans le Lévitique, ch. 6. verſ. 12 & 13. *Ignis in altari ſemper ardebit, quem nutriet ſacerdos, ſubjiciens ligna manè per ſingulos dies.* Les Indiens ont fait quelque choſe de plus en conſidération du feu. Ils ſe précipitent eux-mêmes au milieu des flammes. Vous jugerez comme moi, qu'ils auroient beaucoup mieux fait de ne pas ajouter cette cruelle cérémonie, à ce que les Juifs leur avoient appris ſur cette matiere.

Les Indiens ont encore une forte grande idée des ſerpens. Ils croyent que ces animaux ont quelque choſe de divin, & que leur vue porte bonheur. Ainſi, pluſieurs adorent les ſerpens, & leur rendent les plus profonds reſpects. Mais ces animaux peu reconnoiſſans, ne laiſſent pas de mordre leurs adorateurs. Si le ſerpent d'airain, que Moyſe montra au peuple de Dieu, & qui guériſſoit par ſa ſeule vue, eût été auſſi cruel que les ſerpens animés des Indiens, je doute fort que les Juifs euſſent jamais été tentés de l'adorer.

Ajoutons enfin, la charité que les

Indiens ont pour leurs esclaves. Ils les traitent presque comme leur propres enfans ; ils ont grand soin de les bien élever ; ils les pourvoyent de tout libéralement ; rien ne leur manque, soit pour le vêtement, soit pour la nourriture. Ils les marient, & presque toujours ils leurs rendent la liberté. Ne semble-t-il pas que ce soit aux Indiens, comme anx Israelites, que Moyse ait adressé sur cet article les préceptes que nous lisons dans le Lévitique.

Quelle apparence y a-t'il donc, que les Indiens n'ayent pas eu autrefois quelque connoissance de la loi de Moyse ? Ce qu'ils disent encore de leur loi, & de *Brama*, leur législateur, détruit, ce me semble, d'une maniere évidente, ce qui pourroit rester de doute sur cette matiere.

Brama a donné la loi aux hommes. C'est ce *Vedam*, ou livre de la loi, que les Indiens regardent comme infaillible. C'est, selon eux, la pure parole de Dieu, dictée par l'*Abadam*, c'est-à-dire par celui qui ne peut se tromper, & qui dit essentiellement la vérité. Le *Vedam*, ou la loi des Indiens, est divisée en quatre parties. Mais au senti-

ment de plusieurs doctes Indiens, il y en avoit anciennement une cinquiéme, qui a péri par l'injure des tems, & qn'il a été impossible de recouvrer.

Les Indiens ont une estime inconcevable pour la loi qu'ils ont reçue de *Brama*. Le profond respect avec lequel ils l'entendent prononcer, le choix des personnes propres à en faire la lecture, les préparatifs qu'on doit y apporter, cent autres circonstances semblables sont parfaitement conformes à ce que nous savons des Juifs, par rapport à la loi sainte, & à Moyse, qui la leur a annoncée.

Le malheur est, que le respect des Indiens, pour leur loi, va jusqu'a nous en faire un mystere impénétrable. J'en ai cependant assez appris par quelques docteurs, pour vous faire voir que les livres de la loi du prétendu *Brama*, sont une imitation du Pentateuque de Moyse.

La premiere partie du *Vedam*, qu'ils appellent *Irroucouvedam*, traite de la premiere cause, & de la maniere dont le monde a été créé. Ce qu'ils m'en ont dit de singulier, par rapport à notre sujet, c'est qu'au commencement,

il n'y avoit que Dieu & l'eau, & que Dieu étoit porté ſur les eaux. La reſſemblance de ce trait, avec le premier chap. de la Geneſe, n'eſt pas difficile à rematquer.

J'ai appris de pluſieurs Brames, que dans le troiſiéme livre qu'ils nomment *Samavedam*, il y a quantité de préceptes de morale. Cet enſeignement m'a paru avoir beaucoup de rapport avec les préceptes moraux répandus dans l'Exode.

Le quatriéme livre, qu'ils appellent *Adaranavedam*, contient les différens ſacrifices qu'on doit offrir, les qualités requiſes dans les victimes, la maniere de bâtir les temples, & les diverſes fêtes que l'on doit célébrer. Ce peut être là. ſans trop deviner, une idée priſe ſur les livres du Lévitique & du Deuteronome.

Enfin, de peur qu'il ne manque quelque choſe au parallele, comme ce fût ſur la fameuſe montagne de *Sinaï*, que Moyſe reçut la loi, ce fut auſſi ſur la célébre montagne de *Mahamerou*, que *Brama* ſe trouva avec le *Vedam* des Indiens. Cette montagne des Indes, eſt celle que les Grecs ont appel-

lée *Meros*, où ils disent que Bacchus est né, & qui a été le séjour des dieux. Les Indiens disent encore aujourd'hui que cette montagne est l'endroit où sont placés leurs *Chorchams*, ou les différens paradis qu'ils reconnoissent.

N'est-il pas juste qu'après avoir parlé assez long-tems de Moyse, & de la loi, nous disions aussi quelques mots de Marie, sœur de ce grand Prophete? Je me trompe beaucoup, ou son histoire n'a pas été tout à fait inconnue à nos Indiens.

L'écriture nous dit de Marie, qu'après le passage miraculeux de la mer Rouge, elle assembla les femmes Israelites; elle prit les instrumens de musique, & se mit à danser avec ses compagnes, & à chanter les louanges du Tout-Puissant. Voici un trait assez singulier & semblable, que les Indiens racontent de leur fameuse *Lakeoumi*. Cette femme, aussi bien que Marie, sœur de Moyse, sortit de la mer par une espece de miracle. Elle ne fut pas plutôt échappée au danger où elle avoit été de périr, qu'elle fit un bal magnifique, dans lequel tous les dieux & toutes les déesses danserent au son des instrumens.

Il me feroit aifé, en quittant les livres de Moyfe, de parcourir les autres livres hiftoriques de l'écriture, & de trouver dans la tradition de nos Indiens, de quoi continuer ma comparaifon. Mais je craindrois qu'une trop grande exactitude vous fatiguât. Je me contenterai de vous raconter encore une ou deux hiftoires, qui m'ont le plus frappé, & qui font le plus à mon fujet.

La premiere qui fe préfente, eft celle que les Indiens débitent fur le nom d'*Arichandiren*. C'eft un Roi de l'Inde fort ancien, & qui, au nom & à quelques circonftances près, eft, à le bien prendre, le Job de l'écriture.

Les dieux fe réunirent un jour dans leur *Chorcam*, ou fi vous l'aimez mieux, dans le paradis des délices. *Devendiren*, dieu de la gloire, préfidoit à cette illuftre affemblée. Il s'y trouva une foule de dieux & de déeffes; les plus fameux pénitens y eurent auffi leur place, & fur-tout les fept principaux anachoretes.

Après quelques difcours indifférens, on propofa cette queftion : Si parmi les hommes il fe trouve un Prince fans

défaut. Preſque tous ſoutinrent qu'il n'y en avoit pas un ſeul qui ne fût ſujet à de grands vices; & *Vichouva-moutren* ſe mit à la tête de ce parti. Mais le célébre *Vachicten* prit un ſentiment contraire & ſoutint fortement que le Roi *Arichandiren* , ſon diſciple , étoit un prince parfait. *Vichouva-moutren* , qui, du génie impérieux dont il eſt, n'aime pas à ſe voir contredit, ſe mit en grande colere , & aſſura les dieux , qu'il ſauroit bien leur faire connoître les défauts de ce prétendu prince parfait, ſi on vouloit le lui abandonner.

Le défi fût accepté par *Vachichten*, & l'on convint que celui des deux qui auroit le deſſous , céderoit à l'autre tous les mérites qu'il avoit pû acquérir par une longue pénitence. Le pauvre Roi *Arichandiren* fût la victime de cette diſpute. *Vichouva-moutren* le mit à toutes ſortes d'épreuves. Il le réduiſit à la plus extrême pauvreté; il le dépouilla de ſon Royaume ; il fit périr le ſeul fils qu'il eut ; il lui enleva même ſa femme *Chandirandi*.

Malgré tant de diſgraces, le Prince ſe ſoutint dans la pratique de la vertu, avec une égalité d'ame, dont n'auroient

pas été capables les dieux mêmes, qui l'éprouvoient avec si peu de ménagement. Aussi l'en récompenserent-ils avec la plus grande magnificence. Les dieux l'embrasserent l'un après l'autre; il n'y eut pas jusqu'aux déesses qui lui firent leurs complimens. On lui rendit sa femme, & on ressuscita son fils. Ainsi *Vichouva-moutren* céda, suivant la convention, tous ses mérites à *Vachichten*, qui en fit présent au Roi *Arichandiren*; & le vaincu alla fort à regret recommencer une longue pénitence, pour faire, s'il y avoit moyen, bonne provision de nouveaux mérites.

La seconde histoire à quelque chose de plus funeste, & ressemble encore mieux à un trait de l'histoire de Samson, que la fable d'*Arichandiren* ne ressemble à l'histoire de Job.

Les Indiens assurent donc que leur dieu *Ramen* entreprit un jour de conquérir *Ceilan*. Et voici le stratagême dont ce conquérant, tout dieu qu'il étoit, jugea à propos de se servir. Il leva une armée de singes, & leur donna pour général un singe distingué, qu'ils nomment *Anouman*. Il lui fit envelopper la queue de plusieurs piéces

de toile, ſur leſquelles on verſa de grands vaſes d'huile. On y mit le feu, & ce ſinge, courant les campagnes, au milieu des bleds, des bois, des bourgades & des villes, porta l'incendie partout. Il brûla tout ce qui ſe trouva ſur ſa route, & réduiſit en cendres l'iſle preſque toute entiere. Après une telle expédition, la conquête n'en devoit pas être fort difficile, & il n'étoit pas néceſſaire d'être un dieu bien puiſſant pour en venir à bout.

Je me ſuis peut-être trop arrêté ſur la conformité de la doctrine des Indiens avec celle du peuple de Dieu. J'en ſerai quitte pour abreger un peu ce qui me reſteroit à vous dire ſur un ſecond point, que j'étois réſolu de ſoumettre, comme le premier, à vos lumieres & à votre pénétration. Je me bornerai à quelques réflexions aſſez courtes, qui me perſuadent que les Indiens les plus avancés dans les terres, ont eu dès les premiers tems de l'Egliſe, la connoiſſance de la religion chrétienne; & qu'eux auſſi bien que les habitans de la côte, ont reçû les inſtructions de ſaint Thomas, & des premiers diſciples des Apôtres.

Je commence par l'idée confuſe, que les Indiens conſervent encore de l'adorable trinité qui leur fut autrefois prêchée. Je vous ai parlé des trois principaux Dieux des Indiens, *Brama*, *Vichnou*, & *Routren*. La plupart des gentils diſent à la vérité que ce ſont trois divinités différentes, & effectivement ſéparées. Mais pluſieurs *Niagueuls* ou hommes ſpirituels, aſſurent que ces trois Dieux ſéparés en apparence, ne ſont réellement qu'un ſeul Dieu. Que ce Dieu s'appelle *Brama*, lorſqu'il crée, & qu'il exerce ſa toute-puiſſance; qu'il s'appelle *Vichnou*, lorſqu'il conſerve les êtres créés, & qu'il donne des marques de ſa bonté; & qu'enfin il prend le nom de *Routren*, lorſqu'il détruit les Villes, qu'il châtie les coupables, & qu'il fait ſentir les effets de ſa juſte colere.

Il n'y a que quelques années qu'un *Brame* expliquoit ainſi ce qu'il concevoit de la fabuleuſe trinité des Payens. Il faut, diſoit il, ſe repréſenter Dieu & ſes trois noms différens qui répondent à ſes trois principaux attributs, à peu près ſous l'idée de ces pyramides

triangulaires qu'on voit élevées devant la porte de quelques temples.

Vous jugez bien que je ne prétends pas vous dire que cette imagination des Indiens réponde fort juste à la vérité que les chrétiens reconnoissent. Mais au moins fait-elle comprendre qu'ils ont eu autrefois des lumieres plus pures, & qu'elles se sont obscurcies par la difficulté que renferme un mystere si fort au-dessus de la foible raison des hommes.

Les fables ont encore plus de part dans ce qui regarde le mystere de l'incarnation. Mais du reste, tous les Indiens conviennent que Dieu s'est incarné plusieurs fois. Presque tous s'accordent à attribuer ces incarnations à *Vichnou* le second Dieu de leur trinité. Et jamais ce Dieu ne s'est incarné, selon eux, qu'en qualité de sauveur & de libérateur des hommes.

J'abrege, comme vous le voyez, autant qu'il m'est possible, & je passe à ce qui regarde nos sacremens. Les Indiens disent que le bain pris dans certaines rivieres, efface entierement les péchés, & que cette eau mysterieuse

lave, non-seulement les corps, mais purifie aussi les ames d'une maniere admirable. Ne seroit-ce pas un reste de l'idée qu'on leur auroit donné du baptême ?

Je n'avois rien remarqué sur la divine eucharistie ; mais un Brame converti, me fit faire attention, il y a quelques années, à une circonstance assez considérable pour avoir ici sa place. Les restes des sacrifices, & le ris qu'on distribue dans les temples, conservent chez les Indiens, le nom de *Prajadam*. Ce mot Indien signifie en notre langue *divine grace*. Et c'est ce que nous exprimons par le terme Grec, *eucharistie*.

Il y a quelque chose de plus marqué sur la confession ; & je crois devoir y donner un peu plus d'étendue.

C'est une espéce de maxime parmi les Indiens, que celui qui confessera son péché, en recevra le pardon. *Cheida-Param Chounal Tiroum*. Ils célébrent une fête tous les ans, pendant laquelle ils vont se confesser sur le bord d'une riviere, afin que leurs péchés soient entierement effacés. Dans le fameux sacrifice *Ekiam*, la femme de celui qui

y préſide, eſt obligée de ſe confeſſer, de deſcendre dans le détail des fautes les plus humiliantes, & de déclarer juſqu'au nombre de ſes péchés.

Une fable des Indiens que j'ai appriſe ſur ce ſujet, appuyera encore davantage mes conjectures.

Lorſque *Chrichnen* étoit au monde, la fameuſe *Draupadi* étoit mariée aux cinq freres célébres, tous Rois de *Maduré*. L'un de ces Princes tira un jour une fleche ſur un arbre, & en fit tomber un fruit admirable. L'arbre appartenoit à un célébre pénitent, & avoit cette propriété que chaque mois il portoit un fruit ; & ce fruit donnoit tant de force à celui qui le mangeoit, que pendant tout le mois cette ſeule nourriture lui ſuffiſoit. Mais parce que dans ces tems reculés on craignoit beaucoup plus la malédiction des pénitens, que celle des Dieux, les cinq freres appréhendoient que l'hermite ne les maudit. Ils prierent donc *Chrichnen* de les aider dans une affaire ſi délicate. Le dieu *Vichnou* métamorphoſé en *Chrichnen*, leur dit, auſſi bien qu'à *Draupadi*, qui étoit préſente, qu'il ne voyoit qu'un ſeul moyen de réparer un ſi grand mal.

Que ce moyen étoit la confeſſion entiere de tous les péchés de leur vie : que l'arbre dont le fruit étoit tombé, avoit ſix coudées de haut ; qu'à meſure que chacun d'eux ſe confeſſeroit, le fruit s'éleveroit en l'air de la hauteur d'une coudée, & qu'à la fin de la derniere confeſſion, il s'attacheroit à l'arbre, comme il étoit auparavant.

Le remede étoit amer, mais il falloit ſe réſoudre à en paſſer par-là, ou bien s'expoſer à la malédiction d'un pénitent. Les cinq freres prirent donc leur parti, & conſentirent à tout déclarer. La difficulté étoit de déterminer la femme à faire la même choſe, & on eut bien de la peine à l'y engager. Depuis qu'il s'agiſſoit de parler de ſes fautes, elle ne ſe ſentoit d'inclination que pour le ſecret & pour le ſilence. Cependant à force de lui remettre devant les yeux les ſuites funeſtes de la malédiction du *Sanian*, (c'eſt ainſi que les Indiens appellent leurs pénitens), on lui fit promettre tout ce qu'on voulut.

Après cette aſſurance, l'aîné des Princes commença cette pénible cérémonie, & fit une confeſſion très-exacte de toute ſa vie. A meſure qu'il parloit,

le fruit montoit de lui-même, & se trouva seulement élevé d'une coudée à la fin de cette premiere confession. Les quatre autres Princes continuerent à l'exemple de leur aîné, & l'on vit arriver le même prodige; c'est à-dire, qu'à la fin de la confession du cinquieme, le fruit étoit précisément à la hauteur de cinq coudées.

Il ne restoit plus qu'une coudée; mais c'étoit à *Draupadi* que le dernier effort étoit réservé. Après bien des combats, elle commença sa confession, & le fruit s'éleva peu à peu. Elle avoit achevé, disoit-elle, & cependant il s'en falloit encore une demie coudée que le fruit n'eût rejoint l'arbre d'où il étoit tombé. Il étoit évident qu'elle avoit oublié, ou plutôt caché quelque chose. Les cinq freres la prierent avec larmes de ne se pas perdre par une mauvaise honte, & de ne les pas envelopper dans son malheur. Leurs prieres n'eurent auaucun effet. Mais *Chrichnen* étant venu au secours, elle déclara un péché de pensée, qu'elle vouloit tenir secret. A peine eut-elle parlé, que le fruit acheva sa course merveilleuse, & alla de lui-même s'attacher à la branche où il étoit auparavant.

Dans la seconde lettre, aussi adressée au sçavant Evêque d'Avranches, le P. Bouchet (a) s'explique ainsi : j'ai été surpris de voir qu'il n'y a presque point d'erreurs dans les Auteurs anciens que les Indiens n'ayent adoptées ou inventées. Plusieurs croyent que les ames sont éternelles ; d'autres pensent qu'elles sont une portion de Dieu même : ils sont à la vérité presque tous convaincu de son immortalité ; mais ils prouvent cette immortalité par la transmigration en différens corps.

Il est difficile de comprendre comment une idée aussi chimérique a pû se répandre dans toute l'Asie ; car, sans parler des Indiens qui sont en deçà du Gange ; les peuples des Royaumes d'Arrakan, de Pegu, de Siam, de Camboye, du Tonquin, de la Cochinchine, de la Chine & du Japon croyent à la métempsycose, & ils l'appuyent par les mêmes raisons que les Indiens. Diverses relations qu'on a de l'Amérique, assurent qu'on y trouve des vestiges de cette opinion. Qui a pù porter cette folle imagination à des peuples

(a) Tom. 13, pag. 97.

qui ont été si long-tems inconnus au reste du monde? On est moins surpris qu'elle se soit répandue dans l'Afrique & dans l'Europe. Les Egyptiens peuvent l'avoir enseignée aux Africains; Pythagore qui fut le chef de la secte italique, l'avoit établie chez plusieurs nations, sur-tout dans les Gaules où les Druides la regardoient comme la base & le fondement de leur religion. Elle entroit même dans la politique. Les généraux d'armée voulant inspirer à leurs soldats le mépris de la mort, les assuroient que leurs ames n'auroient pas plutôt abandonné leurs corps, qu'elles iroient en animer d'autres. Cesar en parle ainsi, en expliquant le dogme des Druides (*a*).

Ce dogme monstrueux fut enseigné au commencement de l'Eglise naissante par la plupart des hérétiques, tels que furent les Simoniens, les Basiliens, les Valentiniens, les Marcionites, les Gnostiques & les Manichéens. Les Juifs eux-

(a) *Non interire animas, sed ab aliis post mortem transire ad alios, atque hoc maximè ad virtutem excitari putant metu mortis neglecto.* De bello gallico, *lib. 6.*

mêmes qui avoient reçû la loi de Dieu, & qui par conséquent devoient être convaincus de l'impiété d'un pareil systême, s'y laisserent néanmoins surprendre, ainsi que le rapportent Tertullien & saint Justin dans ses dialogues. On lit dans le Talmud, que l'ame d'Abel passa dans le corps de Seth, & ensuite dans celui de Moyse. Saint Jerôme donne aussi à entendre, que quelques Juifs, & Herodes entr'autres, s'imaginoient que l'ame de saint Jean avoit passé dans le corps de J. C. Tel a été le progrès de la métempsycose.

Mais il n'est pas facile de remonter jusqu'à son origine, ni de décider quels en ont été les premiers Auteurs. Herodote, saint Clement d'Alexandrie, & d'autres sçavans hommes ont crû que cette doctrine avoit d'abord été enseignée par les anciens Egyptiens, & que de chez eux elle étoit passée dans les Indes, & dans le reste de l'Asie. D'autres au contraire en attribuent l'invention aux peuples de l'Inde, qui l'ont ensuite communiquée aux Egyptiens; car il y avoit autrefois un commerce réglé entre les deux nations. Pline & Solin rapportent fort en détail le che-

min qu'on tenoit tous les ans pour aller de l'Egypte aux Indes. Philoſtrate aſſure que Pythagore eſt l'inventeur de ce ſyſtême, qu'il le communiqua aux brames dans un voyage qu'il fit aux Indes, & que de-là il fut porté chez les Egyptiens.

Quoiqu'il en ſoit, c'eſt une queſtion qui demeurera long-tems indéciſe, à moins qu'on ne s'en rapporte à la chronologie Indienne; car elle compte pluſieurs milliers d'années depuis que cette opinion eſt en vogue dans l'Inde. Mais on ne doit pas faire beaucoup de fonds ſur cette chronologie qui eſt remplie de fauſſetés. Il y a donc plus d'apparence, ainſi que pluſieurs anciens Auteurs l'ont dit, en termes exprès, que c'eſt des Egyptiens, plutôt que des Indiens, que Pythagore & Platon ont tiré tout ce qu'ils enſeignent de la métempſycoſe.

Les Indiens, de même que les Pythagoriciens, entendent par ce mot le paſſage d'une ame par pluſieurs corps qu'elle anime ſucceſſivement pour y faire les fonctions qui lui ſont propres. Au commencement, il n'étoit queſtion que du paſſage des ames en différens

corps humains ; on l'étendit plus loin dans la ſuite, & les Indiens ont encore encheri ſur les diſciples de Pythagore & de Platon.

Les Pythagoriciens, en établiſſant leur ſyſtême, fondoient leur principale preuve ſur l'autorité de leur maître : ſes paroles étoient pour eux des oracles ; il n'étoit pas même permis d'avoir des doutes ſur ce qui avoit été avancé par ce grand philoſophe ; & quand d'autres philoſophes, moins dociles, blamoient quelques-unes de ſes opinions, ſes diſciples croyoient avoir donné une réponſe ſolide, en diſant que le maître par excellence l'avoit ainſi enſeigné. Certainement on ne peut nier que cette haute réputation que Pythagore s'étoit acquiſe, ne fût bien fondée ; puiſque c'eſt lui qui perfectionna toutes les ſciences qui, de ſon tems, étoient fort confuſes & fort embrouillées.

C'eſt, à peu près, de la même façon que répondent les Indiens, lorſqu'on veut leur faire toucher au doigt les extravagances qu'entraîne leur ſyſtême ; Brama, diſent-ils, eſt le premier des trois dieux qu'on adore dans les Indes. C'eſt lui qui a enſeigné cette doctrine,

donc elle eſt infaillible. C'eſt Brama qui eſt l'Auteur du Vedam. C'eſt la loi qui ne peut tromper. C'eſt Brama qui eſt *Abaden* ; c'eſt-à-dire, qui parle eſſentiellement , conformément à la vérité , & dont toutes les paroles ſont des oracles. Il a une connoiſſance infinie de tout ce qui a été, de tout ce qui eſt, & de tout ce qui doit être. Il a enſeigné toutes les ſciences, les Brames lui ſont redevables de toutes leurs connoiſſances ; peut-on douter de la vérité de la métempſycoſe , puiſque c'eſt Brama qui l'a enſeignée ?

Les diſciples de Pythagore devoient garder le ſilence pendant un certain nombre d'années, avant qu'il leur fût permis de propoſer leur doutes , après quoi ils avoient la liberté de former des difficultés , & d'interroger leur maître. Quelqu'uns de ſes diſciples lui demanderent un jour, après leur tems d'épreuve, s'il ſe reſſouvenoit d'avoir vécu dans un autre tems. Il leur répondit , en faiſant ainſi l'hiſtoire de ſes tranſmigrations. Autrefois j'ai paru dans le monde, ſous le nom d'Etalide fils de Mercure, à qui je demandai la grace de me reſſouvenir de tous les différens

changemens qui pourroient m'arriver. Il m'accorda cette insigne faveur. Depuis ce tems-là je naquis dans la personne d'Euphorbe, & je fus tué au siége de Troye par Menelas. J'animai ensuite un nouveau corps, & je fus connu sous le nom d'Hermetime. Après quoi je fus un pêcheur de l'Isle de Delos, qu'on nommoit Pyrrhus ; & enfin je suis maintenant Pythagore.

Mais comme les disciples de ce philosophe n'étoient pas toujours crûs sur leur parole, lorsqu'ils débitoient le privilege de cette reminiscense, ils la prouvoient par le détail de plusieurs circonstances également fabuleuses. Voyons ce que les Indiens rapportent de semblable.

Dans leurs livres appellés *Pouranams*, on trouve cent traits d'histoire copiés sur ceux de Pythagore. Plusieurs grands hommes y racontent toutes les figures différentes, sous lesquelles ils ont paru dans divers Royaumes. Ils entrent dans le détail des moindres particularités. Ils disent par exemple qu'on trouvera dans certains endroits qu'ils marquent, les trésors, les armes, les instrumens de fer, & cent autres choses de cette

nature qui leur appartenoient, par où ils prouvent qu'ils se ressouviennent de ce qu'ils faisoient dans les vies précédentes. On y voit aussi les divers changemens de leurs dieux. Ils commencent par Brama qu'ils disent s'être montré sous mille figures différentes. Les métamorphoses de Vichnou y sont presque sans nombre. Il y en a encore une qu'ils attendent, & qu'ils appellent *Kelky Vadaran ;* c'est-à-dire, Vichnou changé en cheval. Ils rapportent plusieurs autres changemens de Routren, dont on parlera dans la suite, ainsi que de diverses métamorphoses de leurs déesses. Ils ont, outre cela, un autre livre appellé *Bramma Pouranam*, où se trouve une multitude prodigieuse de transmigrations d'ames dans les corps des hommes & des bêtes.

Les adorateurs de Vichnou prétendent que ce dieu éclaire par une lumiere céleste, quelques ames favorites de ses dévots, & qu'il leur fait connoître les différens changemens qui leur sont arrivés dans les corps qu'elles ont animés. Pour ce qui est des zelés serviteurs de Routren, ils assurent que ce dieu chimérique révele à plusieurs

d'entre eux les divers états qu'ils ont éprouvé par les tranſmigrations différentes de leurs ames.

Les Indiens, comme les Pythagoriciens, ont recours aux comparaiſons pour expliquer leurs ſentimens; mais avec cette différence que ceux-ci ne les employent que pour donner du jour à leurs penſées, au lieu que les premiers les regardent comme des preuves manifeſtes de ce qu'ils avancent.

L'ame, diſent les Indiens, eſt dans le corps comme un oiſeau dans ſa cage; mais comme la différence eſt ſenſible, ils ne s'y arrêtent pas long-tems. Ils ont recours à leurs poëmes pour citer d'autres comparaiſons; & alors les meilleures raiſons ne peuvent l'emporter ſur l'autorité du poëte qui a fait uſage d'une comparaiſon qui peut expliquer en apparence, les circonſtances d'un ſujet mis en queſtion.

Comme l'homme eſt dans une maiſon, qu'il y habite; & qu'il a ſoin d'en réparer les endroits foibles; de même l'ame de l'homme eſt dans le corps, elle y loge, elle s'étudie à le conſerver, & à en réparer les forces, quand elles éprouvent des diminutions. De

plus comme l'homme ſort de ſa maiſon, quand elle n'eſt plus habitable, & va ſe loger dans une autre, l'ame de même abandonne ſon corps, quand quelque maladie, ou quelqu'autre accident le met hors d'état d'être animé, & elle ſe met en poſſeſſion d'un autre corps. Enfin comme l'homme ſort quand il veut de ſa maiſon, & y retourne de la même maniere; il y a pareillement de grands hommes, dont l'ame a le pouvoir de ſe dégager de ſon corps pour y revenir quand il lui plaît, après avoir parcouru pluſieurs endroits de l'univers. A la vérité on trouve peu de ces ames privilégiées; mais enfin on en trouve, & les Pouranams en fourniſſent des exemples.

En voici des plus celebres. On lit dans la vie de Vieramarken, l'un des plus puiſſans Rois de l'Inde, qu'un Prince pria une déeſſe, dont le temple étoit à l'écart, de lui enſeigner le Maudiram; c'eſt-à-dire, une priere qui a la force de détacher l'ame du corps, & de l'y faire revenir quand elle le ſouhaite. Il obtint la grace qu'il demandoit; mais par malheur le domeſtique qui l'accompagnoit, & qui demeura à

la porte du temple, entendit le Madiram l'apprit par cœur, & prit la résolution de s'en servir dans quelque occasion favorable.

Comme ce Prince avoit beaucoup de confiance en son domestique, il lui fit part de la faveur qu'il venoit d'obtenir, mais il se garda bien de lui réveler le Mandiram. Il arrivoit souvent que le Prince se cachoit dans un lieu écarté où il donnoit l'essor à son ame, après avoir bien recommandé à son confident de garder son corps jusqu'à ce qu'elle fût de retour. Le Prince récitoit tout bas sa priere, à l'instant son ame se dégageant de son corps, voltigeoit çà & là,. & revenoit ensuite. Un jour que le domestique étoit en sentinelle auprès du corps de son maître, il lui prit envie de réciter aussi le Mandiram, & aussi-tôt son ame s'élançant de son corps, entra dans celui du Prince. La premiere chose que fit ce faux Prince, fut de trancher la tête à son premier corps, afin que son maître ne pût pas l'animer; ainsi l'ame du véritable Prince fut réduite à animer le corps d'un perroquet, avec lequel elle retourna au Palais.

Au reſte on ne doit pas s'étonner que les Indiens s'imaginent que leurs grands hommes ayent eu le pouvoir de ſéparer leurs ames de leurs corps. Pline raconte dans ſon hiſtoire naturelle, liv. 7, qu'un certain hermotime avoit cet admirable ſecret de quitter ſon corps toutes les fois qu'il le vouloit; que ſon ame ainſi détachée, alloit en divers pays, & revenoit dans ſon corps pour raconter les choſes qui ſe paſſoient dans les lieux les plus éloignés (*a*).

Les Indiens font encore des comparaiſons de l'ame & du corps, au pilote & au navire; le pilote, diſent-ils, eſt le maître du navire, il le gouverne à ſon gré, il le conduit dans les pays les plus reculés, il le fait entrer dans les rivieres, il lui fait faire le tour des Iſles, &c. S'Il eſt endommagé en quelqu'une de ſes parties, il le radoube, & il l'abandonne quand le bois venant à ſe pourrir, le menace d'un prochain naufrage.

Saint Auguſtin dans ſon liv. 14 de la cité de Dieu, chap. 24, rapporte d'un prêtre appellé *Reſtitut*, des choſes fort extraordinaires qui deviendroient dans la bouche d'un Indien, des preuves démonſtratives de la tranſmigration.

C'eſt ainſi que l'ame ſe trouve dans le corps de l'homme, elle le conduit par tout, elle lui fait faire de longs voyages, elle le fait monter, deſcendre, marcher, ou repoſer; lorſqu'il eſt malade, elle cherche des remedes propres à réparer ſes forces. Mais quand le corps vient à périr, ou que ſes organes s'uſent & ſe déconcertent, elle l'abandonne pour en chercher un autre qu'elle puiſſe gouverner comme le premier.

Enfin les Indiens comparent les ames dans les corps, à un homme qui eſt en priſon, en ſuppoſant que les ames ne ſont retenues dans les corps qu'elles animent ſucceſſivement, que pour expier les péchés qu'elles ont commis dans une autre vie. Ils raiſonnent du plus au moins, & diſent que les dieux ſubalternes qui ſont ſi fort au-deſſus des hommes, ſont obligés eux-mêmes d'animer des corps pour expier les péchés de la vie précédente; & ils rapportent à ce ſujet une infinité d'hiſtoires, ſurtout celle d'un de leurs anciens Rois nommé *Arichenen*. Ce Prince ayant perdu un fils nommé *Abimanien*, qu'il cheriſſoit tendrement, tomba dans le dé-

desfpoir. Vichnou eut pitié de ce pere affligé, & le mena dans un des cinq paradis ou *Arichenen* apperçut fon fils tout brillant de gloire. Il voulut l'embraffer, & demeurer avec lui; mais on le fit retirer, & *Abimanien* lui parla de la forte. Autrefois tout dieu que j'étois, je tombai dans un grand péché; pour l'expier, je fus condamné à être mis en prifon dans un corps humain; maintenant que j'ai fatisfait à mon crime, & que je me fuis purifié; vous me voyez plein de gloire, comme j'étois auparavant. Les Indiens argumentent de-là, & difent, fi les dieux eux-mêmes font obligés d'animer des corps pour faire pénitence dans ces prifons, peut-on douter que les ames après avoir commis des péchés dans une autre vie, ne foient pareillement obligés de demeurer dans les corps qu'elles animent, comme dans autant de prifons.

Les Platoniciens employent la même comparaifon, Platon l'avoit tirée de Pythagore & d'Empedocle, & Pythagore l'avoit reçue d'Orphée; il fe trouva même des premiers, chrétiens qui d'abord avoient été élevés dans l'école de Platon, qui appuyoient cette opinion par

par des passages de l'écriture. Les saints Peres citent plusieurs endroits mal expliqués par Origene.

Mais ce n'est pas assez pour les Indiens de faire passer les ames dans différens corps humains ; ils admettent encore la métempsycose à l'égard des corps des bêtes, & de tous les objets sensibles. Ils assurent même que le monde change plusieurs fois de forme, ce qui se fait, selon eux, par autant de transmigrations différentes. Mais pour mieux éclaircir ce systême des Indiens, voyons la conformité de leur sentiment sur la création du monde, avec celui des disciples de Pythagore & de Platon.

Ces deux philosophes, au sentiment des Peres de l'Eglise, avoient transporté dans leur philosophie plusieurs choses tirées des Juifs, touchant la morale & la maniere dont le monde a été formé. Le rapport du commencement de la Genese, avec plusieurs endroits de Platon, a fait dire à Numenius, que Platon n'étoit autre chose que Moyse qui parloit grec. (*a*).

En effet, Platon croyoit que le mon-

(a) *Quid est Plato nisi Moses atticissans.*

de avoit été produit par la toute puiſſance de Dieu, & qu'il étoit ſujet à la corruption ; que Dieu eſt le ſouverain Seigneur de toutes choſes, le pere des dieux ſubalternes, deſquels il s'eſt ſervi pour former & perfectionner tous les êtres.

Ménandre & d'autres hérétiques des premiers ſiécles, qui s'étoient infatués du Platoniſme, appliquoient aux anges, ce que le philoſophe diſoit des dieux inférieurs. Sénéque, expliquant le ſentiment de Platon, dit que Dieu produiſit les divinités ſubalternes pour être les miniſtres de ſon Royaume, & pour le perfectionner.

C'eſt de la même maniere que les Indiens expliquent la création du monde, qui exiſtoit de toute éternité, quoiqu'il n'y eût ni ciel ni terre. Dieu créa Brama, par ſa toute puiſſance, & ſe ſervit de lui pour créer les autres êtres; enſuite il créa Vichnou qui eſt le dieu conſervateur, puis le dieu Routren, qui en eſt le deſtructeur, afin que Brama les faſſe reparoître avec plus d'éclat. Y a-t-il rien de plus conforme au ſyſtême platonique, que cette diverſité de dieux ſubordonnés & chargés de fonc-

tions, relatives à la perfection & à la conservation du monde visible?

Selon la doctrine du même Platon, la premiere de toutes les métempsycoses est celle du monde qui doit finir un jour, & être suivi d'un autre monde. La pensée de ce philosophe est, que que comme les ames animent de nouveaux corps, il y aura aussi de nouveaux mondes. A la vérité, les Platoniciens modernes s'efforcent de donner un bon sens à ces paroles; mais on ne peut nier que ce n'ait été le sentiment des Origénistes, & n'est-ce pas chez Platon que ces sectaires ont puisé l'idée de leur renouvellement du monde, & la métempsycose à l'égard de ces mondes successifs?

Telle est aussi l'opinion des Indiens. Il s'imaginent que ce monde doit finir, & qu'ensuite Dieu en créera un nouveau. Ils déterminent même le tems où ce changement doit arriver; car ils prétendent qu'après que les quatre âges d'or, d'argent, de cuivre & de fer seront expirés, il y aura un jour de la vie de Brama, qui doit durer cent ans; que quand cette multitude d'années sera écoulée, le monde sera détruit par

le feu. Il eſt fort remarquable que preſque toutes les nations s'accordent enſemble ſur la maniere dont le monde ſera détruit ; c'eſt une tradition que les philoſophes ſe ſont tranſmis les uns aux autres. Ovide dit, en termes formels, que c'eſt une choſe arrêtée par la force d'une fatalité inévitable, que le ciel, la mer & la terre doivent être conſumés par le feu.

Ce monde étant donc détruit, Dieu, ſuivant le ſyſtême des Indiens, en fera reparoître un nouveau, de la même maniere qu'il a créé celui-ci, & cela ſe renouvellera toujours ; de même qu'avant que cet univers où nous ſommes eût été créé, il y en avoit un autre & un plus ancien encore avant ce dernier. C'eſt ainſi, diſent-ils, qu'il faut raiſonner, en remontant toujours plus haut, où l'on trouvera divers mondes plus anciens les uns que les autres. La différence qu'on peut remarquer entre les deux opinions des Indiens & des Pythagoriciens, c'eſt que ceux-ci croyoient qu'il n'y avoit qu'un monde à la fois, & que les autres, au contraire, en diſtinguent quatorze. On peut néanmoins les accorder facile-

ment, en ce que les Indiens avouent que ces quatorze mondes n'en font qu'un ſeul, puiſqu'ils ſont tous renfermés dans un œuf, ou, comme quelques autres diſent, dans Brama. C'eſt encore une obſervation à faire, que preſque tous les peuples ont penſé que le monde eſt ſemblable à un œuf; & il y a apparence que cette opinion avoit été répandue par les Egyptiens. Les Indiens ajoutent que cet œuf, qui renferme tous les mondes, a été formé par le dieu Brama, qui ſe trouva ſur l'eau. Les Platoniciens ont dit auſſi que Dieu étoit ſur l'eau.

Combien d'années durera le monde, avant qu'il en paroiſſe un autre ? c'eſt une queſtion que ſe font les Indiens, & à laquelle ils répondent, en diſant qu'il durera juſqu'à ce que Brama paroiſſe de nouveau, & que tous les êtres reviennent au même état où ils ont paru d'abord. C'eſt ce qui répond à la grande année Platonique, qui devoit durer trente-ſix mille ans. Les Platoniciens diſent, que tout ce qui s'eſt paſſé pendant ce long eſpace de tems, ſe renouvellera alors, & que les ames reviendront dans les corps, pour recom-

mencer une autre vie ; que Socrate doit être accuſé de nouveau par Amyte & Melite ; que les Athéniens le condamneront à la mort ; qu'ils s'en répentiront dans la ſuite, & qu'ils puniront rigoureuſement les accuſateurs. Ce qu'ils diſent de Socrate, doit s'entendre pareillement des autres hommes & de tous les événemens de l'hiſtoire.

On a déja dit que les Indiens penſent que les hommes ne ſont pas ſeulement ſujets à la métempſycoſe, mais même les dieux. Ils en exceptent cependant le dieu ſouverain, qui a créé les dieux, les aſtres, &c. On a vu comment Brama, Vichnou & Routren ont ſubi différens changemens. Les déeſſes, femmes de ces dieux, en ont eſſuyé de pareils. Les divers renaiſſances de Lakehoumi, femme de Vichnou, ſont célébres parmi les Indiens, elles ſont trop fabuleuſes pour des gens raiſonnables ; c'eſt ce qui nous en fait ſuprimer le récit

Ces trois dieux ſubalternes du premier ordre, outre qu'ils doivent mourir au tems de la grande année brammatique, & renaître enſuite ; ils ſont encore nés pluſieurs fois pendant le

cours de ce cycle, qui contient un espace bien plus étendu que la grande année Platonique.

Pour ce qui est des dieux du second ordre, les Indiens les représentent souvent changés en hommes & en demons, lesquels ensuite redeviennent dieux. Cette opinion des savans Indiens est très-conforme à celle des Platoniciens. (a)

Celle que les uns & les autres ont de la nature de l'ame, n'a pas moins de conformité. On trouve dans les livres des anciens Indiens, que les ames sont une parcelle de la substance de Dieu même; que ce souverain être se répand dans toutes les parties de l'univers, pour les animer. Il faut bien que cela soit ainsi, disent les Indiens, puisqu'il n'y a que Dieu qui puisse vivifier & faire paroître de nouveau des êtres. Ils se servent de la comparaison du soleil, se réflechissant en entier dans un millier de vases qu'on a déja rap-

(a) S. Augustin, S. Jerôme, parlent ainsi des Platoniciens, & des Origénistes. Le premier, dans sa Cité de Dieu, liv. 9. chap. 11. Le second, dans sa Lettre à Avitus.

portée, pour expliquer comment Dieu eſt par-tout répandu; ils ſont aſſez embarraſſés de rendre raiſon des crimes qu'il faut néceſſairement attribuer à cette partie de la divinité, qui anime les hommes; mais ils admettent la néceſſité des tranſmigrations, pour la purifier avant qu'elle aille ſe réunir au dieu dont elle eſt émanée.

D'autres croyent que Dieu eſt un air ſubtil, & que nos ames ſont une partie de ce ſoufle céleſte; que quand nous mourons, cet air ſubtil, qui nous ſervoit d'ame, va ſe réunir avec Dieu, à moins qu'il n'ait beſoin de ſe purifier par pluefiurs métempſycoſes; que quand ces ames ſont bien purifiées, elles obtiennent la béatitude qui a cinq degrés différens, & qui ſe conſomme enfin par l'identité avec Dieu.

Cette même doctrine eſt enſeignée par les diſciples de Pythagore & de Platon; & ſuivant S. Jerome, par les Origéniſtes, qui l'avoient tirée de ces deux philoſophes qui ont penſé que Dieu avoit créé les ames & les avoient attachées aux aſtres, pour y contempler les beautés céleſtes & les vérités éternelles. Qu'en conſéquence des beautés

éternelles qu'elles avoient vues, quand elles trouvoient ſur la terre des objets qui leur paroiſſoient accomplis, ces objets, quoique terreſtres, remuoient les notions des premieres beautés, & leur cauſoient les tranſports qui vont quelquefois juſqu'à l'extaſe. Les Platoniciens étoient tellement enchantés de cette idée, qu'ils étoient perſuadés qu'on ne pouvoit expliquer autrement les violens & ſoudains attachemens qui enlevent l'ame à la premiere vue.

La même doctrine ſe trouve répandue dans les ouvrages des Indiens, ſurtout à l'égard des Rajas, dont la caſte ſuit immédiatement celle des Brames. Ils diſtinguent pluſieurs caſtes de Rajas, ſubordonnées les unes aux autres, & cependant renfermées dans deux principales. La premiere eſt de ceux qui ſont ſortis du ſoleil, c'eſt-à-dire que leurs ames habitoient auparavant dans le corps même du ſoleil, ou en étoient, ſelon d'autres, une partie lumineuſe. Cette caſte s'appelle *Chouria-Vaukcham*, caſte du ſoleil. Ils en diſent autant de la ſeconde qu'ils nomment *Somma-Vaukcham*, qui ſignifie caſte de la lune; & quand on leur demande d'où vien-

nent les ames des autres caſtes, ils répondent qu'elles viennent des aſtres. C'en eſt, ſelon eux, une preuve déciſive, que ces traînées de lumiere qui paroiſſent durant la nuit, lorſque l'air eſt enflammé ; car ils prétendent que ce ſont des ames qui tombent des aſtres, ou bien du Chorkam, qui eſt un de leurs paradis. Les Brames perſuadent au peuple que cette lumiere, ou ſelon eux, ces ames qui tombent ainſi du ciel, venant à s'arrêter ſur les herbes, entrent dans le corps des vaches ou des brebis qui broutent, & vont animer les veaux & les agneaux. Si cette lumiere tombe ſur quelque fruit qui ſoit mangé par une femme groſſe, c'eſt, ſelon eux, une ame qui va animer l'enfant qu'elle porte.

Enfin les Indiens aſſurent, de même que les Platoniciens, que ces ames ſe dégoutant de leurs premieres délices, & preſſées du déſir d'animer des corps matériels, viennent effectivement y habiter, & y demeurent juſqu'à ce qu'elles ſe ſoient purifiées, & qu'elles ayent mérité de retourner au lieu d'où elles ſont ſorties ; mais que ſi elles contractent de nouvelles ſouillures, elles ſont

enfin condamnées aux enfers d'où elles ne ſortiront qu'après un tems preſque infini.

Au reſte, ce paſſage des ames dans des corps plus ou moins parfaits, ſelon qu'elles ont pratiqué la vertu ou le vice, ne ſe fait pas au haſard; mais avec ordre; & il y a, comme différens degrés par où elles montent & deſcendent pour être récompenſées ou punies. C'eſt ce que Platon, fidele diſciple de Pythagore, enſeigne dans ſon Timée, dans ſon dernier livre de la Republique, & dans ſon Phedre, où il explique ainſi l'ordre des tranſmigrations. Si c'eſt une ame qui ait eu beaucoup de perfection en Dieu, & qui ait découvert pluſieurs vérités dans cette eſpece de viſion béatifique, elle entre dans le corps d'un philoſophe ou d'un ſage, qui fait ſes délices de la contemplation; 2°. Elle anime le corps d'un Roi, ou d'un grand Prince. 3°. Elle paſſe dans celui d'un Magiſtrat, où elle devient le chef d'une puiſſante famille. 4°. Elle anime le corps d'un médecin. 5°. Elle entre dans celui d'un homme dont l'emploi eſt de pourvoir au culte des dieux. 6°. Elle paſſe dans le corps

d'un poëte. 7°. Dans celle d'un artiſan ou d'un laboureur. 8°. Dans le corps d'un ſophiſte, & enfin dans celui d'un tyran.

C'eſt ainſi à peu près que les Indiens arrangent leur métempſycoſe. Bien qu'ils n'admettent que quatre caſtes principales, ils en reconnoiſſent néanmoins pluſieurs autres ſubalternes, qui ſont renfermées en chacune des quatre primordiales de cette ſorte; quand les ames deſcendent immédiatement du ciel, elles entrent, 1°. dans le corps des Brames, qui ſont les ſavans & les philoſophes. 2°. Elles paſſent dans les corps des Rois & des Princes. 3°. Dans les Magiſtrats ou Intendans de province, qui ſont de la caſte des Choutres, & enfin dans les caſtes les plus viles & les plus mépriſées, d'où auſſi elles peuvent monter à meſure qu'elles ſe purifient. Il y a des Brames qui diſent qu'en certaines occaſions, les ames doivent paſſer juſqu'à mille fois dans différens corps avant que d'être unies au ſoleil, dont elles deviennent comme autant de rayons.

Un poëte Indien, voulant faire mieux comprendre la maniere dont les ames

defcendent toujours en des corps moins parfaits les uns que les autres, lorfqu'elles ne fuivent pas les lumieres de la raifon, les compare à la defcente de la riviere du Gange. Cette riviere, dit-il, tomba d'abord du haut des cieux dans le Chorkam, de-là elle defcendit fur la tête d'Iffouren, puis fur la fameufe montagne d'Ima, de-là fur la terre, de la terre dans la mer, de la mer dans le padalam, c'eft-à-dire dans l'enfer.

Les Chaldéens expliquoient d'une maniere non moins ridicule cette defcente & cette élévation des ames. Les Platoniciens admettoient auffi, que quand les ames ne s'élevoient pas à un plus haut degré, en changeant de demeure, c'eft que leurs aîles étoient brifées par les péchés, & qu'il falloit au moins dix mille ans pour leur rendre leur premiere force; mais qu'à l'égard des juftes & des fages, il ne leur falloit que trois mille ans.

Il eft très-vraifemblable que les Platoniciens parloient allégoriquement; mais les Iudiens ont pris à la lettre ces aîles dont ils avoient oui parler. Ils en ont donné jufqu'aux montagnes. Elles

étoient autrefois ſi inſolentes, diſent-ils, qu'elles ſe mettoient devant les villes pour les couvrir. *Devendiren*, qui eſt le roi des dieux du Chorkam, les pourſuivit avec une épée de diamant, & coupa les aîles au corps de bataille de ces montagnes fugitives : c'eſt ce qui a produit cette chaîne de montagnes qui diviſe les Indes en deux parties. Les autres montagnes qui ſe ſéparerent du gros de l'armée, tomberent çà & là dans leur déroute, ainſi qu'elles ſe voyent encore aujourd'hui. Celles qui tomberent dans la mer formerent les iſles qu'on y découvre. Toutes ces montagnes, ſelon eux, ſont animées; ils leur donnent même pour enfans, non-ſeulement des rochers, mais encore des dieux & des déeſſes.

Les Platoniciens penſoient encore que les ames animoient les corps des hommes & des bêtes; & qu'elles étoient jugées au moment même qu'elles ſe ſéparent de leur corps. Leur chef s'explique dans ſon Phedre, de la maniere ſuivante : Après leur jugement, quelques-unes des ames tombent dans les enfers où elles ſont punies & purifiées; les autres, dont la vie a été innocente,

montent au ciel pour y être récompensées d'une maniere proportionnée à leurs vertus; mais après mille ans elles retournent sur la terre, où elles choisissent un genre de vie conforme à leur inclination. Il arrive alors, que celles qui ont animé des corps humains dans la vie précédente, passent dans des corps de bêtes, & *vice versâ;* mais cette transmigration ne se fait pas au hasard: les ames choisissent parmi les bêtes, celles qui ont le plus de rapport à l'état de la vie qu'elles quittent. Ainsi l'ame d'Orphée choisit le corps d'un cygne; celle d'Ajax, passe dans le corps d'un lion, celle de Thersite anime un singe, &c. On peut voir la Republique de Platon, c'est-là qu'il developpe cette doctrine singuliere.

Les Indiens sont dans les mêmes opinions que ce philosophe, avec la différence qu'ils croyent qu'après que les ames ont été punies pour leurs crimes, ou récompensées pour leurs vertus, elles sont destinées à entrer dans d'autres corps, non par choix, mais par une vertu nécessitante, qu'ils appellent *chaukchoram*, ou par la détermination de Brama, qui a soin d'écrire

toutes les aventures de cette ame, dans les sutures de la tête du corps qu'elle doit animer.

Il suit donc des principes des Pythagoriciens & des Platoniciens, que tout l'homme consiste dans l'ame ; & que les corps que les ames animent ne sont que de simples instrumens dont elles se servent, ou des vêtemens dont elles se couvrent : ainsi les ames doivent passer également dans les arbres, dans les plantes & dans tout ce qui a une vie végétative. (*a*) Les Indiens ont plusieurs fables dans leurs livres sacrés, pour prouver que les ames passent dans les végétaux. Ils encherissent même sur les sectateurs de Pythagore & de Platon, qui paroissent n'avoir pas fait passer les ames dans les pierres & dans tous les autres êtres de ce genre. Ils sont fortement persuadés que des ames animent véritablement les pierres, les

(*a*) Ovide, Virgile, paroissent avoir admis cette opinion. Le premier, dans ses Métamorphoses, & le second dans son Eneide, lorsqu'il raconte, qu'Enée, coupant un arbre, vit couler le sang de Polydore, qui lui crie d'épargner sa sépulture.

montagnes & les rochers, & leurs livres en fourniffent des exemples.

Dans leur fyftême, ils font partagés fur la queftion : Si le paffage des ames d'un corps à un autre, fe fait à l'inftant, ou s'il fe trouve quelque intervalle entre les différentes animations. Quelques-uns croyent que les ames demeurent auprès du corps, & même dans les endroits où fe confervent les cendres des morts brûlés, jufqu'à ce qu'elles trouvent un autre corps qui foit propre à les recevoir. D'autres penfent qu'elles ont la permiffion de venir manger ce qu'on leur offre pendant plufieurs jours, & c'eft l'opinion la plus commune : auffi fe réjouiffent-ils lorfqu'ils voyent que les corbeaux viennent fe jetter fur ce que l'on a préparé pour ces ames. Le peuple, fur-tout, croit que les ames des morts entrent pendant quelques jours dans ces corbeaux, ou du moins qu'elles reviennent dans des corps qui en ont la figure; qu'enfuite elles vont dans la gloire, fi elles l'ont mérité, ou dans les enfers, fi elles s'en font rendues dignes.

A l'égard de Platon, il paroît varier fur la deftinée des ames au fortir des

corps ; néanmoins il assure plus communément que les ames qui se sont purifiées, s'en retournent au ciel, d'où elles sont venues sur la terre ; & que les ames sont obligées de demeurer auprès des cendres des corps qu'on a brûlés, ou auprès des tombeaux qui renferment ces cadavres, avant qu'il leur soit permis de se loger dans d'autres corps, & que c'est par-là qu'elles expient leurs crimes. (*a*)

Les Indiens n'accordent aux ames que douze ou quinze jours de résidence auprès des corps qu'elles ont animés, après quoi le penchant naturel porte ces ames à chercher d'autres corps qui leur donnent plus de plaisir que les premiers qu'elles ont animés. Tout cela se fait jusqu'à ce qu'elles ayent accom-

(*a*) Tous les poëtes se sont exprimés de la même façon. Voyez le quatriéme Liv. de l'Enéide, lorsque Virgile parle des mains & des cendres d'Anchise ; le troisiéme Liv. d'Ovide ; le quatriéme Liv. des Elégies de Properce ; les Liv. 8e. & 9e. de Lucain. Les Egyptiens n'embaumoient leurs morts avec tant de soin que pour empêcher leurs ames d'aller sitôt habiter d'autres lieux.

pli plusieurs centaines de transmigrations.

Mais le véritable systême des Brames, au sujet de ces renaissances, consiste à croire que Brama écrit dans la tête des enfans qui naissent, l'histoire de leur vie future, & qu'ensuite ni lui ni tous les dieux ensemble ne peuvent plus y rien changer. Les uns prétendent que Brama écrit ce qu'il juge à propos, & que par conséquent c'est de sa fantaisie que dépend la bonne ou la mauvaise fortune. D'autres, au contraire, soutiennent qu'il ne lui est pas libre de suivre son caprice; & que les aventures qu'il écrit dans la tête des enfans, doivent être conformes aux actions de la vie précédente.

Cette écriture de Brama est assez singuliere, pour mériter d'être expliquée. Le crâne, comme tout le monde sait, a des sutures qui entrent les unes dans les autres, & qui sont façonnées à peu près comme les dents d'une scie : toutes ces petites dents sont, selon les Indiens, autant d'hyeroglyphes qui forment l'écriture de Brama. Dans les trois principales sutures que les Anatomistes appellent la coronale, la lamb-

doïde & la ſagitale. C'eſt dommage, diſent les Indiens, qu'on ne puiſſe lire les caracteres & en pénétrer le ſens, on ſauroit toute la vie de l'homme.

Mais le ſyſtême général & le véritable, des anciens Brames, c'eſt que toute bonne action doit être eſſentiellement récompenſée, & toute mauvaiſe néceſſairement punie; par conſéquent point d'innocent puni, point de coupable récompenſé. Les vertus & les vices réglent la diverſité des états: voilà le deſtin auquel rien ne réſiſte; c'eſt-là l'écriture fatale de Brama. Ainſi la vie préſente dépend du bien ou du mal qu'on a fait dans une vie précédente: auſſi les Indiens répétent-ils ſans ceſſe cet adage; *qui a fait bien trouvera bien: qui fait mal, trouvera mal.*

Ils appellent cette fatalité chaukaram. C'eſt une qualité imprimée dans la volonté, qui fait agir bien ou mal, ſelon les actions de la vie précédente. Ceux qui n'entendent pas bien la langue ſe trompent ſouvent ſur cette expreſſion, qui ſignifie, *mémoire*, une certaine maniere d'être, que les prêtres payens donnent à leurs idoles; mais les ſavans l'employent principalement pour

exprimer le motif déterminant des transmigrations.

Ce principe une fois posé, les Brames raisonnent ainsi : Le dieu que nous adorons est juste, il ne peut donc commettre une injustice. Cependant nous voyons que plusieurs naissent aveugles, boiteux, difformes, pauvres & dénués de toutes commodités. Ils n'ont pas mérité un sort si triste en naissant, puisqu'ils n'avoient pas leur liberté; il faut donc l'attribuer aux péchés qu'ils ont commis dans une autre vie. On en voit d'autres, au contraire, qui naissent dans de magnifiques palais, qui sont respectés, honorés, & à qui il ne manque rien de toutes les délices de la vie; par quelles actions peuvent-ils avoir mérité une destinée si agréable, si ce n'est par les vertus qu'ils ont pratiquées dans la vie antérieure ? Toutes les histoires Indiennes, les livres de morale & de poësie sont remplis de ces maximes & d'exemples, pour montrer qu'elle est la force des bonnes œuvres, & la punition des vices.

D'après ces principes, aux yeux des Indiens, tout homme élevé en dignité a été vertueux dans une autre vie ; tout

homme miserable & pauvre étoit un méchant.

Ajoutons encore un dernier trait de ressemblance, afin d'achever le parallele de l'opinion de Pythagore & de Platon, avec celle des Indiens. Pour répondre à ceux qui lui objectoient que la métempsycose étoit une chimere, puisqu'on ne voyoit personne qui se ressouvînt des actions d'une autre vie; Platon inventa le fleuve de l'oubli, & avança que le démon, qui présidoit au retour des ames sur la terre, leur faisoit boire des eaux de ce fleuve. Il ajoutoit néanmoins que l'oubli de ce qu'on avoit vu dans une autre vie n'étoit ni si profond ni si universel qu'il n'en restât quelques traces, lesquelles excitées par les objets & par l'application à l'étude, rappelloient le souvenir des premieres connoissances. C'est ainsi qu'il expliquoit la maniere dont les sciences s'apprennent; & selon ce principe, il soutenoit que les sciences étoient plutôt des reminiscences de ce qu'on avoit appris autrefois, que des connoissances nouvellement acquises. Il y avoit outre cela des ames privilégiées qui se ressouvenoient des différens corps qu'elles avoient animés; mais

c'étoit une faveur ſinguliere qui n'étoit accordée qu'à des hommes excellens & tout divins.

Les Indiens diſent quelque choſe d'aſſez ſemblable ; car ils aſſurent qu'il y a certaines vues ſpirituelles qui ſe donnent à quelques ames plus favoriſées, qui les font reſſouvenir de tout ce qu'elles ont vû, & de tout ce qu'elles ont fait. Ce privilége eſt ſur-tout accordé à celles qui ſavent certaines prieres & qui les récitent. Le malheur eſt que perſonne ne ſait ces prieres. Un exemple tiré du livre Bramma-pouranam, fera mieux comprendre quelle eſt leur opinion à ce ſujet.

Il y eſt rapporté qu'un Roi nommé *Binarichen* avoit épouſé une grande princeſſe appellée *Commatoudi.* Ce Roi avoit de grands défauts, & n'obſervoit point les *ajarams*, c'eſt-à-dire les coutumes propres de la nation, ce qui le rendoit odieux à ſes ſujets; la Reine, qui le voyoit avec douleur, négliger les choſes mêmes où les Parias ſont très-exacts, lui en fit de vifs reproches. Le Prince n'en fut point offenſé; après l'avoir écoutée paiſiblement, il lui confia le ſecret ſuivant : La dévotion que j'avois aux dieux, lui dit-il, m'a obtenu

d'eux une faveur particuliere, qui n'eſt réſervée qu'à peu de perſonnes. Ils m'ont fait connoître, par une vue ſpirituelle qu'ils m'ont donnée, que j'étois un chien, dans la vie précédente ; j'entrai alors par haſard dans la cour d'un temple où l'on faiſoit un ſacrifice, je me jettai ſur l'autel & je mangeai le ris qu'on y offroit ; on me chaſſa par trois fois différentes. Mais enfin comme je revenois toujours à la charge, on me donna un coup ſi violent que je mourus ſur l'heure, devant la porte du temple dédié à Chiven ; heureuſement pour moi, Chiven étoit deſcendu dans le temple, pour voir le ſacrifice, & pour en humer la fumée. Il fut touché de me voir expirer ainſi devant ſa porte, & il me procura une nouvelle naiſſance dans la perſonne d'un Roi tel que je ſuis. Si donc vous voyez que j'obſerve ſi peu les *ajarams*, c'eſt que mes premieres inclinations ne ſont pas tout-à-fait détruites, & que je ſuis encore comme entraîné par la pente naturelle de mon premier état. Ce récit ſurprit étrangement la princeſſe ; & la curioſité naturelle aux perſonnes de ſon ſexe, la porta à faire des inſtances à ſon

mari,

mari, pour ſavoir de lui ce qu'elle avoit été elle-même. Le Roi examina les vies précédentes, avec le ſecours de ſa vue ſpirituelle, & il lui apprit qu'elle étoit un oiſeau, qui avoit été pourſuivi par un oiſeau de proye, & qui étoit venu mourir à la porte du temple de Chiven, qui l'avoit fait renaître Rajatti. La princeſſe demanda de nouveau à ſon mari, ce qu'ils deviendroient l'un & l'autre, le prince regarda l'avenir, & y découvrit qu'ils devoient renaître trois fois dans la caſte des Rajas.

A travers toutes les fables & les idées extravagantes des Indiens, pourſuit le P. Bouchet, on voit aſſez qu'ils reconnoiſſent un premier être éternel & créateur de tous les autres êtres, des intelligences qui ſont d'un ordre ſupérieur à l'homme, quoique fort inférieures à Dieu; qu'ils admettent des démons; qu'ils tiennent que l'ame eſt immortelle; qu'il y a un autre vie, un paradis & un enfer; qu'on mérite l'un par la pratique de la vertu, & l'autre par les péchés qu'on commet; que la proſpérité & les richeſſes ſont preſque toujours la ſource de nos déſordres. Enfin il paroît que dans pluſieurs points, ils pen-

ſent d'une maniere qui les approche des vérités de la religion ; & qui ſont tellement obſcurcies par les ténébres de l'idolâtrie & du menſonge, qu'il eſt difficile de leur faire voir ces vérités dans tout l'éclat qui les ſuit.

On ne peut les déſabuſer de leur ſyſtême, qu'en recourant à des raiſonnemens tirés de leur doctrine, de leurs uſages & de leurs maximes. Au reſte, comme il n'y a point de fables, quelques groſſieres & quelques abſurdes qu'elles puiſſent être, auxquelles ils n'ajoutent foi, & dont ils ne ſe ſervent pour appuyer les dogmes de leur métempſycoſe ; ils les propoſent de même, comme étant dignes de toute croyance. Ils diront froidement, par exemple, qu'un certain âne ne vouloit point manger de paille, & aimoit mieux ſe laiſſer mourir de faim, parce qu'il ſe reſſouvenoit que dans un autre tems il avoit été Empereur, & qu'il avoit fait des repas délicieux.

Terminons enfin tout ce qui concerne la religion Indienne, par le rapport de M. Scrafton, Anglois, que le deſir de faire des découvertes utiles, avoit conduit dans les Indes tout récemment,

Plusieurs Brames, dit ce savant, (a) m'ont avoué de bonne foi, qu'il s'étoit glissé bien des erreurs dans leur religion & dans le culte; que quant à eux, contens d'adorer un être suprême, infini, tout puissant, ils condamnent en secret l'idolâtrie de la multitude; mais qu'ils croyent néanmoins ces bisarreries nécessaires pour en imposer au vulgaire. Au reste, les prêtres ont des mœurs respectables, & sont pénétrés d'une sainte vénération pour leur législateur. Leur parle-t-on de la vérité de la religion Chrétienne, ils répondent froidement, qu'ils pensent qu'elle est bonne, que ses principes sont respectables; mais qu'ils croyent aussi que le même être suprême qui a créé différens peuples, leur a donné différentes loix; & que comme chacune des nations tient du Souverain Législateur son caractere distinctif, chacune doit aussi avoir une religion & un culte conforme à ce caractere.

Pour achever de recueillir dans les lettres des Missionnaires ce qui regarde les Indiens, il ne nous reste plus qu'à

(a) Voyez le Journal Encyclopédique, premier Vol. du mois de Mai 1763.

raſſembler leurs récits touchant le gouvernement de ces peuples. Le Pere le Caron nous dit (*a*) qu'il eſt auſſi bizarre que leur religion, & que la volonté des Princes, & la raiſon du plus fort, tiennent lieu de toute juſtice; que les peuples y vivent dans une eſpéce de ſervitude, & ne poſſédent en propre aucunes terres; mais qu'elles appartiennent au Prince, dont les ſujets ne ſont que les fermiers, moyennant qu'il fournît à leur ſubſiſtance. C'eſt un crime aux particuliers d'avoir de l'argent; ceux qui en ont, l'enterrent avec ſoin, autrement on le leur enleve ſous mille faux prétextes. Les Princes exercent ces vexations ſur leurs ſujets, parce que les Maures dont ils ſont eux-mêmes tributaires, exigent des ſommes conſidérables, ſans quoi leurs pays ſeroient pillés & ravagés.

Les plus grands crimes, continue le Miſſionnaire, ne ſont point punis de mort; l'argent aſſure l'impunité. On s'eſt contenté de bannir un homme qui avoit tué ſa femme & ſa fille. Une

---

(*a*) Tom. 16, pag. 218.

femme qui avoit tué ſon mari, fut conduite dans la place publique, où on lui couvrit le viſage de boue; ce fut là tout ſon ſupplice. Un homme qui avoit volé le tréſor du Prince de Ballabaram, en fut quitte pour quelques coups de bâton. Quelques jours après on le ſurprit, faiſant le même vol; au lieu de le punir, on le garda à vûe comme une perſonne utile à l'état, & qui dans l'occaſion, pouvoit lui rendre un ſervice important. Ce ſervice étoit, qu'en cas de ſiege dont la Ville étoit menacée, on pourroit employer un homme ſi adroit, à enlever la caiſſe militaire, & par là déconcerter leurs projets.

En Europe ce ſont les meilleures familles qui occupent les trônes; de tous les Princes du Carnate, il n'en eſt pas un ſeul qui ſoit de la premiere caſte; quelqu'uns même ſont d'une caſte fort obſcure. De-là vient qu'il y a des Princes dont les cuiſiniers ſe croiroient deshonorés, & le feroient effectivement, s'ils mangeoient avec les Princes qu'ils ſervent; leurs parens & tous ceux de leur caſte les chaſſeroient comme des gens perdus d'honneur.

Le P. Bouchet (*a*) entre dans de grands détails, ſur la façon dont la juſtice eſt adminiſtrée, & ſur les régles qu'obſervent les Indiens : c'eſt ce qui va nous occuper. Ces peuples n'ont ni code, ni digeſte, ni aucun livre où ſoient écrites les loix auxquelles ils doivent ſe conformer pour terminer les différens qui s'élevent dans les familles. A la vérité ils ont le Vedam qu'ils regardent comme un livre ſaint, & qui renferme les loix divines en quatre parties; mais ce n'eſt point de-là qu'ils tirent les maximes qui ſervent de régles à leurs jugemens.

Ils ont un autre livre appellé *Vicnachuram*, où l'on trouve quantité de belles ſentences, & quelques régles pour les différentes caſtes, qui pourroient guider un Juge. On y raconte la maniere ingénieuſe dont quelques anciens ont découvert la vérité qu'on tâchoit d'obſcurcir par divers artifices. Mais les Indiens ſe contentent d'admirer l'eſprit & la ſagacité de ces anciens Juges,

(*a*) Tom. 14 des lettres édifiantes, pag. 352.

& ne ſongent point à ſuivre leur méthode. Il en eſt de même d'une infinité de belles ſentences qu'on trouve dans d'anciens Poëtes qui faiſoient profeſſion d'enſeigner une ſaine morale ; & ce n'eſt point là qu'ils puiſent les principes de leurs déciſions.

Toute l'équité de leurs jugemens eſt appuyée ſur certaines coutumes inviolables parmi eux, ſur certains uſages que les peres tranſmettent à leurs enfans, & qui paſſent pour des régles aſſurées pour entretenir la paix dans les familles, & terminer tous les différens. Dès qu'on peut prouver que ſa prétention eſt fondée ſur la coutume ſuivie dans les caſtes, & ſur l'uſage du monde, il n'y a plus à plaider, ni raiſonner; on doit s'y conformer, quand même on démontreroit l'abus ou le vice de cette coutume.

En voici un exemple. Les enfans des deux freres, ou des deux ſœurs ſont déclarés freres entre eux, par la coutume de toutes les caſtes ; mais les enfans du frere & de la ſœur ne ſont que couſins germains : de-là vient, diſent-ils, que ces derniers peuvent bien ſe marier enſemble ; mais non pas

les premiers, parce qu'autrement il s'enſuivroit que le frere & la ſœur pourroient s'unir auſſi : ce qui fait horreur, & choque tout-à-fait le bon ſens. Si on leur repréſente que le degré de parenté eſt abſolument le même entre les enfans des deux freres ou des deux ſœurs, & ceux du frere & de la ſœur, puiſqu'ils ſont à égale diſtance, & que la tige eſt la même, ils regardent ceux qui ſont cette objection, comme des gens déraiſonnables.

S'ils n'ont pas écrit leurs coutumes, c'eſt, diſent-ils, parce qu'il n'y auroit que les ſçavans qui pourroient les lire; au lieu qu'étant tranſmiſes de ſiecle en ſiecle, par le canal de la tradition, tout le monde en eſt parfaitement inſtruit. Cependant il ne s'agit ici que des loix générales ; car pour ce qui eſt des coutumes particulieres, elles étoient écrites ſur des lames de cuivre qui ont été perdues au ſiege de *Cangibouram*, Ville ruinée par les Maures au commencement de ce ſiecle. Ces lames contenoient l'ordre & les uſages particuliers que différentes caſtes devoient obſerver.

A l'égard des autres matieres qui ne regardent point les caſtes, elles ſe ter-

minent aiſément. Le bon ſens & la lumiere naturelle ſuffiſent à quiconque veut juger ſincerement & avec équité. D'ailleurs il y a certaines maximes générales qui tiennent lieu de loi, que tout le monde connoît. Les principales même qui regardent les caſtes, ne ſont ignorées de perſonne, & des enfans de dix à douze ans les ſavent très-bien.

Les Indiens conſervent cherement le ſouvenir de certains Rois qui ſe ſont rendus celebres par l'équité des jugemens qu'ils ont rendus, & à qui leur intégrité a valu l'avantage glorieux d'être choiſi par les dieux, pour juger des différens ſurvenus dans l'Olympe; le plus fameux de ces Rois eſt *Mariadiramen*, que jamais perſonne n'égala en ſagacité & en pénétration.

C'eſt ce qu'ils prouvent par des exemples dont le premier a beaucoup de rapport au jugement de Salomon. Un homme riche avoit épouſé deux femmes. La premiere étoit ſans agrémens, mais elle avoit eu un enfant de ſon mari; & c'étoit un avantage ſur l'autre, dont la beauté ſeule lui avoit gagné entierement le cœur de ce mari. La premiere outrée par la jalouſie de voir que l'autre

étoit préférée, résolut de s'en venger d'une maniere aussi cruelle qu'elle est extraordinaire aux Indes. Elle affecta d'abord de marquer la plus vive tendresse à son enfant qui étoit encore à la mamelle, & de publier que dans le chagrin où elle étoit de voir son mari n'avoir des yeux que pour sa rivale; elle se consoloit par la possession de son cher enfant; je n'ai qu'à lui montrer, disoit-elle; j'ai le plaisir de voir peinte sur son visage la douleur qu'elle a de n'en avoir pas autant.

Après avoir marqué le plus tendre attachement à son enfant, elle lui tordit le col en l'absence de son mari, & le plaça auprès de l'autre femme qui dormoit. Le matin faisant semblant de chercher ce fils cheri, elle court dans la chambre de sa rivale & l'y trouve mort. Le désespoir succedant bientôt à la douleur affectée qu'elle montre d'abord, elle se jette par terre, s'arrache les cheveux, en poussant des gémissemens affreux, & accusant hautement de cette mort, la jalousie de sa rivale. La peuplade s'assemble, toutes les présomptions étoient contre l'autre femme, parce qu'on ne supposoit pas qu'il fût

poſſible qu'une mere tuât ſon propre fils. L'accuſée ſe défendoit, en rejettant le crime ſur la mere même, & en l'attribuant à la jalouſie qui eſt capable des plus horribles excès. Il n'y avoit point de témoins, il étoit difficile de porter un jugement ſûr. Cette cauſe fut portée à Mariadiramen; les deux femmes plaiderent avec toute l'éloquence que pouvoit inſpirer les diverſes paſſions qui les animoient. Le Juge ordonna que celle qui ſe prétendoit innocente, fit le tour de l'aſſemblée dans une poſture qu'il marqua & qui étoit très-indécente; la mere de l'enfant prit auſſi-tôt la parole, & déclara qu'elle étoit prête à exécuter la ſentence, & même qu'elle feroit cent tours au lieu d'un. L'autre femme au contraire dit que quand même elle devroit être déclarée coupable, & comme telle condamnée à la mort la plus cruelle, elle perdroit plutôt mille fois la vie que de rien faire d'indigne d'une femme qui a de la pudeur. La premiere femme voulut repliquer, mais le Juge lui impoſa ſilence, & la déclara coupable, & l'autre innocente. Cette maratre confuſe de ce jugement, avoua

publiquement ſon crime, & ſubit la mort qu'elle méritoit.

Le ſecond exemple d'équité & de pénétration de Mariadiramen, eut lieu envers un dieu ſubalterne qui avoit emprunté la figure d'un homme appellé *Parjen*, diſtingué par ſa force & ſon adreſſe, pour vivre avec ſa femme qu'il avoit quittée. Il y avoit en effet trois ou quatre mois que le faux Parjen habitoit avec cette femme, lorſque le véritable arriva. Chacun de ces hommes ſoutenoit hautement qu'il étoit le vrai Parjen, faiſoit ſa généalogie & rapportoit diverſes circonſtances propres à le faire diſtinguer; mais comme ils étoient les deux Soſies de Plaute, avec même viſage, même habit, &c. tout le monde étoit fort embarraſſé de décider lequel avoit raiſon; les Juges ordinaires ne pouvoient rien comprendre à cette cauſe ſinguliere; le conſeil du Roi n'y entendoit pas davantage; elle fut portée au tribunal de Mariadiramen. Après diverſes queſtions faites aux deux parties, dont les réponſes & les explications ne faiſoient qu'embrouiller l'affaire, on crut pour cette fois que le Juge ne l'éclairciroit pas.

Mais la réflexion ſuggera un expédient admirable. Il ordonna que puiſque le véritable Parjen avoit la réputation d'être fort & adroit, il n'avoit qu'à ſe faire connoître, en levant & ſoutenant dans ſes mains une pierre d'une groſſeur énorme que pluſieurs hommes auroient eu peine à faire mouvoir. Le véritable Parjen s'efforça de remuer la pierre, & la ſouleva tant ſoit peu; mais de la violence de l'effort qu'il fit, il tomba par terre. Le faux Parjen s'étant approché à ſon tour de la pierre, il l'éleva dans ſes mains comme une plume. Les aſſiſtans s'écrierent alors que ce dernier étoit ſûrement le véritable Parjen; Mariadiramen jugea tout autrement, & prononça en faveur du premier, en diſant qu'il avoit, agi en homme, & qu'il n'y avoit qu'un démon, ou un dieu ſubalterne, ſous la figure de Parjen, qui eût pû lever dans ſa main une maſſe ſi peſante; en effet le faux Parjen fut ſi confus de ſe voir découvert, qu'il diſparut à l'inſtant.

On peut connoître par-là l'idée que les Indiens ont d'un Juge; ils en font un portrait admirable, & ne parlent qu'avec tranſport des qualités qu'il doit avoir;

mais il s'en faut bien qu'ils ſoient auſſi exacts dans la pratique que dans la ſpéculation. Ils recommandent particulierement à leurs Juges de la patience, de la douceur, & ſur-tout une grande attention aux coutumes. Tous les poëmes Indiens ſont remplis d'invectives contre un Juge qui n'écoute pas les loix; c'eſt, diſent-ils, un torrent impétueux qui a rompu ſa digue que rien ne peut arrêter. Il ravage, il déſole tout ce qui ſe rencontre à ſon paſſage. Ils ont un ancien proverbe qu'ils répétent ſans ceſſe ; c'eſt qu'on ne doit jamais regarder ni le viſage, ni les mains des parties qui plaident. Il eſt trop aiſé de ſentir & d'étendre les idées que renferment cette maxime, pour rapporter l'explication qu'en donne le P. Bouchet.

Voici encore une ſentence Indienne. Quand vous allez viſiter les temples des dieux, quand vous rendez vos devoirs aux maîtres qui vous ont enſeigné, quand vous allez voir quelque parent, quelqu'ami, vous faites bien de leur porter quelque préſent ; c'eſt une marque agréable de reſpect & d'amitié; mais quand vous allez voir un Juge, c'eſt un affront, puiſque vous ſoupçonnez ſa juſtice &

que vous voulez la corrompre ou la féduire.

On trouve dans plufieurs de leurs livres des imprécations terribles contre les Juges iniques qui vendent leurs jugemens. Voici le fens d'un de leurs quatrains : le méchant Juge qui a condamné l'innocent, verra fa famille détruite ; fa maifon fera ruinée, les herbes, les épines naîtront dans les chambres qu'il a habitées, & fes enfans mourront dans un âge tendre.

Chaque chef de bourgade eft le Juge naturel des procès qui s'élevent dans fa bourgade ; & afin que fes jugemens fe rendent avec plus d'équité, il choifit trois ou quatre des habitans qui font fes affeffeurs, & avec lefquels il prononce. Si celui qui eft condamné n'eft pas fatisfait de la fentence, il peut en appeller au Maniacarren, qui eft comme l'Intendant de plufieurs bourgades. Celui-ci a auffi des Confeillers avec lefquels il examine l'affaire, & il juge. Cependant on peut encore appeller de ce jugement, aux Officiers immédiats du Prince qui jugent en dernier reffort. Si c'eft une affaire entre deux caftes, ce font les chefs qui la décident. Les

gouroux, ou peres ſpirituels terminent une grande partie des procès qui s'élevent entre leurs diſciples, & ſe font bien payer. Quelquefois ceux qui ſont en procès choiſiſſent des arbitres auxquels ils donnent pouvoir de juger leur différent, & alors ils acquieſcent à ce qu'ils ont décidé, ſans avoir recours à d'autres Juges.

Parmi tous ceux qui ſont en poſſeſſion de juger, il n'y a que les Maniacarrens à qui on donne de l'argent; c'eſt le dixieme de la valeur de l'objet qui eſt en conteſtation; & c'eſt d'ordinaire le gagnant qui paye.

Nous avons aſſez parlé des Juges, voyons quel eſt le devoir des parties. Ceux qui ont un procès à ſoutenir, ſont tenus de plaider eux-mêmes leur cauſe, à moins que quelque ami ne leur rende ce ſervice. Ils doivent ſe tenir dans une poſture reſpectueuſe devant les Juges, ne point interrompre leur partie, & ſe contenter ſeulement de témoigner par un mouvement de tête, qu'ils ont de quoi refuter ce qu'elle vient de dire. Les plaidoyers finis, & les témoins entendus, on renvoie les uns & les autres. Le Juge & ſes Conſeillers confé-

rent ensemble, & concertent leur jugement: ensuite on rappelle les parties, & le Juge prononce la sentence. Ils ont un singulier préjugé au sujet du témoignage des borgnes, des bossus & de ceux qui ont quelque difformité semblable. Ils disent que l'expérience apprend que le témoignage de ces sortes de gens est toujours suspect, & qu'ils sont beaucoup plus faciles à corrompre que d'autres. C'est par la même raison qu'ils excluent aussi les septuagenaires, les pauvres & toutes les femmes, à moins qu'une nécessité absolue ne rendent leur témoignage admissible.

Comme la plupart des procès aux Indes ne roulent que sur des dettes & des sommes empruntées qu'on differe trop long-tems de rendre, il n'est pas inutile d'expliquer de quelle maniere se font ces emprunts. C'est la coutume que celui qui emprunte donne un mourri; c'est-à-dire, une obligation par laquelle il s'engage de payer à son créancier la somme empruntée, avec les intérêts. Pour que cet acte soit authentique, il doit être signé au moins de trois témoins; l'on y marque le jour, le mois, l'année qu'on a reçû l'argent,

& combien on a promis d'intérêt par mois.

Les Indiens diſtinguent des intérêts de trois ſortes ; les uns qui ſont vertu, d'autres qui ſont péché, & d'autres qui ne ſont ni péché ni vertu ; car c'eſt ainſi qu'ils s'expriment. L'intérêt qui eſt vertu, eſt d'un pour cent chaque mois ; c'eſt-à dire, douze cent pour cent chaque année. Ils prétendent qu'avec ce petit gain on ſoulage la mîſere de ceux qui ſont dans le beſoin, & que par conſéquent c'eſt une vertu ; ils parlent preſque de cette maniere de prêter comme d'une aumône. L'intérêt qui eſt péché, ſelon eux, eſt celui de quatre pour cent par mois ; c'eſt-à dire, de quarante-huit par an ; de ſorte qu'au bout de vingt-ſix mois, la ſomme eſt doublé. L'intérêt qui n'eſt ni péché, ni vertu, eſt de deux pour cent chaque mois ; c'eſt-à-dire, de vingt-quatre par an. Ceux qui prêtent au premier intérêt, ne comptent pour l'ordinaire ni le mois où l'on emprunte, ni celui où l'on rend ; mais c'eſt un effet de leur générosité.

Lorſqu'un créancier a attendu pluſieurs mois au-delà du terme convenu,

il a droit d'arrêter au nom du Prince, ſon débiteur qui ne peut prendre la fuite ſans être déclaré rébelle. Cette obéiſſance eſt ſi exacte, qu'un débiteur ainſi arrêté, non-ſeulement n'eſt pas tenté de s'enfuir, mais même il ne peut ni boire, ni manger, ſans que le créancier lui en ait donné la permiſſion. Cette premiere fois le débiteur ne paroît pas encore devant le Juge, parce que les paſſans intercédent pour lui, & obligent le créancier à lui accorder encore quelques mois. Ce nouveau terme expiré, s'il ne ſatisfait pas, on le conduit devant le Juge qui accorde encore quelques mois de délai, pendant leſquels l'intérêt court toujours. Enfin ſi le débiteur manque encore de payer à ce dernier terme, le Juge le fait mettre en priſon; on vend ſes bœufs & ſes meubles. Mais il eſt rare que la ſomme entiere ſoit payée; on engage le créancier à relâcher quelque choſe des intérêts qu'il ſeroit en droit d'exiger.

Lorſque quelqu'un eſt accuſé de vol, & qu'il n'eſt pas aſſez riche pour ſe faire abſoudre, on l'oblige de prouver ſon innocence, en mettant ſa main dans une chaudiere d'huile bouillante. Dès qu'il

en a retiré la main, on l'enveloppe d'un morceau de toile, & on y appli-un cachet vers le poignet. Trois jours après on viſite la main ; s'il n'y paroît aucune marque de brulure, il eſt déclaré innocent. Cette épreuve eſt très ordinaire aux Indes, & on voit pluſieurs Indiens qui retirent de l'huile bouillante leur main très-ſaine ; cependant on obſervera qu'avant de faire ſubir cette épreuve, on fait laver les mains à l'accuſé, & on lui coupe les ongles, de peur qu'il n'y cache quelque remede qui l'empèche de ſe bruler.

Une autre épreuve encore, c'eſt de préparer un grand vaſe rond à peu près comme une groſſe boule dont l'entrée eſt ſi étroite, que c'eſt tout ce qu'on peut faire d'y mettre le poing. On met dans ce vaſe un gros ſerpent dont la morſure eſt mortelle ſi on n'y remedie ſur l'heure ; enſuite on y met un anneau, & on oblige tous ceux qui ſont ſoupçonnés de vol, de retirer l'anneau du vaſe. Le premier qui eſt mordu, eſt déclaré coupable.

Mais avant que d'en venir à ces épreuves, on prend de grandes précautions pour ne pas expoſer trop légerement

les accuſés. S'il s'agit par exemple d un collier, ou de quelque bijou volé, on raſſemble tous ceux qui ſont ſoupçonnés, & on donne à tenir à chacun un vaſe rond à peu près comme une boule, fait d'une matiere aiſée à ſe diſſoudre dans l'eau. Au bout d'un inſtant chacun va porter ſon vaſe dans une eſpéce de cuvette où l'on les y délaye tous. Communément on trouve au fond ce qui a été volé, & le voleur reſte ignoré.

Les meurtres étant fort rares aux Indes, il y a peu de juſtice pour ces ſortes de crimes. Pourvû qu'on donne une certaine ſomme au Prince, on obtient aiſément ſa grace. Il eſt permis à un mari qui ſurprend ſa femme en adultere, de la tuer, ainſi que ſon complice. On peut dire en général que la crainte des châtimens entre pour peu dans l'attachement que les Indiens ont à leur devoir. On a vû des Princes ſe faire une loi de ne condamner perſonne à mort, & les déſordres n'en étoient pas pas plus grands. S'il ſe trouvoit, obſerve le P. Bouchet, un état en Europe où il n'y eût aucune peine de mort, & où l'exil ne conſiſtât, comme aux Indes, qu'à ſortir par une porte de la Ville, & à

rentrer par l'autre, quels excès n'y verroit-on pas.

Sous quelque Prince que ce ſoit, & quelque ſoit le crime d'un brame, jamais il n'eſt permis de répandre ſon ſang; ſi des Rois violemment outragés par des brames, ont voulu les punir de mort, ils les faiſoient renfermer dans une clôture formée d'épines, que gardoient des ſoldats; & on diminuoit chaque jour leurs alimens, juſqu'à ce que la privation entiere de nourriture les fit périr. Après avoir pris une idée de la maniere dont la juſtice eſt adminiſtrée aux Indes, voyons quelques-unes de leurs maximes, qui ſont comme autant de loix qui dirigent les Juges.

Premiere Maxime.

Quand il y a pluſieurs enfans dans une maiſon, les enfans mâles ſont les ſeuls héritiers; les filles ne peuvent rien prétendre à l'héritage. Cette coutume étoit établie chez les Juifs, avec la différence cependant que les filles qui n'avoient pas de freres, héritoient; au lieu que dans les Indes, les oncles ou les neveux héritent à leur préjudice; mais ils contractent l'obligation de les marier.

Seconde Maxime.

Le fils aîné des Rois, des Princes, n'eſt pas le ſucceſſeur né au trône de ſon pere; le cadet y paſſe quelquefois s'il a plus de mérite. Il faut obſerver cependant qu'il n'y a point de pays où les freres vivent dans une plus grande union.

Troiſieme Maxime.

Si les biens d'un chef de famille n'ont point été partagés à ſa mort; ce qui arrive ſouvent, ſur-tout s'il y a des enfans qui ne ſont pas mariés; tout ce qu'un des enfans peut avoir gagné, doit être apporté à la maſſe commune, & partagé par égales portions.

Il y a une coutume ſinguliere dans ces partages; c'eſt que celui qui a le moins d'eſprit parmi les enfans, a communément la part la plus conſidérable de la ſucceſſion. Ses freres ſe déſiſtent de leurs droits, dans l'idée qu'un homme qui n'a pas d'eſprit, eſt incapable de faire valoir le bien dont il hérite. Il eſt de certaines familles où l'on ne parle jamais de partage; les biens ſont communs, & tous vivent en

bonne intelligence. Cela arrive lorſque quelqu'un de cette famille eſt aſſez habile pour la faire ſubſiſter. C'eſt lui qui fait toute la dépenſe; il eſt comme le ſupérieur des autres qui travaillent ſous ſes ordres. Il marie les fils, les petits fils de ſes freres & les ſiens, & pourvoit à tout ce qui leur eſt néceſſaire. On voit même des femmes capables d'une pareille adminiſtration. Notre Miſſionnaire dit en avoir connu une chargée de plus de quatre-vingt perſonnes qu'elle entretenoit de tout ce qui eſt néceſſaire à la vie. Les membres de ces grandes familles, dont l'union eſt ſi grande, ſont dans une eſtime générale, & l'on s'empreſſe de contracter des alliances avec eux.

Quatrieme Maxime.

Les enfans adoptifs entrent également dans le partage des biens avec les enfans des peres & meres qui les ont adoptés. Quand un homme n'a point d'enfans, il en choiſit ſouvent chez quelqu'un de ſes parens, qu'il adopte avec des cérémonies remarquables. On fait une aſſemblée dans la maiſon des parens de celui qui adopte. Là, on prépare

un grand vaſe de cuivre de la forme de nos grands plats : on le place de telle ſorte que l'enfant y puiſſe mettre les deux pieds & s'y tenir de bout, s'il en a la force. Enſuite le mari & ſa femme diſent ce qui ſuit : Nous vous avertiſſons que n'ayant point d'enfans, nous ſouhaitons adopter celui que vous voyez. Nous le choiſiſſons tellement pour notre fils, que nos biens lui appartiendront déſormais, comme ſi véritablement il étoit né de nous. Il n'a plus rien à eſperer de celui qui étoit ſon pere naturel : en foi de quoi nous allons boire l'eau de ſafran, ſi vous y conſentez. Les aſſiſtans donnent leur conſentement par un ſigne de tête. Après quoi le mari & la femme ſe baiſſent, en verſant de l'eau, dans laquelle on a délayé de l'eau de ſafran ; ils en lavent les pieds de l'enfant, & ils boivent l'eau qui eſt reſtée dans le vaſe. On paſſe auſſi-tôt un écrit où l'on marque ce qui s'eſt paſſé, & les témoins ſignent.

Si dans la ſuite ils ſurvient des enfans, ils partagent avec leur frere adoptif. Quelquefois même les peres & meres ont plus de tendreſſe pour ce dernier, que pour les autres, parce qu'ils s'ima-

ginent que les dieux, touchés de la vertu qu'ils ont pratiquée, en faiſant cette adoption, leur ont accordé des enfans & des biens temporels qu'ils n'auroient pas eûs ſans cela.

Il y a une ſorte d'adoption qui n'aporte pas les mêmes avantages, mais qui cependant eſt ſinguliere. Qu'un pere & une mere qui ont perdu un de leurs enfans, en remontrent un qui lui reſſemble, ils le prient de les regarder comme ſon pere & ſa mere; & c'eſt à quoi l'enfant manque rarement de conſentir, & alors l'adoption eſt faite: elle s'appelle dans la langue du pays *oppari*. Ce qu'il y a de particulier, c'eſt qu'un choutre peut prendre, par voye d'oppari, un Brame pour ſon fils, s'il a des traits ſemblables à l'un de ſes enfans morts. Ce Brame l'appelle ſon pere; cependant, comme ils ſont de caſte différente, il ne mangeront jamais enſemble.

Les freres, les ſœurs peuvent également pratiquer l'adoption *oppari*, à l'égard d'un jeune homme ou d'une jeune fille qui aura de la reſſemblance avec leur frere ou leur ſœur mort. Ils ne mettent point de diſtinction entre leurs au-

à leurs relations, & les faire préférer hardiment à celles des voyageurs ordinaires, qui plus occupés de remplir leurs bourses que leurs têtes, savent mieux calculer qu'observer la nature. Les personnes qui lisent pour passer leur temps utilement, pour se récréer par des choses curieuses, n'y trouveront pas moins de quoi satisfaire leur gout, puisque cet abregé leur offrira tout ce qui peut être capable de plaire & d'instruire dans le recueil des Jésuites : enfin, sans être l'ouvrage même de ces religieux, il en tiendra lieu; c'en est l'esprit.

Un écrivain plus connu par la masse de ses compilations, que par l'esprit qui les a dirigées, semble avoir eu le projet que j'expose ici, dans un ouvrage publié sous le titre séduisant de : *Recueil d'observations curieuses sur les mœurs, les coutumes, les usages, les dif-*

férentes langues, le gouvernement; la mythologie, la chronologie, la géographie ancienne & moderne, les cérémonies, la religion, les méchaniques, l'aſtronomie, la médecine, &c. &c. &c. *de différens peuples de l'Aſie, de l'Affrique & de l'Amérique.* Jamais titre promit-il davantage ? cependant rien de plus pitoyable que la maniere dont il eſt rempli; à côté d'un article qui concerne la Chine, s'en trouve un autre qui ne traite que du Paraguay; & celui-ci eſt ſuivi d'un troiſieme, où il eſt queſtion de l'Inde; enſuite on retrouve des articles touchant la Chine, puis ſur l'Amérique & les Indes orientales. C'eſt ainſi que cet auteur intrépide volant, pour ainſi dire, d'un pôle à l'autre, & revenant enſuite ſur ſes pas, ſans entrer dans aucun détail géographique ſur les lieux qu'il parcourt, dégoute tout lecteur ſenſé, & ne laiſſe dans la

mémoire que des notions confuses de tout ce qu'il raconte. A l'inconvénient de la désunion & de l'incohérence de tous les articles, qui appartenans à une même contrée, n'auroient dû faire qu'un corps, s'en joint un autre non moins blamable, c'est qu'il ne cite aucun des ouvrages qui ont fourni des matieres à sa compilation. On devine cependant avec assez de facilité qu'elle est un mauvais abregé des Lettres édifiantes & du Recueil des Missions au levant. On peut donc sans injustice, le mettre au rang de ces ouvrages, que le besoin inspire, que la précipitation exécute, & que le bon gout réprouve.

Connoissant tous les défauts de cette collection informe, je n'hésite point à promettre de les éviter. J'ajouterai même encore, pour inspirer plus de confiance, que j'aurai soin de consulter les

voyageurs féculiers qui auront parlé des pays dont il fera queftion, & de faire remarquer les différences qui fe trouveront entre leurs rapports & ceux des Miffionnaires. Je me ferai auffi un devoir de fuppléer aux omiffions qui pourroient fe trouver, lorfque l'occafion s'en préfentera avec quelque avantage ou quelque agrément. En un mot je m'efforcerai autant qu il fera poffible, dans un ouvrage qui embraffe tant d'objets, de mettre le plus grand rapport, la plus grande dépendance entre tous les articles, pour les faire fervir mutuellement, comme dans un tableau bien ordonné, à fe prêter des jours & des ombres.

Dans les articles d'une grande étendue, tout ce qui appartiendra à un même canton, à une même contrée, à un même Royaume, ne formera qu'un feul chapitre divifé en trois paragraphes.

tres freres & sœurs, & celui qui est ainsi adopté. On en prend le même soin, on partage les disgraces comme le bonheur qui lui arrive; mais cette parenté factice s'éteint avec ceux qui ont adopté, & ne passe point aux enfans.

Cinquiéme maxime.

Les orphelins doivent être traités comme les enfans de ceux à qui on les confie.

Un des plus sages réglemens qui soit aux Indes, regarde les orphelins. S'ils ont des oncles & des tantes, ils sont censés par la loi, peres & mere des enfans de leur frere & de leur sœur; ils les élévent, en prennent soin & font tous les frais nécessaires pour les élever & les pourvoir.

Sixiéme maxime.

Quelque crime qu'ayent commis les enfans envers leurs peres, ils ne peuvens jamais être deshérités.

Cette régle ne s'étend point aux filles : un pere n'est point obligé de payer leurs dettes, non plus que le frere aîné, qui tient lieu de pere après la mort du chef de famille.

Quand un enfant auroit frappé son

pere, qu'il auroit même attenté à sa vie, les Indiens pensent que le pere doit pardonner, parce qu'ils trouvent que rien n'est plus scandaleux & contraire à la nature, qu'un pere emporte en mourant des sentimens de haine contre un de ses enfans; & si un pere déclaroit un de ses enfans indigne d'avoir part à son héritage, quelques raisons qu'il pût avoir, & que les autres freres voulussent tirer avantage de cette exhéredation, ils seront condamnés à tous les tribunaux des Indes. L'obligation d'un pere est de pardonner à son enfant, quelque ingrat, quelque dénaturé qu'il soit, parce qu'il est né de lui, qu'il en est une portion. A-t-on vû, ajoutent-ils, un homme se couper la main droite, parce qu'elle auroit coupé la gauche ? De même un enfant ne peut deshériter son pere. Un homme marié qui meurt sans enfans, quelque grands biens qu'il ait, ils passent à son pere.

Septième maxime.

Le pere est obligé de payer toutes les dettes que ses enfans ont contractées, & les enfans sont également tenus de payer celles de leur pere.

Fin du Premier Volume.

NON CIRCULATING



1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS

UNIVERSITY OF MICHIGAN
HENRY VIGNAUD
LIBRARY

A 535077

